

INITIATIONS

PREMIÈRE SÉRIE

Le véritable Humanisme. Propos sur
la culture littéraire et scientifique, par
ANDRÉ GEORGE.

Le Catéchisme des petits et des grands,
par le R. P. ROGUET.

I. La vie de Dieu.

Lectures spirituelles : Essai d'orientation,
par L.-M. DEWAILLY.

A PARAÎTRE :

Le Catéchisme des petits et des grands,
(II, III et IV).

Histoire des Beaux-Arts, par GASTON
POULAIN.

Histoire des Sciences, par PIERRE HUMBERT.

Prix : 38 fr.

QU'EST-CE QUE LA MESSE ?

PAR

H.-CH. CHÉRY

dominicain

INITIATIONS

4

EDITIONS DE LA REVUE DES JEUNES

INITIATIONS

4

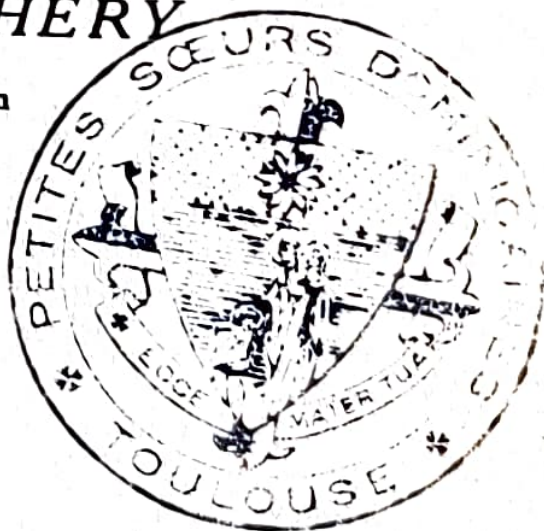
QU'EST-CE QUE LA MESSE ?

Plans d'étude suivis d'une enquête :
Pourquoi les baptisés n'assistent-ils pas à la Messe ?

PAR

H.-CH. CHERY

dominicain



EDITIONS DE LA REVUE DES JEUNES

3, rue Saint-Jacques
PAU (B.-P.)

1943

NIHIL OBSTAT :

Andegavi, die 28 februarli 1943.

fr. Bernardus BOULANGER,
mag. in sacra Theol.

fr. Bertrandus RIFFAULT,
lect. in sacra Theol.

IMPRIMI POTESST :

Andegavi, die 2 martii 1943.

fr. Emmanuel CATHELINÉAU,
prior provincialis.

IMPRIMATUR :

Pali, die 12 martii 1943.

A. DAGUZAN,
vic. gen.

INTRODUCTION

Chacun connaît le poème de Paul Claudel : « *La Messe là-bas* ». Nous ne pensons pas qu'il y ait meilleure introduction à cette brochure que le début de l'*Offertoire* :

Le curé — dans cette église de Paris que je sais — après qu'il a chanté le Credo, quand il dit « Dominus vobiscum »,

Se retourne vers l'assistance qui est de femmes et d'enfants et il y a encore pas mal d'hommes,

Tout cela tout de même qui est là pour dire la messe avec lui et qui est son petit troupeau.

L'un fait semblant de lire dans un livre et l'autre est bien embarrassé de son chapeau.

Ce n'est pas que ce soit intéressant, et ce n'est pas positivement que l'on s'ennuie,

Chacun sait simplement qu'on est là pour attendre que ce soit fini,

Et regarde vaguement le prêtre qui trafique on ne sait pas trop quoi.

Le Seigneur est avec vous, mes frères ! Mes frères, êtes-vous avec moi ?

Ce n'est pas seulement la patène, ce n'est pas seulement le calice avec le vin,

C'est toi, mon petit peuple tout entier, que je voudrais tenir et soulever entre mes mains.

Ce contraste entre l'autel et la nef — entre l'immense action qui se passe dans le sanctuaire et la passivité ennuyée de la foule, — le désir où beaucoup de fidèles sont actuellement de savoir avec précision, et même avec profondeur, « ce qui se passe à l'autel », — telle est la justification de ce livre.

Il ne prétend pas apporter une révélation. De nombreux ouvrages existent — qu'il s'attachera à vous faire connaître — qui ont traité le sujet dans toute son ampleur.

Il voudrait plutôt être une initiation et un instrument de travail.

Il est dédié aux militants d'action catholique, aux séminaristes, et plus généralement à tous ceux qui, individuellement ou en cercles d'études, veulent étudier la messe.

Dans la première partie, on trouvera une série de *plans d'études*. Le mot indique suffisamment qu'il ne s'agit pas de textes achevés, comportant tous leurs développements : il nous a semblé plus profitable de fournir un fil conducteur à ceux qui voudraient entreprendre une étude personnelle ou commune sur notre sacrifice eucharistique. Ces plans ne sont donc *pas à lire, mais à utiliser*.

A la fin de chacun, une bibliographie

détaillée permettra de recourir aux documents ou aux développements utiles (1).

Dans la seconde partie, on trouvera les conclusions d'une *enquête* que nous avons menée ces derniers mois : « *Pourquoi les baptisés ne vont pas à la messe ?* »

Nous voudrions que, dans sa franchise, elle soit un stimulant pour tous les catholiques fervents qui se serviront de ce petit livre, afin qu'ils se décident à entreprendre en faveur de la messe bien célébrée et bien suivie une véritable croisade.

2 février 1943

en la fête de la Présentation
de Jésus au Temple.

(1) On trouvera à la fin du livre la liste de tous les ouvrages et articles cités, avec leur titre complet et l'indication de leurs éditeurs.

PREMIERE PARTIE

PLANS POUR SERVIR A L'ETUDE DE LA MESSE

Ces plans se divisent en quatre parties, d'inégale longueur :

1 — une partie *doctrinale* : qu'est-ce que la messe ?

2 — une partie *historique* : les origines de la messe et le développement de la messe romaine jusqu'à nos jours.

3 — une partie *liturgique* : analyse du texte de la messe romaine.

4 — une partie *pratique* : la participation à la messe.

I

SECTION DOCTRINALE

QU'EST-CE QUE LA MESSE ?

Demandez autour de vous. Quelle réponse obtiendrez-vous ?

— pour le français moyen : une cérémonie du matin, célébrée par les prêtres, dans les églises, et à laquelle les catholiques sont obligés d'assister le dimanche ;

— pour le catholique moyen : est-ce bien différent ? l'idée de « messe » liée à l'idée de « prêtre », de « dimanche » et d' « obligation », — voilà à peu près tout le bagage intellectuel sur la question.

C'est pauvre.

Même pour des catholiques pratiquants, sa valeur transcendante (par rapport aux Saluts du Saint-Sacrement, par exemple) et son caractère propre sont souvent ignorés.

Pour vous en faire une juste idée, étudiez d'abord ce qu'est la vie de l'Eglise, sa liturgie, l'action du Christ au milieu d'elle.

La vie de l'Eglise

L'Eglise a quatre fonctions principales :
— enseigner — pour communiquer au monde la vérité de Dieu.

— gouverner — pour promouvoir le retour du monde à son Dieu.

— sanctifier — pour communiquer au monde la vie de Dieu.

— prier — pour rendre à Dieu le culte que le monde lui doit.

L'Eglise, dans sa réalité totale, c'est le Christ :

— le Magistère de l'Eglise, c'est le Christ qui enseigne.

— le gouvernement de l'Eglise, c'est le Christ qui commande.

— les sacrements de l'Eglise, c'est le Christ qui sanctifie.

— la liturgie de l'Eglise, *c'est le Christ qui prie* au milieu de nous.

Analyser cette dernière formule, c'est commencer à comprendre la messe.

La liturgie de l'Eglise

« Liturgie » — du grec « leitourgia ».
sens originel : « service public ».

sens dérivé : « service officiel de la divinité organisé par le con-

cours de tous les citoyens ».

sens catholique : la prière sociale, publique, officielle.

Il ne suffit pas que, dans l'Eglise, les chrétiens prient ;

Il faut que l'Eglise, en tant que corps, société, prie.

L'Eglise n'est pas un amalgame de chrétiens juxtaposés ;

elle est un corps vivant, une personne ;

qui a, en tant que telle, sa prière à elle, collective et concertée, faite par ses membres en son nom

par son ordre
selon ses intentions.

Ce corps vivant, c'est le Christ ;

cette prière, la liturgie, c'est la prière du Christ.

L'action du Christ

Seul, le Christ rend à son Père le culte total qui lui est dû.

Ce culte, c'est toute sa vie : actes, pensées, prières, amour, travail, souffrances, joies, et principalement l'acte dominant de sa vie — son sacrifice sur la Croix.

En l'exerçant, le Christ a mérité pour l'hu-

manité tout ce qu'elle était incapable de se donner d'elle-même :

le pardon de sa faute,
la grâce qui apporte la vie divine,
l'entrée au ciel.

Tout cela lui appartient
et, par lui, appartient à l'humanité qui s'incorpore à lui.

Le Christ = « notre Pontife » (saint Paul)
= celui qui a jeté le pont, celui
qui est le pont :
le pont par lequel descendent
les grâces,
le pont par lequel montent
louanges et devoirs.

Le Christ = « notre grand'prêtre » (saint Paul)
= le médiateur
qui transmet au peuple les
réalités divines,
qui offre à Dieu les prières du
peuple,
qui satisfait pour les péchés
du peuple.

C'est cette action du Christ que nous retrouvons à la messe.

L'offrande du sacrifice du Christ

Comment retrouvons-nous à la messe
cette action du Christ-Rédempteur ?

— Non d'une manière purement symbolique

(comme si elle n'était qu'un ensemble de gestes et de paroles destinés à nous rappeler ce que le Christ a fait pour nous et à nous unir à lui par la mémoire du cœur) ;

— Non comme une réalité nouvelle
(comme si, à chaque messe, il y avait un nouveau sacrifice, un recommencement de la Passion, une souffrance nouvelle du Christ enfermé dans la « solitude du tabernacle », brisé à chaque fraction d'hostie, etc...) ;

— Mais parce qu'à chaque messe il y a, par le moyen des signes sacramentels, offrande du Sacrifice unique : celui du Christ mourant sur le Calvaire.

Voici trois définitions de la messe, à lire lentement. Elles sont dues à un éminent théologien, le Père Barnabé Augier, dominicain, qui y résuma de longues études. L'essentiel de ce qu'on trouve dans ce premier plan d'études vient de son inspiration.

1) « Le Sacrifice de la messe,
c'est l'offrande,

par l'intermédiaire et sous les dehors d'un
drame non sanglant,

qui représente symboliquement le drame
sanguinolent du Calvaire
et présente réellement son Hostie,
de ce drame lui-même
présent dans cette Hostie
non plus actuellement, mais virtuel-
lement,
non plus dans son exercice achevé
depuis 19 siècles, mais dans la
perpétuelle vertu méritoire et ex-
piatoire qu'il lui a acquise par cet
exercice unique et lointain ».

2) « Le Sacrifice de la messe,
c'est l'offrande,
par l'action liturgique de transsubstantia-
tion successive du pain et du vin,
de l'Hostie sacrifiée du Calvaire,
par conséquent du sacrifice lui-même
du Calvaire,
virtuellement présent dans l'Hostie ».

3) « Le Sacrifice de la messe,
c'est l'offrande
par le sacrifice à la fois sacramentel et
réel du Pain et du Vin
— non pas du pain et du vin sacri-
fiés : il n'en reste plus rien après
la Consécration
— mais de l'Objet éminemment sacré
substantiellement différent de ces

deux substances qui ont été
transsubstantiées en lui.

— c'est-à-dire du Corps et du Sang du
Christ

maintenant glorifiés au ciel
et indissolublement unis,

du Sacrifice du Calvaire

lui-même subsistant en eux,
non dans son exercice achevé depuis
19 siècles

mais dans sa vertu méritoire et expia-
toire ».

Ce qui est offert à la messe,

c'est (sous les apparences du pain et du
vin consacrés) l'Hostie jadis immolée.

l'Homme-Dieu qui a vécu, souffert,
est mort et ressuscité, et mainte-
nant est assis à la droite de Dieu
le Père ;

c'est donc le mérite et la puissance expia-
trice

acquis par le Christ

et subsistant toujours en lui.

Celui qui offre à la messe,

c'est encore le Christ

dont nous sommes les ministres.

*L'offrande est accomplie sans cesse dans
le ciel*

Par le Prêtre éternel
en présence du Père.

La messe est la participation de la terre à
cette offrande unique
afin d'en obtenir actuellement le bien-
fait
mis à notre disposition dans la mesure
où nous y participons.

*De quelle manière est accomplie
cette offrande ?*

De la manière que le Christ a instituée à la
Cène,

La Cène est une anticipation de la Croix
une préfiguration de l'Offrande
du Calvaire

La Messe répète le geste de la Cène
(« Faites ceci en mémoire de moi »)
c'est le sacrifice du Calvaire
offert de la manière qui a été
inaugurée le Jeudi-Saint ;
c'est par le symbolisme efficace
de la consécration du pain et
du vin, le souvenir gardé de la
mort sanglante de la Croix,
et la « vertu salutaire » de cet
unique sacrifice appliquée à
tous ceux qui y participent.

En résumé

Qu'est-ce que la Messe ?

non un simple spectacle — mais un « dra-
me », une ACTION

non l'action propre d'un homme (le prêtre)
— mais *l'ACTION DU CHRIST*

non l'action du Christ en tant que docteur
ou maître — mais *l'ACTION DU CHRIST
PRETRE ET HOSTIE*

qui nous donne à Dieu avec lui
qui nous donne Dieu en se donnant
à nous
qui s'est livré à la mort pour nous racheter.

Quelle est cette action ? — c'est *une OFFRANDE*

L'offrande de quoi ? — du *SACRIFICE DU
CALVAIRE*

Par quel moyen ? — *par l'OFFRANDE DU
CORPS ET DU SANG* sacrifiés au Calvaire pour nous

Sous quelle forme ? — sous une forme
NON-SANGLANTE, celle qui fut réalisée
à la *CENE*

C'est-à-dire ? — par la *TRANSSUBSTANTATION* du pain et du vin au *CORPS ET
AU SANG*

qui se trouvent actuellement glorifiés dans
le ciel et perpétuellement présentés au
Père par le Fils en notre faveur.

POUR APPROFONDIR CETTE ETUDE,
VOUS CONSULTEREZ :

Sur le Sacerdoce du Christ :

Saint Paul : Epître aux Hébreux.

Saint Thomas : Somme Théologique. III^e Partie, q. 22 (« Verbe Incarné »).

R. P. Bouëssé : Théologie et Sacerdoce.

Chanoine Glorieux : « Dans le prêtre unique » (n. b.).

Sur la Liturgie :

Romano Guardini : « L'esprit de la Liturgie », notamment pp. 100 et seq., 139 et seq.

Dom Festugière : « La nature de la liturgie », article de la Revue liturgique et bénédictine, 1913, p. 14 et seq., p. 114 et seq.

Sur la messe :

R. P. Lajeunie : « La messe, sa signification, sa valeur », article de la vie spirituelle du 1^{er} mai 1940 ; n. b. : tout ce numéro de la V. S. est consacré à la messe.

M. Lepin : « La messe et nous ». Ch. IV. La messe sacrifice du Christ. Ch. V. La messe sacrifice de l'Eglise.

Maurice Zundel : « Le poème de la sainte Liturgie ».

R. P. Augier : « La transsubstantiation d'après saint Thomas d'Aquin », article de la Revue des sciences philosophiques et théologiques, 1928, pp. 427-459.

R. P. Augier : Théologie du sacrifice de la messe, Articles de la Revue Thomiste.

Dom Vonier : « La clé de la doctrine eucharistique ».

Lectures :

Claudiel : « La messe là-bas ».

Péguy : « Le mystère des saints Innocents »
(le développement sur le Notre Père, pp. 38-44).

II

SECTION HISTORIQUE

1. — LA MESSE DANS L'ECRITURE

La messe n'est pas une invention moderne. Son texte actuel s'est formé au cours de l'histoire, mais l'essentiel remonte au Christ lui-même. Etudier l'Eucharistie dans le Nouveau Testament, c'est découvrir ce que fut la messe sortant des mains du Christ et comment les Apôtres l'ont comprise.

Livrez-vous vous-même à cette étude, en vous reportant aux textes et en vous servant de bons commentaires.

A — DANS L'EVANGILE.

Avant l'institution :

relire le discours sur le Pain de vie (Jean VI. 26-seq.)

« Cherchez la Nourriture qui demeure pour
la vie éternelle... »

« Je suis le Pain de vie... »

« C'est moi qui suis le pain vivant descendu du ciel : si quelqu'un mange de ce pain, il vivra à jamais. Et le pain que je donnerai (n. b. le futur annonçant la Passion), c'est ma chair livrée pour la vie du monde »

« Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang vraiment un breuvage ».

L'institution :

— Reportez-vous à Luc XXII, 19 ; Marc XIV, 22 ; Matthieu XXVI, 26.

« Ayant pris du pain et rendu grâces, il le rompit et le leur donna en disant : Ceci est mon corps, donné pour vous ; faites ceci en mémoire de moi » — « Prenez. Mangez. Ceci est mon corps. Et ayant pris une coupe et ayant rendu grâces, il la leur donna en disant : Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de la Nouvelle Alliance, répandu pour la multitude, en rémission des péchés ».

— Autre récit, par saint Paul : 1^{re} Ep. aux Corinthiens. XI. 17-27.

— C'est de ces brefs récits qu'est sortie notre messe actuelle. Tout l'essentiel y est :

le rite de *purification* qu'on retrouvera dans toutes les liturgies au début de la messe, ce fut le lavement des pieds des apôtres par le Christ au cours de la Cène ;

notre « *Préface* », et notre « *Canon* », c'est le développement de la prière eucha-

ristique : « et ayant rendu grâces », c'est-à-dire prononcé une formule de bénédiction et de louange au Père (en grec : « eucharistein ») ;

notre *Consécration*, c'est le prononcé des paroles même du Christ ; « Ceci est mon corps. Ceci est le calice de mon sang » ;

notre *Communion*, c'est la fraction du pain et la distribution aux participants ;

notre *action de grâces* liturgique, c'est l'hymne de louange que tous chantèrent après les rites de la Cène : « Et ayant dit des cantiques, ils sortirent pour aller au Mont des Oliviers » (Matthieu XXIV, 30 ; Marc XIV, 26).

Depuis, il y a eu développement, enrichissement par prières, gestes, rites, suivant les exigences de la nature sensible et le génie des races diverses ; mais la structure est demeurée la même.

— Noter que la conclusion de la communion, à la Cène, fut le magnifique discours sur le Corps mystique, la permanence de la présence du Christ en ceux qui l'aiment, le précepte de la charité fraternelle : « Je vous donne un commandement nouveau, c'est que vous vous aimiez les uns les autres » (Jean XIV-XVII).

Notre messe : le lieu essentiel du corps mystique

le rite de l'amour et de l'unité chrétienne.

B — DANS LES ACTES DES APOTRES.

Comment les Apôtres ont-ils interprété l'invitation « Faites ceci en mémoire de moi ? » Les textes ne sont pas nombreux qui nous permettent de nous en faire une idée. Cependant, dans les Actes des Apôtres et dans s. Paul, nous trouvons là-dessus quelques éclaircissements.

Les « Actes » racontent, sous la plume de s. Luc, compagnon de s. Paul, les événements qui se déroulent depuis l'Ascension jusqu'à la captivité de s. Paul ; ils décrivent aussi quelques aspects de la vie des premiers chrétiens.

— Un texte évoque les agapes (repas fraternel) : ch. II. v. 46 :

« Chaque jour, d'un cœur unanime, assidus au temple, ils prenaient leur nourriture avec joie et simplicité de cœur, louant Dieu et ayant la faveur de tout le peuple ».

— Un autre contient une allusion manifeste à l'eucharistie (id. v. 42) :

« Et ils étaient assidus à l'enseignement des apôtres et aux réunions communes, à la fraction du pain et aux prières ».

— Un autre raconte une réunion avec saint Paul à Troas (ch. XX, v. 7-12) :

« Or le premier jour de la semaine (le dimanche) comme nous étions rassemblés pour la fraction du pain, Paul, qui devait partir le lendemain, discourait avec les

frères et il prolongea son discours jusqu'à minuit ». Ils sont dans une salle haute ; l'un des frères s'endort près de la fenêtre ouverte et tombe du troisième étage ; il se tue ; Paul le ressuscite. « Puis, étant remonté, il rompit le pain et mangea, et après avoir conversé assez longtemps, jusqu'au point du jour, il partit ainsi ».

De ce récit (à lire en entier) on peut dégager les points suivants : que, dès ce temps-là, le dimanche était un jour particulièrement retenu pour la « fraction du pain » ; — qu'elle se célébrait la nuit et, dans le cas, avec un brillant éclairage ; — que la prédication y était liée, ainsi que l'agape.

Agape, eucharistie, prédication : trois éléments de la messe aux temps apostoliques.

D'autres textes, des premiers écrivains chrétiens, de la même époque ou d'une époque très proche, nous éclaireront davantage.

C. — DANS LES ÉPÎTRES DE SAINT PAUL.

Deux textes très importants :

— *Première Épître aux Corinthiens, ch. XI, versets 17-37* :

Il leur reproche de faire des clans dans l'assemblée :

« Lors donc que vous vous réunissez, ce n'est plus *le repas du Seigneur* que vous célébrez ! Chacun, lorsqu'on se met à table,

commence par prendre son propre repas. Il en résulte que certains manquent du nécessaire, tandis que d'autres s'enivrent. N'avez-vous pas vos maisons pour y manger et boire ? Méprisez-vous l'église de Dieu, et voulez-vous faire un affront à ceux qui n'ont rien ?.. »

Puis il leur donne son récit de l'Institution de l'Eucharistie :

« Pour moi, j'ai appris du Seigneur — et je vous l'ai enseigné aussi — que le Seigneur Jésus, la nuit qu'il fut livré, prit du pain et, après avoir rendu grâces, le rompit en disant : Ceci est mon corps livré pour vous. Faites ceci en mémoire de moi. De même, après le souper, il prit le calice en disant : Ce calice est la nouvelle alliance de mon sang. Faites cela, toutes les fois que vous boirez, en mémoire de moi. Car toutes les fois que vous mangez *ce* pain et que vous buvez *ce* calice, vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'Il vienne. Celui donc qui mange le pain ou boit *le calice du Seigneur* indignement se rend coupable du corps et du sang du Seigneur. Que l'homme s'éprouve soi-même avant de manger de *ce* pain ou de boire de *ce* calice. Car celui qui mange et boit, mange et boit sa propre condamnation, *s'il ne discerne pas le corps...* »

Ce que nous trouvons dans ce texte (le lire en entier) :

— une distinction très nettement marquée entre les repas privés et « l'assemblée officielle » (ecclesia) ;

— cette assemblée est constituée par un repas d'un caractère particulier, le « repas du Seigneur », l'agape, commémoration de la dernière Cène, repas religieux, commun ;

— au cours de ce repas intervient l'Eucharistie proprement dite, comme à la Cène il y eut le repas pascal puis la transsubstantiation et la communion. Il ne s'agit plus là d'un pain ordinaire et d'un vin ordinaire. Paul, après avoir rappelé les termes de l'institution, ne dit pas : quand vous mangez du pain et du vin, mais « quand vous mangez *ce* et que vous buvez *ce* calice ». Puis il présente cet acte comme particulièrement grave : grave dans son symbole : évocation de la mort du Seigneur ; grave dans ses conséquences : si on l'accomplit mal, on se rend coupable du corps et du sang du Seigneur, parce qu' « on ne discerne pas le corps » du Christ d'un pain ordinaire.

Donc :

témoignage formel de la présence réelle,
confirmation de la manière dont l'Eucharistie était célébrée :

à la fin du repas des agapes
au cours de l'assemblée liturgique.

— *Première Epître aux Corinthiens, ch. X, versets 14 et seq.*

Il invite les fidèles à fuir le culte des idoles et il ajoute :

« Le calice de bénédiction que nous bénissons n'est-il pas une communion au sang du Christ ? Le pain que nous rompons n'est-il pas une communion au corps du Christ ? Comme il n'y a qu'un seul pain, nous tous qui participons à ce pain unique, nous sommes un seul corps. Ce que (les païens) sacrifient, c'est aux démons et non pas à Dieu qu'ils le sacrifient. Or je ne veux pas que vous communiez aux démons. Vous ne pouvez boire le calice du Christ et le calice des démons. Vous ne pouvez participer à la table du Seigneur et à la table des démons... »

Il y a 25 ans que le Christ est remonté au ciel.

La communauté de Corinthe, comme toutes les communautés chrétiennes, renouvelle la Cène.

La célébration de la Cène :

centre de réunion

lieu de communion des chrétiens

lieu d'unité du corps dans le Christ.

Le chrétien :

celui qui croit au Christ

et qui communie à l'Eucharistie.

POUR COMPLETER CETTE ETUDE,
REPORTEZ-VOUS :

Aux textes :

Nouveau Testament, édition Crampon, ou édition Buzy.

Synopse des Evangiles, des PP. Lagrange-Lavergne.

Saint Paul traduit et annoté, par le P. Lemonnier.

Aux commentaires :

« Eucharistie », par le P. d'Alès, ch. I.

« L'Eucharistie », par le P. Plus, pp. 33-48 (la présence réelle et l'Evangile).

« Le sacrifice du Chef », par le Ch. Masure, pp. 237-252 (l'institution de l'eucharistie par le Christ).

« Eucharistia » (encyclopédie Bloud et Gay), pp. 1-38 (institution de l'Eucharistie).

R. P. Grail : « Le sacrifice eucharistique d'après les textes de l'Institution », article de la Vie Spirituelle 1941, juin, pp. 193-208.

R. P. Allo : Commentaire de la première épître aux Corinthiens, dans la coll. Etudes Bibliques, pp. 285-316.

2) LA MESSE CHEZ LES PERES APOSTOLIQUES

Ceux qu'on nomme « Pères apostoliques » : les écrivains ecclésiastiques de la fin du premier siècle ou de la première moitié du deuxième, ceux qui ont connu les Apôtres, ou directement, ou prochainement par intermédiaires.

Témoins précieux de la tradition primitive.

Plusieurs nous disent comment on célébrait l'Eucharistie au début de l'Eglise.

A. — LA « DOCTRINE DES DOUZE APOTRES » (DIDACHÉ).

écrit oriental de la fin du premier siècle (80-100 ?).

Sous forme de conseils aux fidèles, donne un tableau des institutions chrétiennes : réunions des communautés, administration du baptême, prédication, hiérarchie, célébration de l'eucharistie.

On y trouve :

— l'existence du « sacrifice » constitué par la « fraction du pain » ;

— l'invitation à se purifier de ses fautes avant d'y participer ;

— la distinction très nette entre « les agapes » et l'eucharistie, entre la nourriture

Sources

ordinaire et « la nourriture et le breuvage spirituels » réservés aux chrétiens ;

— une prière « d'actions de grâces » qui est l'embryon de notre « Canon » ;

— le choix du dimanche comme jour principal de l'assemblée eucharistique.

B. — SAINT IGNACE D'ANTIOCHE.

évêque, martyr en 110.

Ecrivit sept lettres aux communautés chrétiennes durant son voyage d'Antioche à Rome où il fut mis à mort. Ce sont des merveilles, dont la lecture est une révélation.

Sur notre sujet, on y voit :


— que l'eucharistie est vraiment le corps et le sang du Christ, livré pour notre rédemption ; non un symbole, mais une réalité ; un aliment qui confère la grâce et l'immortalité ;

— qu'elle est le principe de l'unité chrétienne, le centre de ralliement de la communauté qui s'assemble, sous la direction de l'évêque, des presbytres et des diacres, principalement pour l'offrir ;

— que cette liturgie constitue un sacrifice, dont l'évêque, les presbytres et les diacres sont les ministres, et qui ne doit être offert que par eux, sous leur contrôle ;

— qu'elle doit être célébrée souvent, et surtout le dimanche ;

— que cette prière de l'Eglise entière

unie au Christ est d'une souveraine efficacité, plus que toutes les prières particulières. 

Il y a là des textes admirables, dont la très haute antiquité augmente le prix, et qu'il faut connaître.

C. — SAINT CLÉMENT DE ROME.

de la fin du premier siècle.

A écrit une lettre dans laquelle nous trouvons une splendide formule de prière utilisée par les chefs ecclésiastiques dans les réunions du culte. Ce n'est qu'une formule entre autres, puisque la liberté laissée à l'improvisation était grande.

VOUS TROUVEREZ LES TEXTES :

1) de la *Didaché*, texte grec et traduction française, dans le premier volume de la collection « Textes et documents pour l'étude historique du christianisme », publiée sous la direction de MM. Hemmer et Lejay, chez Picard, 1907 (ne se trouve plus qu'en bibliothèque et d'occasion). Les textes intéressants sont aux chapitres IX, X et XIV.

2) de la *Lettre de Clément de Rome*, dans le deuxième volume de la même collection, chapitres 59-61. — On en trouve une excellente traduction dans Duchesne « Les origines du culte chrétien », ch. II (dans la cinquième édition, pp. 52-53).

3) des *Lettres de saint Ignace d'Antioche*, dans le troisième volume de la collection Hemmer-Lejay. Les passages auxquels nous avons fait allusion sont dans la Lettre aux Ephésiens (ch. 5, ch. 20, ch. 13), dans la Lettre aux Magnésiens (ch. 7), dans celle aux Philadelphiens (ch. 4) et dans celle aux habitants de Smyrne (ch. 7 et 8).

3) LA MESSE AUX DEUXIEME ET TROISIEME SIECLES

Deux auteurs nous importent surtout pour cette période : saint Justin, et le prêtre Hippolyte, qui écrivit la « Tradition Apostolique », tous deux de Rome. .

A. — SAINT JUSTIN.

laïc d'action catholique, philosophe converti devenu apôtre et apologiste, mort martyr vers 165, à Rome.

Ecrivit deux « apologies » aux empereurs païens persécuteurs pour justifier les chrétiens, et un « dialogue avec Tryphon », juif, pour établir les titres de la religion du Christ vis-à-vis du judaïsme.

Nous a donné dans ces divers écrits des descriptions de l'assemblée chrétienne et des explications de ce qu'est l'Eucharistie.

Nous y trouvons une messe déjà fort développée :

— elle est séparée de l'agape et célébrée le matin ; le repas de nuit à la fin duquel intervenait primitivement l'Eucharistie (tard dans la nuit parfois) n'est plus lié à la « fraction du pain » ;

— les fidèles arrivent de partout, villes et campagnes, dans le même lieu. Commencement d'un lieu spécial pour l'assemblée, pour « l'église », mot dont le sens primitif désigne l'assemblée elle-même et qui va devenir dans la suite le nom du local où elle se tiendra ;

cette réunion a lieu surtout « le jour du soleil » (le dimanche), anniversaire de la Résurrection ;

— on commence par des lectures, tirées de l'Ancien Testament et des « Mémoires des Apôtres » (les évangiles). On les écoute assis. La longueur du texte n'est pas limitée : on ouvre le livre et on lit, dans la mesure du temps qu'on a devant soi ;

— puis celui qui préside fait une exhortation (notre sermon) ;

— ensuite a lieu une prière commune, qu'on fait debout, et dont la lettre de saint Clément de Rome nous a donné un type : prière de supplication pour tous les besoins de l'Eglise et pour les gouvernants ;

— commence alors le service eucharistique proprement dit : baiser de paix, signe de la réconciliation exigée par le Christ,

— offrande : on apporte à l'évêque le pain, le vin, l'eau, — grande prière eucharistique, improvisée et de dimension variable, au cours de laquelle intervient la consécration par le prononcé de la « prière formée des paroles qui nous viennent du Christ », — le peuple répond « Amen » ;

— enfin, sans qu'il y ait de repas, on distribue le pain et le vin consacrés, et on en donne à ceux qui sont là pour qu'ils le portent aux absents ; ce sont les diacres qui font la distribution ;

— la réunion se termine par une quête au profit des malheureux de la communauté, chacun donnant librement ce qu'il veut.

On trouve encore dans ces textes :

— l'affirmation très claire de la présence réelle ;

— l'affirmation que nul ne peut participer à l'eucharistie s'il n'est croyant, baptisé et d'une vie conforme à l'évangile.

B. — SAINT HIPPOLYTE,

prêtre romain, qui mourut martyr vers 235. Ecrivit vers 218 la « Tradition apostolique », ouvrage qui contient des formules et des instructions disciplinaires indiquant les usages de l'Eglise romaine à cette époque et sans doute bien plus anciennement.



On y trouve des indications très précises sur la partie centrale de la messe :

— la « concélébration », célébration du sacrifice unique par l'évêque et les prêtres réunis, y est clairement présentée ;

— un texte est fixé pour la grande prière eucharistique, qui commence par le dialogue que nous connaissons (début de la « Préface ») et dans laquelle se trouvent explicitement les formules de la consécration ;

— une prière avant la communion et le rite de la distribution de l'eucharistie, pendant laquelle est chanté un psaume de louange ;

— une prière après la communion, une prière finale, et le renvoi des fidèles ;

— le jeûne eucharistique est déjà en usage ;

— l'eucharistie est conservée dans les maisons.

L'ensemble de ces textes nous présente une messe dont les prières et les rites ont une ressemblance frappante avec les nôtres, malgré les additions et modifications postérieures, qui n'ont pas altéré le schéma essentiel.

VOUS TROUVEREZ LES TEXTES :

1) de *saint Justin* (Apologies) dans la collection Hemmer-Lejay, citée plus haut : première Apologie, ch. 65-67.

2) de *la Tradition Apostolique*, en latin dans Mgr Duchesne, « Les origines du culte chrétien », appendices (dans la cinquième édition, pp. 543 et seq.) — Leur traduction dans Dom P. Parsch, « La Sainte Messe expliquée dans son histoire et dans sa liturgie », pp. 33-38.

Les meilleures études qui aideront à travailler sur la messe primitive, avant le quatrième siècle, sont :

1) Duchesne : « Les origines du culte chrétien », ch. II. La messe en Orient.

2) A. Fortescue : « La messe, étude sur la liturgie romaine ». Ch. I. L'Eucharistie aux trois premiers siècles.

3) Dom Pius Parsch : « La sainte messe expliquée dans son histoire et dans sa liturgie », ch. II. Formation de la messe au cours de l'histoire.

4) Dom Cabrol : « La messe en Occident », ch. I. La messe du I^{er} au IV^e siècle.

5) Dom Cabrol : « La prière des premiers chrétiens », ch. II. Eucharistie. Messe, pp. 51-68.

6) Dom Cabrol : article « Hippolyte » dans le dictionnaire d'archéologie et de liturgie.

4) LA DIVERSITE LITURGIQUE DES TEMPS POSTERIEURS

A. — Pendant les trois premiers siècles, malgré des diversités de détail, la célébra-

tion eucharistique est à peu près la même dans les différentes chrétientés. Les diversités profondes se créent avec la « paix de l'Eglise », après Constantin, quand elle attire, non plus des individus, mais des foules et des peuples, et se répand partout.

B. — Cette diversité est normale, et l'Eglise l'a reconnue et protégée. Quand l'essentiel — qui vient de la Cène et des temps primitifs — est sauvegardé, l'enrichissement des prières et des gestes ne peut être que conforme au génie des peuples où la liturgie se célèbre. Autre l'Orient, autre l'Occident.

C. — De là viennent « *les liturgies* » variées. La division la plus apparente est entre « *liturgies orientales* » et « *liturgies occidentales* » :

— a) *liturgies orientales* : langue grecque et syriaque =

+ les patriarchats de Jérusalem et d'Antioche donnent naissance au type syrien, d'où sont issues les liturgies actuelles de « Saint-Basile » et de « Saint-Jean Chrysostome » ;

+ le patriarchat d'Alexandrie donne naissance à une liturgie originale, le type égyptien.

— b) *liturgies occidentales* : langue latine =

+ c'est Rome qui donne le ton et s'impose partout : liturgie romaine ;

+ mais en laissant certaines autonomies, d'où nous restent la liturgie ambrosienne (église de Milan), la liturgie mozarabe (église de Tolède) et d'autres qui ont disparu, après avoir enrichi la liturgie romaine en évolution : liturgie d'Afrique, liturgie gallicane, liturgie celtique.

CONSULTEZ SUR CE POINT :

1) Duchesne, même ouvrage, même chapitre qu'au paragraphe précédant.

2) Fortescue, même ouvrage, ch. II. Les rites-sources et leurs dérivés.

3) Dom Cabrol, même ouvrage, ch. II. La division en familles liturgiques.

4) Salaville : « Les liturgies orientales ».

5) « Liturgia » (encyclopédie Bloud et Gay) : les divers chapitres qui traitent de chaque famille liturgique.

5) LA FORMATION DE LA MESSE ROMAINE

Actuellement, à part le rite lyonnais, le rite dominicain, ceux des Prémontrés et des Chartreux, c'est, en France, le rite romain qui est célébré dans toutes les églises.

Comment s'est formée la messe romaine ?
A quand remontent ses diverses parties ?

A. — JUSQU'AU CINQUIÈME SIÈCLE.

Dès les origines, nous avons déjà :

— tout d'abord une avant-messe, celle à laquelle assistent les catéchumènes ; elle comporte des chants de psaumes, des lectures, une homélie ;

— quant à « l'agape », repas fraternel, elle a précédé l'Eucharistie tout à fait au début, mais elle en a été séparée très tôt, vraisemblablement dès le second siècle ; vers le quatrième siècle, même à l'état séparé, elle a disparu ;

— puis, le pain et le vin ayant été apportés, a lieu le service eucharistique. Au cours d'une longue improvisation, point de départ historique de ce qui deviendra plus tard « préface » et « canon », pain et vin sont consacrés ;

— enfin, c'est la fraction du pain, la communion, l'action de grâces et le renvoi des fidèles.

Arrivé à la fin du iv^e siècle, qu'est devenu ce canevas ?

— rien à signaler pour l'avant-messe ;

— la prière solennelle pour les besoins de l'Eglise a toujours lieu au même moment et se termine par le baiser de paix ;

— il est difficile de savoir si « l'offertoire » est déjà en vigueur. Certainement, les offrandes sont déjà apportées par le peuple, mais sous quelle forme liturgique ? impossible de le préciser ;

— la prière eucharistique s'est développée, mais elle n'est pas encore fixée dans le « canon » que nous connaissons. Existente déjà :

: le « sursum corda » et les appels qui suivent (jusqu'au Sanctus inclusivement),

: puis (en ignorant le Te igitur, le Memento des vivants, le Communicantes, qui n'existent pas encore), on aborde immédiatement le Hanc igitur, le Quam oblationem et les paroles de la Consécration ;

: suivent sans interruption l'Unde et memores, le Supra quae, le Supplices te rogamus. Ni Memento des morts, ni Nobis quoque peccatoribus ;

: enfin le Canon se termine par les deux paragraphes actuels : Per quem haec omnia, et Per ipsum... per omnia saecula saeculorum. Amen.

— On procède ensuite à la fraction et à la communion, cette dernière comportant un défilé assez long, pendant lequel on chante (sans doute des psaumes, et notamment le psaume 33) ;

— enfin une prière d'action de grâces, la bénédiction des fidèles et le renvoi.

B. — DU CINQUIÈME AU SEPTIÈME SIÈCLE.

C'est entre 400 et 700 (époque des grands papes liturgistes, saint Léon, saint Gélase, saint Grégoire le Grand) que la messe romaine reçoit la plupart des éléments qui vont la caractériser.

Le type en est la messe pontificale, celle du Pape :

— rassemblement des fidèles à la basilique de la « collecte » ; prière commune ; procession vers la basilique de la « station » : sur le parcours, on chante des litanies, où l'invocation « Kyrie eleison » revient fréquemment ; quand on arrive à la basilique stationale, pendant l'entrée solennelle, on chante un psaume, chant d'entrée, « introït » ;

— quand le chant est fini, le pape se rend à son siège et salue l'assistance par « Pax vobis » ; le peuple répond « Et cum spiritu tuo » ; il dit « Oremus », puis lit la « collecte », reprise de la prière commune ;

— l'un des sous-diacres, à l'ambon, chante l'épître ;

— les chantres entonnent un psaume, le « graduel » ;

— le diacre se rend processionnellement à l'ambon, d'où il lit un passage des évangiles ; il n'y a pas encore de Credo.

— Offertoire : un diacre étend sur tout l'autel un linge nommé « corporal » ; pro-

cessionnellement, tandis qu'on chante un psaume, hommes, puis femmes apportent leurs offrandes : morceaux de pain, burettes de vin ; le Pontife reçoit les offrandes : le contenu de chaque burette est vidé dans un grand calice, les pains placés sur une nappe ; puis le célébrant, revenu à son siège, se lave les mains, tandis que les diacres disposent les offrandes sur l'autel ;

— le célébrant, à l'autel, récite la prière « *super oblata* », qui fait allusion aux offrandes qui viennent d'être apportées, — la « *secrète* » ;

— elle se termine par le « *Per omnia saecula saeculorum* » ; puis viennent les acclamations et la Préface, terminée par le « *Sanctus* » et le « *Benedictus* ». Suit tout le « *Canon* », tel que nous le connaissons, certainement fixé mot pour mot dès le début du VII^e siècle. Il n'y a pas d'élévation.

— depuis saint Grégoire, le « *Pater* », antérieurement récité après la fraction du pain, est placé à cet endroit, selon la coutume grecque ;

— fraction du pain : les pains qui ont été consacrés sont distribués aux évêques et aux prêtres qui assistent le pape ; ils les rompent pour que chaque fidèle en reçoive sa part. C'est le Pontife qui distribue lui-même le pain aux fidèles ; puis le diacre leur présente le calice auquel ils puisent

avec un chalumeau ; pendant ce temps, le chœur chante un psaume de communion. Ni « Confiteor », ni « Agnus Dei », ni « Domine, non sum dignus ».

— Après la communion, le célébrant chante la troisième oraison propre, aujourd'hui appelée « postcommunion » ; c'est l'action de grâces. La messe est finie : le diacre renvoie les assistants par l'« *Ite Missa est* », à quoi la foule répond « *Deo gratias* » ; le Pape revient à la sacristie en bénissant la foule sur son passage.

Beaucoup de solennité, mais des rites simples, logiques, raisonnables, bien ordonnés. Sobriété et harmonie, telles sont les caractéristiques de la messe romaine en ce temps, « l'âge d'or » de la liturgie.

C. — DU HUITIÈME AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Un petit nombre de suppressions et un nombre plus grand d'additions ont marqué cette période, à la fin de laquelle notre texte actuel est fixé « *ne varietur* ».

— *Suppressions* : à l'offertoire, les fidèles n'apportent plus le pain et le vin ; donc plus de procession, et le psaume a été réduit à son antienne (notre « offertoire ») ; la communion sous les deux espèces, qui dura jusqu'au-delà du XIII^e siècle, est ensuite réduite à la communion sous les espèces du

pain, qui est devenu du pain azyme : plus de chant de psaume non plus, réduit à l'antienne « communion ».

— *Additions* : elles affectent le début de la messe, la communion et la finale. Elles ont pour cause :

1) la substitution de la messe basse à la messe solennelle concélébrée ; l'usage des messes basses est devenu commun. Nombre de prières de dévotion privée, utilisées par le prêtre en dehors de la messe, ont été introduites dans le texte officiel (prières au bas de l'autel, prières de la fin de la messe) ; d'autres, utilisées par les fidèles, ont connu le même sort (à l'offertoire).

2) la tendance à souligner chaque geste par une formule correspondante : un baiser d'autel, un lavement de mains, une fraction de pain, accomplies d'abord dans le silence, ont été accompagnées de prières qui en soulignent la signification.

Ces additions sont les suivantes :

— au début de la messe, toutes les prières au bas de l'autel ; l' « Aufer à nobis », l' « Oramus te Domine », l'encensement d'arrivée à l'autel ;

— le « Kyrie », changé de place, a remplacé les litanies de procession ;

— les « proses » ou « séquences », d'ailleurs toujours accidentelles ;

— à l'évangile, le « munda cor meun », le « Dominus vobiscum », le « Sequentia evangelii secundum... », le « Gloria tibi Domine », l'encensement du livre sont des additions du IX^e et du XII^e siècles ;

— le Credo est introduit à Rome au XI^e siècle ;

— à la place de l'offrande antique, on voit paraître la quête ;

— à l'offertoire, toutes les prières qui précèdent la Préface, sauf la secrète ; l'encensement des oblats ;

— aucun changement aux paroles du Canon, mais le rite de l'élévation de l'hostie est du début du XIII^e siècle, celui de l'élévation du calice du XIV^e ;

— toutes les prières qui entourent la communion : « Haec commixtio », « Domine Jesu Christe », etc...

— après la postcommunion : le « Placeat », la bénédiction, le dernier évangile.

Il y avait d'ailleurs dans tout cela des variantes très nombreuses suivant les provinces ecclésiastiques ; les manuscrits copiés introduisaient à la longue des variantes ; des coutumes étaient locales. A l'invention de l'imprimerie, ces divergences sautèrent aux yeux ; on se préoccupa d'unifier ; ce fut l'œuvre du pape saint Pie V, qui imposa partout, en 1570, le texte du missel de la Curie romaine, en respectant

seulement les liturgies existantes qui pouvaient justifier de 200 ans d'existence (ainsi furent maintenues les liturgies lyonnaise, ambrosienne, mozarabe, dominicaine, cartusienne).

D. — DU SEIZIÈME AU VINGTIÈME SIÈCLE.

Aucune addition au texte de l'ordinaire de la messe, sauf le « *Per evangelica dista* » que dit le Prêtre en signant le missel après l'Évangile.

Addition de quelques Préfaces propres.

Enfin Léon XIII a imposé les prières « après la messe », qui n'en font pas partie et ne sont obligatoires qu'aux messes basses, quand on ne prêche pas et qu'elles ne sont pas solennisées par certaines cérémonies.

POUR ETUDIER CE DEVELOPPEMENT,
CONSULTEZ :

1) Mgr Battifol : « Leçons sur la messe » (l'ordinaire de la messe du missel romain, le cadre de la messe romaine antique, la messe des catéchumènes, l'offertoire, le canon romain, la sainte communion, etc.). Très important.

2) Mgr Duchesne : « Les origines du culte chrétien (avant Charlemagne). Chap. VI. La messe romaine.

3) Adrien Fortescue : « La messe, étude sur la liturgie romaine ». Chap. III. L'origine du rite romain ; chap. IV. La messe depuis saint Grégoire.

4) E. Bishop : « Le génie du rit romain ».

— Ces quatre ouvrages sont de bons travaux ; nous omettons à dessein les ouvrages plus savants, de discussions critiques et spéciales ; ce qui suit est de bonne vulgarisation :

5) Dom Cabrol : « La messe en Occident », chap. IV, la messe à Rome du V^e au VII^e siècle ; chap. XI, la messe romaine du VIII^e au XVI^e siècle ; chap. XI, la messe du XVI^e au XX^e siècle, l'état actuel.

6) Dom Pius Parsch : « La sainte messe expliquée dans son histoire et dans sa liturgie », chap. II, formation de la messe au cours de l'histoire ; chap. IV, développement historique de l'avant-messe ; puis passim.

7) Dans « Liturgia » (encyclopédie Bloud et Gay), chap. XVII, la Messe romaine, par Dom Cabrol, pp. 509-554.

8) Chanoine Croegaert : « Les rites et les prières du Saint Sacrifice de la messe », 3 volumes, chapitres dispersés dans tout l'ouvrage.

III

SECTION LITURGIQUE

1) LES LIEUX ET LES OBJETS UTILISES DANS LA LITURGIE DE LA MESSE

Avant d'aborder l'étude de la liturgie de la messe, vous ferez bien de vous documenter quelque peu sur l'église où elle se célèbre, l'autel sur lequel on l'offre, les vêtements, linges et vases sacrés qu'on y utilise. Le schéma suivant vous indiquera l'essentiel de ce qu'il est bon de connaître, mais ce n'est qu'un schéma, que les ouvrages indiqués à la bibliographie vous permettront de remplir.

A. — L'EGLISE.

« Ecclesia » = assemblée. Le mot désigne d'abord la réalité spirituelle, la société des fidèles unis au Christ. Puis la réunion effective des fidèles. Enfin le lieu de leur réunion.

a) *les premières églises.*

la première = le Cénacle.

ensuite = la meilleure salle de réunion que les chrétiens avaient à offrir à leurs frères, dans leurs maisons. Une salle de réunion et de conversation, chez les riches romains, se nommait « basilica ». De même, dans chaque ville, il y avait une « basilica » publique, où l'on venait traiter affaire et procès. Le plus souvent, une salle rectangulaire, ouverte sur un portique (narthex), précédée d'un atrium, souvent divisée en piliers, et terminée par une abside. Ce sera là que, même au temps des persécutions, quand il y aura accalmie, les chrétiens, souvent, se réuniront. Et surtout après le triomphe de l'Eglise. On bâtira alors des « basiliques » exprès pour le culte, sur le plan traditionnel.

accidentellement = les catacombes, cimetières souterrains de Rome, où les chrétiens, constitués légalement en « associations funéraires », se réunissaient pour leurs assemblées. On célèbre alors la messe sur un tombeau de martyr qui devient la table d'autel. La pratique se généralise, si bien que, lorsqu'on construit des basiliques, on va chercher des corps de martyrs pour les placer sous l'autel ; ou bien on construit sur l'emplacement même des tombeaux (p. ex. sur les voies romaines à l'entrée des villos).

b) *l'autel..*

« altare », de l'adjectif « altus » (haut) et « ara ». Chez les romains, l'« ara » était le petit autel domestique ; l'« altare » le grand autel monumental où l'on offrait les sacrifices publics. Dans les liturgies orientales, on utilisait plutôt le terme « table du Seigneur », en souvenir de la Cène.

Les premiers autels chrétiens : dans les maisons, de petites tables domestiques, spécialisées à cet effet, d'abord de bois, puis de pierre commune ; — dans les catacombes : les tombeaux des martyrs.

Table à manger et tombeau de martyr : cette double origine de l'autel chrétien a déterminé la forme que nous lui connaissons aujourd'hui dans la plupart des cas : une table reposant sur des colonnettes ou sur un massif de maçonnerie ou sur une urne de marbre (type Renaissance, image du tombeau).

Le retable (« retro tabula », en arrière de la table) apparaît à partir du ^x^e siècle et prend ensuite une telle importance qu'il mange toute la place et accapare indûment l'attention.

L'autel doit contenir des reliques corporelles des saints, en souvenir de la coutume de célébrer sur les tombeaux des martyrs.

On ne doit mettre directement sur l'autel que le tabernacle, un crucifix, des chande-

liers, et, accidentellement, des fleurs naturelles et des reliquaires.

c) *le tabernacle.*

Coffret où l'on renferme la sainte eucharistie.

Il doit être fixé d'une manière stable sur l'autel lui-même, si la sainte réserve y est gardée habituellement.

La croix doit être posée sur la table même de l'autel, en arrière, ou sur le tabernacle ; elle doit être grande, hautement dressée.

Le luminaire doit être composé exclusivement de cierges, placés sur l'autel, au nombre de deux, quatre ou six ; ils doivent être plus petits que la croix.

Les fleurs doivent être naturelles (pas de fleurs artificielles, sauf de soie, et discrètement).

Pas de statues sur l'autel.

Des reliquaires peuvent être déposés sur l'autel même le jour de la fête des saints dont ils contiennent les reliques.

d) *la consécration des églises et des autels.*

Il y a, dans les rites et les prières par quoi la liturgie bénit, dédie, consacre les lieux de culte et les autels, un magnifique symbolisme, destiné à nous faire prendre conscience de la réalité qu'est l'Eglise, au sens de corps mystique. On étudiera avec profit

les textes de la bénédiction de la première pierre, de la bénédiction de l'église, de sa consécration, de sa « réconciliation » quand elle a été abîmée ou profanée, de la consécration de l'autel, de même que l'office de la « Dédicace des églises ».

B. — LES LINGES D'AUTEL.

a) *les nappes.*

L'autel doit être recouvert par trois nappes de toile blanche (lin ou chanvre), dont l'une au moins couvre toute la table. C'est le vêtement de l'autel, avec, comme symbolisme, soit le rappel des nappes dont la table de la Cène fut couverte, soit l'évocation du suaire.

b) *le corporal.*

De « corpus » (corps, du Christ). Le plus ancien des linges d'autel. Une nappe spéciale destinée à recevoir l'hostie et le calice, qu'on dépose dessus. Autrefois, de dimensions telles qu'il pouvait recouvrir le calice. Puis, pour des raisons de commodité, on découpa la partie destinée à cette couverture et on en fit :

c) *la palle.*

Petit linge de forme carrée qui se pose sur le calice. Etymologie : « palla », petite nappe. Corporal et palle doivent être de lin,

en souvenir du linceul dont on entoura le corps du Christ ; ils doivent être blancs, sans ornementation.

C. — LES VÊTEMENTS LITURGIQUES.

Primitivement, dans les deux premiers siècles, il n'est pas question de vêtements spéciaux pour la célébration de la liturgie. Ils ne s'introduisent que peu à peu, et surtout entre le ^{vi}^e et le ^{ix}^e siècles. Ce seront ordinairement des vêtements de laïcs de la haute société, appropriés aux usages liturgiques et petit à petit délaissés par les laïcs à qui on les avait empruntés.

On attribuera à chacun une signification symbolique, bien qu'historiquement leur origine se justifie par des raisons toutes naturelles et souvent prosaïques.

a) *lingeries*.

— l'amict : de « amicio » (couvrir) ; c'est le voile blanc dont le prêtre se couvre la tête. Origine pratique : préserver le cou et les épaules du froid peut-être, de la sueur certainement. Symbole : le casque du salut contre les incursions diaboliques (cf. la prière que le prêtre récite en le mettant).

— l'aube : tient son nom de sa couleur blanche (« alba »). Ample tunique de toile. Origine : un vêtement de dessous. Symbolisme : la pureté. Pour les clercs inférieurs

et pour les fonctions moins solennelles, on se sert du surplis, abrégé de l'aube.

— le cordon : utile pour serrer l'ample robe qu'est l'aube. Symbolisme : la chasteté.

b) *vêtements de dessus.*

— le manipule : une bande d'étoffe qu'on passe au bras gauche. Origine : une petite serviette qu'on tenait à la main pour présenter ou recevoir quelque chose de précieux (la patène par exemple). Quand on ne s'en servait pas, on la pliait sur le bras gauche. Elle y est restée. Symbolisme = le travail et les bonnes œuvres (dont le bras est l'artisan). — Réservé aux ordres sacrés, et seulement pour la messe.

— l'étole : bande d'étoffe de même nature, mais beaucoup plus longue, qui se passe autour du cou et retombe sur le devant du corps. Origine : un mouchoir, qui devint un foulard et à ce titre un ornement, et prit progressivement la forme actuelle. Symbolisme (cf. la prière que le prêtre récite en la passant) : l'immortalité.

— la tunique et la dalmatique : vêtements du sous-diacre et du diacre à la messe solennelle. Origine : la tunique romaine, ample vêtement de ville, sans manches et sans ouverture devant, qu'on appela « dalmatique » du nom sans doute de la province de Dalmatie.

— la chasuble : vêtement du prêtre. Origine : l'antique manteau d'hiver ou de voyage qui, dans la haute société romaine, remplaça peu à peu la toge. Vêtement ample et tombant sur les épaules, de forme ronde, avec une ouverture pour la tête (origine étymologique : « casula », hutte). — La recherche de la commodité a fait progressivement diminuer l'ampleur de la chasuble, surtout pour dégager les bras, jusqu'à obtenir la forme disgracieuse si répandue qu'on nomme plaisamment « boîte à violon ». Symbolisme : « mon joug est doux et mon fardeau léger ».

D. — LES COULEURS LITURGIQUES.

Ici, le symbolisme triomphe, car aucune raison pratique n'est venue dicter le choix des couleurs. Ce choix n'a été arrêté que fort tard. On commence à en parler au ix^e siècle ; Innocent III, au xiii^e siècle, fixe des règles, que saint Pie V, au xvi^e, précisera définitivement.

a) le blanc.

Joie, pureté, triomphe du Christ et des saints. Utilisé aux fêtes du Christ (sauf douloureuses), de la Vierge, des saints et saintes non martyrs, des Anges, de la Dédicace, etc...

b) *le rouge.*

Le feu et le sang. Couleur de la Pentecôte, du Précieux-Sang, des fêtes du Christ rappelant sa Passion, des fêtes des Apôtres et des martyrs.

c) *le vert.*

L'espérance. Réservé au temporel, dimanches et fêtes des deux temps liturgiques qui évoquent le pèlerinage vers le ciel : après l'Épiphanie et après la Pentecôte.

d) *le violet.*

La pénitence, l'affiliation, l'humiliation, le désir. Utilisé pendant l'Avent, le Septuagésime, le Carême, les Quatre-Temps, les Rogations, les Vigiles. — Aux dimanches « Gaudete » (Avent) et « Laetare » (Carême), on peut utiliser le rose (détente de l'esprit de pénitence).

e) *le noir.*

Le deuil. Il sert le Vendredi-Saint et pour les défunts.

Les ornements doivent être de l'une de ces cinq couleurs, au moins quant au fond. — Les ornements d'argent peuvent remplacer le blanc ; les ornements d'or, le blanc, le rouge et le vert.

E. — LE PAIN ET LE VIN.

a) *le pain.*

Actuellement, dans les rites latins, on emploie du pain azyme (non fermenté), de forme ronde, un peu plus grand pour le prêtre, plus petit pour les fidèles. — Autrefois, on employait du pain ordinaire.

De quel pain s'est servi le Christ ? azyme, si la fête a été célébrée le jour même des Azymes ; peut-être fermenté (?), si la fête légale a été devancée. Question disputée.

Les premiers chrétiens se servaient certainement de pain ordinaire, mais fabriqué spécialement à cette intention, en forme de petites couronnes travaillées de dessins symboliques. La « fraction du pain » avait alors tout son sens.

L'Orient a gardé le pain ordinaire. L'Occident, depuis le VII^e siècle, a préféré le pain azyme, plus léger, plus facile à manipuler. L'Eglise romaine reconnaît aux Orientaux le droit de conserver leur coutume.

Exigence : que ce soit du vrai pain, de froment.

b) *le vin.*

Le Christ s'est vraisemblablement servi de vin rouge. De même l'antiquité chrétienne et le Moyen-Age, et actuellement l'Orient.

L'Occident, depuis environ le XIII^e siècle, a adopté le vin blanc, qui macule moins facilement les linges d'autel.

Exigence : vrai vin, non falsifié.

F. — LA PATÈNE, LE CALICE, LE CIBOIRE.

a) *la patène.*

Un petit plat, légèrement concave, destiné à recevoir l'hostie.

Usage extrêmement ancien : dès le III^e siècle, il est question de patène pour le pain eucharistique ; d'abord en verre, puis en matières précieuses. Elles étaient de dimensions et de poids considérables, de véritables plats, susceptibles de recevoir les offrandes apportées par les fidèles. C'est sur elles que se faisait la fraction du pain. Leur volume s'est réduit progressivement jusqu'aux dimensions actuelles.

Elles doivent être en or ou en argent doré à la partie intérieure. On peut les orner de motifs décoratifs à l'extérieur, mais la partie intérieure doit être parfaitement lisse.

Elles doivent être consacrées.

b) *le calice.*

Vase dans lequel est déposé le vin à consacrer.

Les plus anciens furent les vases usuels du mobilier romain. Deux formes principa-

les : la coupe large, ouverte, peu profonde ; ou le gobelet élancé, dressé sur pied, muni ou non de deux anses.

Très tôt, ils furent de matières précieuses : cristal, or ou argent, le plus souvent enrichis de pierreries. Il y avait des calices de consécration et des calices de communion (au temps où l'on communiait sous les deux espèces), ces derniers de grandes dimensions.

Actuellement, le calice doit être en or ou en argent doré à l'intérieur.

Comme la patène, il doit être consacré.

c) *le ciboire.*

Vase dans lequel on conserve les hosties au tabernacle.

Les plus anciennes formes de vases pour la conservation de l'eucharistie furent la « colombe eucharistique », et la « pyxide ». La première se trouve dès le quatrième siècle et jusqu'au moyen-âge. C'était une colombe, généralement de métal, suspendue à une crosse placée au-dessus de l'autel, et entourée par un voile. La pixyde était une boîte ronde, fermée par un couvercle, généralement de petites dimensions, souvent destinée à être suspendue elle aussi. Au moyen âge, on connut également des vases en forme de tours ; puis on évolua vers la coupe à pied munie d'un couvercle, qui a abouti à notre ciboire.

La coupe doit être, comme pour le calice, d'or ou d'argent doré à l'intérieur. Le ciboire doit être béni. Quand il renferme des hosties consacrées, il doit être revêtu d'un pavillon d'étoffe. Il est parfois utilisé pour la bénédiction du Saint-Sacrement, quand la liturgie n'autorise pas l'usage de l'ostensoir.

VOUS TROUVEREZ LES DETAILS ET LES JUSTIFICATIONS NECESSAIRES A UNE ETUDE DETAILLEE :

sur chaque question :

Dans le dictionnaire d'Archéologie et de Liturgie de Dom Leclercq, en cours de publication.

sur l'église :

1) Batiffol : « Leçons sur la messe », ch. II. Le cadre de la messe romaine antique, pp. 30-64.

2) Liturgia (encyclopédie Bloud et Gay). L'église, historique, règles de construction, bénédiction, consécration, etc., pp. 94-160.

sur l'autel :

1) Ch. Croegaert : « Les rites et les prières du Sacrifice de la Messe », vol. I, ch. I. L'éminente dignité de l'autel chrétien ; ch. II. La messe et le culte des martyrs, pp. 1-28.

2) « Liturgia » (op. cit.) Rôle de l'autel, son histoire, sa décoration, etc., pp. 161-221.

3) H. Delahaye : « Les origines du culte des martyrs », ch. II. L'anniversaire et le tombeau, pp. 29-59.

4) Chan. Maere : l'Autel chrétien, Cours et conférences des semaines liturgiques. Tome II, pp. 109-130.

sur les linges d'autel :

1) Dom Vandeur : « La sainte messe », 9^e édition, pp. 39-41.

2) « Liturgia », op. cit. parements et nappes, pp. 198-200 ; corporal, etc., pp. 307-308.

3) « Lingerie d'église », fascicule I.

sur les vêtements :

1) Duchesne : « Origines du culte chrétien », ch. XI, le costume liturgique (5^e édition, pp. 399-419).

2) « Liturgia », op. cit. le costume liturgique, pp. 310-330.

3) Dom Vandeur, op. cit. les ornements sacerdotaux, pp. 49-57.

4) « Lingerie d'église », op. cit. fasc. II.

sur les couleurs :

1) « Liturgia », op. cit. pp. 313-314.

2) Dom Vandeur, op. cit. pp. 57-59.

sur le pain et le vin :

1) Batiffol, op. cit. ch. V. L'offertoire, pp. 145-151.

2) Croegaert, op. cit. volume II. pp. 93-100.

sur les vases sacrés :

1) Croegaert, op. cit. II. pp. 115-136.

2) « Liturgia » op. cit. pp. 261-290.

2) LE PLAN GENERAL DE LA MESSE

Au moment d'entrer dans le détail des explications liturgiques, il est bon de se mettre sous les yeux le plan d'ensemble de la messe.

Elle comporte deux parties principales :

- l'Avant-Messe
- le Sacrifice eucharistique proprement dit.

A. — L'AVANT-MESSE.

a) une préparation à la Messe : *les prières au bas de l'autel.*

b) la Messe des Catéchumènes, qui comporte les actes suivants :

- les vestiges de l'ancienne entrée solennelle : *Introït*

- les vestiges de l'ancienne procession stationale : *Kyrie*

- le vestige de l'ancienne prière du peuple : *Collecte*

- un chant d'acclamation du peuple à la Trinité : *Gloria*

- une partie doctrinale : *Epître, Evangile, Sermon,*

- coupée de chants : *Graduel, Trait, Prose, Alléluia*

- et terminée par l'adhésion de foi : *Credo.*

Elle contient en somme, comme l'antique service des Synagogues, d'où elle vient :

- des prières :
 - de repentir (prières au bas de l'autel)
 - de désir (Kyrie)
 - de louange (Gloria)
 - de demande (Collecte)
- des instructions :
 - Epître (Ancien Testament ou écrits d'Apôtres)
 - Evangile (Paroles du Seigneur)
 - Sermon (commentaire)
- des chants :
 - d'intermède ou de repos (graduel, alleluia, etc...)
 - de foi en la parole de Dieu (Credo).

B. — LE SACRIFICE EUCHARISTIQUE.

a) Prélude au Sacrifice : *L'Offertoire.*

— Vestige de l'ancienne procession au cours de laquelle le peuple apportait ses offrandes : chant de l'antienne « offertoire »

— oblation par le prêtre des matières du Sacrifice :

le pain : « Suscipe, sancte Pater »

le vin : « Offerimus »

les ministres et le peuple : « In spiritu humilitatis »

— terminée par un appel à l'Esprit-Saint pour qu'il vienne sanctifier ces offrandes :

« Veni sanctificator »

- la purification des doigts : « *Lavabo* »
- l'offrande préliminaire du Sacrifice : « *Suscipe, sancta Trinitas* »
- l'appel à l'union des fidèles avec le prêtre : « *Orate fratres* »
- la prière propre à chaque messe sur les oblats : « *Secrète* ».

b) La Prière eucharistique : *le Sacrifice* proprement dit :

— qui s'inaugure par un chant d'acclamation : la *Préface*, s'épanouissant dans le *Sanctus*

— qui se poursuit par le *Canon*, au cours duquel interviennent les *Consécrations* du pain et du vin au Corps et au Sang de Jésus

— et se termine par l'affirmation que « tout honneur et toute gloire » sont rendus au Père par le Christ ainsi sacrifié : « *Per insum, et cum ipso, et in ipso* ».

c) La consommation du Sacrifice : *la Communion* :

— avant la communion :

le *Pater*, demande du pain supersubstantiel

la fraction du pain et la demande de la paix : *Agus Dei*

les prières au Christ avant la communion.

— la communion :

au Corps

au Sang, par le prêtre

celle des fidèles.

— après la communion :

purification des doigts et du calice

antienne « communion », vestige du
chant de procession

oraison propre d'action de grâces : post-
communion.

d) rites finals : le renvoi : « *Ite Missa
est* »

la prière finale : « *Placeat* »

la bénédiction

le dernier Evangile.

*
**

Le Sacrifice eucharistique fait ainsi figure
d'un échange :

— à l'Offertoire, nous apportons nos of-
frandes

— à la Communion, elles nous revien-
nent divinisées

— à la Consécration, cette divinisation
s'est opérée.

*
**

Et l'ensemble du drame de la messe pour-
rait être présenté en cinq actes :

1) *nous prions*, pour être en état d'offrir
dignement : c'est le *début de l'Avant-Messe*

2) *nous écoutons*, pour augmenter notre ferveur à offrir : c'est sa seconde partie : les lectures

3) *nous apportons nos offrandes*, pour participer au Sacrifice : c'est l'*Offertoire*

4) *nous présentons la Victime*, dont l'im-molation est rendue présente par la *Consécration*

5) *nous recevons la Victime sacrifiée* : c'est la *Communion*.

Etant bien entendu que, dans toutes ces actions, nous ne sommes que des participants, des réalisateurs terrestres et actuels d'activités dont l'auteur principal est le Christ lui-même :

— c'est son Esprit qui prie en nous

— c'est sa Parole qui nous éclaire et nous enflamme

— ce sont les dons de Dieu que nous lui offrons

— c'est le Christ lui-même qui présente son sacrifice, en y incorporant notre sacrifice

— c'est le Christ lui-même qui se donne.

3) L'AVANT-MESSE

Ce n'est pas encore la messe proprement dite, qui est l'offrande du Sacrifice.

C'est une préparation, une mise en train,
— le moment du rassemblement des fidèles

qui commencent par processionner, chanter, prier, écouter les instructions qu'on leur donne, pour être, tout à l'heure, bien disposés à offrir le sacrifice.

Les éléments qui la composent sont d'origine diverse :

— certains furent d'abord des prières privées, qui s'introduisirent ensuite dans le texte officiel : c'est le cas des *prières au bas de l'autel* ;

— d'autres sont les vestiges de la liturgie solennelle inaugurée au temps du triomphe de l'Eglise : *Introït et Kyrie, Collecte* ;

— d'autres, plus anciens encore, remontent, à travers les premiers chrétiens enseignant les catéchumènes, jusqu'au service religieux en usage dans les synagogues : *lectures et instructions*.

— d'autres ont été ajoutés au cours des siècles : chants du *Gloria*, du *Graduel*, de l'*Alleluia*, du *Credo*.

A. — LES PRIÈRES AU BAS DE L'AUTEL.

a) *Le signe de Croix.*

Dès avant l'an 200, il est utilisé, mais tracé avec le pouce sur le front, la poitrine. Le grand signe de croix, qui enveloppe le haut du corps, n'est connu que depuis le *xi^e siècle*.

Son sens premier : l'appartenance au Christ, la marque du chrétien.

Accompagné des paroles « In nomine Patris... » = l'évocation de la Trinité, au nom de laquelle je vais faire l'action qui commence (une prière, un sermon, — ici la plus grande action).

Qu'on le trace en son entier, religieusement, avec la main entière aux doigts joints.

b) *L'Introïbo et le psaume « Judica me ».*

Psaume 42^e, composé par David traqué dans le désert par ses ennemis et soupirant après son retour à Jérusalem.

Littéralement, il est donc appel au secours, tristesse d'être persécuté, reprise de confiance en celui qui ne peut abandonner et qui, à travers toutes les difficultés, ramènera à sa divine demeure.

Spirituellement = le cri de l'âme pécheresse, traquée par le démon et la tentation, mais confiante malgré tout et qui secoue sa tristesse à cause de la protection éprouvée du Dieu qui est son salut.

L'un de ses versets, pris comme antienne et donc répété au début et à la fin : « Je monterai à l'autel du Seigneur... » lui donne son sens plus précis d'appel au secours pour être digne d'offrir le sacrifice de l'autel.

On a commencé par le dire tout bas, en allant de la sacristie à l'autel, quand l'introduction des messes basses supprima le

chant de l'Introït. Puis il fut dit à l'autel même, aux messes basses, puis introduit aux messes chantées elles-mêmes.

c) *L'Adjutorium nostrum.*

Invocation à la puissance divine, apparentée à l' « In nomine Patris... » et comme lui accompagnée du signe de croix.

Se retrouve souvent dans la Liturgie, où elle est fréquemment liée au « Confiteor »

d) *Le Confiteor.*

A l'origine : l'une des prières que l'on trouvait dans les formulaires proposés pour la préparation privée à la messe. La formule en est très longtemps variée, chacun la rédigeant selon son inspiration. Puis des formules stéréotypées en furent fixées, diverses selon les lieux. Les plus anciennes sont extrêmement courtes, ne comportant pas la répétition que nous connaissons. Plusieurs commençaient par une expression de confiance en la miséricorde de Dieu : « Célébrons le Seigneur, car il est bon, car sa miséricorde est éternelle » ; c'est encore ainsi que le Confiteor est introduit au rite lyonnais et au rite dominicain.

Chaque Eglise, chaque Ordre, chaque sanctuaire invoqua au Confiteor ses saints particuliers, parfois toute une litanie. La rédaction romaine actuelle date du XIII^e

siècle et a été imposé à l'Eglise universelle au xv^e.

La première partie est un aveu des fautes commises, devant le ciel et la terre ; la seconde est une supplication aux saints et aux concélébrants pour qu'ils prient afin que les fautes avouées soit remises.

N. B. — Si la prière est récente, l'idée remonte au Christ : à la dernière Cène, l'institution de l'Eucharistie est précédée du lavement des pieds ; le Christ a exigé des fidèles qu'ils se purifient de leurs péchés avant d'apporter leur offrande à l'autel. Dès le premier siècle, la Didaché s'exprime ainsi : « Rassemblez-vous au jour du Seigneur, rompez le pain et célébrez l'Eucharistie ; mais auparavant confessez vos fautes pour que votre sacrifice soit saint ».

Alternativement, prêtre et fidèles récitent le Confiteor. Emouvante pratique que cet aveu successif et cette demande mutuelle de prières entre pécheurs, s'associant les saints du paradis, au moment où tous ensemble vont offrir le sacrifice.

e) *Le Misereatur et l'Indulgentiam.*

Au Confiteor répond, de la part des fidèles comme de la part du prêtre, le « Misereatur » : souhait d'absolution exprimé à Dieu pour qu'il accorde sa miséricorde au

pécheur. — Mais le prêtre seul, se redressant, prononce la formule « Indulgentiam » qui est en quelque sorte une « absolution générale ». C'est un sacramental, qui remet les péchés véniels aux cœurs repentants.

e) *Les versets.*

Les prières au bas de l'autel se terminent par quelques versets, dialogue entre le peuple et le prêtre : « Deus tu conversus... » etc..., sorte d'oraisons jaculatoires insistant pour appeler la miséricorde.

g) *Les prières d'arrivée à l'autel.*

En arrivant au haut des degrés, le prêtre récite à voix basse les prières « Aufer a nobis » et « Oramus te », demande d'effacement complet des péchés.

Il baise l'autel, geste très ancien, vénération pour les reliques enfermées dans la pierre, auxquelles fait allusion la prière « Oramus te ».

B. — L'INTROIT.

C'est le chant d'entrée.

Autrefois, au temps où la messe était toujours solennelle et beaucoup plus populaire, l'entrée du clergé (venant à Rome d'une autre basilique) s'effectuait au chant d'un psaume. Entre chaque verset, chanté par un chœur, une antienne était répétée, chan-

tée par tous (psaume « antiphoné »).. Quand le cortège arrivait à l'autel, on terminait par le « Gloria Patri » et la reprise de l'antienne.

Actuellement, il ne nous reste que l'antienne, un verset, et le « Gloria Patri ».

L'Introït est donc un chant processionnel.

Si l'on compare la messe à un drame lyrique, on peut dire que l'Introït est « l'ouverture » où se fait entendre le « leitmotiv ». C'est dans son texte que se trouve l'idée dominante du jour liturgique, le sentiment principal dans lequel la messe est célébrée.

Le plus souvent, c'est en se référant au psaume entier d'où est tirée l'antienne (presque toujours extraite d'un psaume) qu'on comprend vraiment le sens de l'Introït et de son verset.

On désignait autrefois les dimanches par le premier mot de l'Introït. Encore maintenant, on dit le dimanche « Loetare », le dimanche de Quasimodo, ou encore la messe de Requiem, etc...

C. — LE KYRIE.

C'est originellement, un chant de procession.

Aux temps anciens, la foule se réunissait à Rome dans une basilique (l'église de la « collecte » — « collecta » = réunion) et

se dirigeait vers la basilique de la « Station » où devait être célébré le sacrifice, en chantant des litanies. L'invocation « Kyrie eleison » (Seigneur ayez pitié, en grec) y revenait fréquemment, par mode de refrain.

Plus tard, quand la procession n'eut plus lieu, ou dans les églises où elle n'avait pas lieu, on chanta des litanies abrégées, le Kyrie entre autres, dans l'église même, avant la messe. Puis on l'introduisit dans la messe même.

L'ordre ancien est donc aujourd'hui inversé ; autrefois on avait : litanies (Kyrie), Introït, etc... ; aujourd'hui on a : prières en bas de l'autel, Introït, Kyrie, etc...

Le nombre des Kyrie a varié avec les temps. Vers le VIII^e siècle, il a été fixé à neuf et le symbolisme est devenu celui d'une invocation à la Trinité : trois appels au Père, trois au Fils, trois au Saint-Esprit.

C'est manifestement un chant, ou un cri, de la foule tout entière, alternant autrefois avec les diacres, aujourd'hui avec le prêtre à la messe non-chantée.

On le retrouve souvent dans l'Evangile (« Jésus, Maître, ayez pitié de nous », etc...) Cri de détresse, d'appel au secours, expression du besoin que nous avons d'être sauvés. Et comme le salut nous vient du sacrifice du Christ qui va être mis à notre dis-

position, il faut crier ce Kyrie eleison comme l'expression d'un désir : celui de profiter au maximum du sang du Christ répandu pour nous.

D. .— LE « GLORIA IN EXCELSIS DEO ».

C'est un chant de gloire, la grande « Doxologie » (acclamation enthousiaste à la gloire de Dieu).

Dans les assemblées chrétiennes primitives, où une certaine part était laissée à l'improvisation, par les fidèles même, de prières spontanées, nombreuses étaient les doxologies, les invocations (du type de celles qu'on rencontre souvent dans les Epîtres de saint Paul). Le « Gloria » est de cette famille de prières, constitué sans doute peu à peu de diverses acclamations finalement réunies en un tout.

Avant le sixième siècle, on ne le chante que pour la messe de Noël. Vers le douzième siècle, son usage est généralisé à toutes les messes qui ont un caractère joyeux.

Il s'ouvre par l'acclamation des anges à la crèche de Bethléem : « Gloire à Dieu dans les cieux et paix sur terre aux hommes de bonne volonté ».

Puis viennent :

— un hymne de glorification au Père, chant d'amour désintéressé, expression de notre bonheur d'enfants de Dieu qui se

réjouissent de la grandeur de leur Père, dont ils énumèrent les titres (Maître, Roi du ciel, Tout-Puissant...) : paraphrase de « Gloire à Dieu » ;

— une supplication au Fils, Agneau de Dieu qui efface les péchés et apporte la paix promise aux hommes de bonne volonté ;

— une évocation du Saint-Esprit, car le « Gloria », comme la plupart des doxologies, a pour objet la Trinité entière.

Le Gloria est un hymne, un poème, admirablement rythmé et équilibré, dont le rythme est d'ailleurs encore plus sensible en grec qu'en latin.

C'est par excellence une prière du peuple, une acclamation commune, qui demande à être chantée par tous, ou tout au moins récitée d'une voix.

E. — L'Oraison ou « Collecte ».

Il y a, dans toutes les messes, trois oraisons qui changent avec les jours : la « Collecte », la « Secrète » et la « Postcommunion ».

Chacune a son origine et son sens propre.

Elles sont liées entre elles par le sens général de la fête célébrée.

Comme on l'a dit à propos du Kyrie, la cérémonie pontificale à Rome commençait par un rassemblement (« collectio » ou « collecta »). Avant le départ en procession,

il y avait une prière : « oratio ad collectam », et en règle générale, cette prière était répétée à l'arrivée dans l'église où devait avoir lieu l'office, après les litanies (Kyrie), le chant d'entrée (Introït) et l'hymne (Gloria).

Tout naturellement, le célébrant salue l'assistance auparavant, en disant « Que la paix soit avec vous », s'il est évêque, ou « Que le Seigneur soit avec vous », s'il est simple prêtre. Puis il invite à la prière en disant « Oremus ».

Toutes les collectes sont construites sur le même plan : l'invocation au nom de Dieu (car elles sont adressées au Père, comme toute la messe), un développement louangeur (« vous qui... »), une demande (« accordez-nous, etc... ») et une conclusion : par Jésus-Christ notre Seigneur.

Le caractère fondamental de la collecte est d'être une demande qui s'appuie sur le sens de la fête célébrée pour obtenir plus particulièrement telle grâce à tout le peuple chrétien. Rien n'y est dit que chacun ne puisse s'approprier ; elles nous conviennent à tous, quel que soit l'état de notre âme ; en les disant, on est toujours dans l'humilité et le sens de ses besoins, dans la posture du suppliant.

Au « Dominus vobiscum », le peuple a répondu « Et cum spiritu tuo », c'est-à-dire

« qu'il en soit de même pour vous ». A la fin de la collecte, le peuple répond : « Amen », c'est-à-dire qu'il témoigne son approbation, sa solidarité, son accord avec le prêtre en prière. C'est par excellence le cri du peuple, l'affirmation de la communauté dans la demande.

F. — L'ÉPITRE.

Les lectures, à la messe, sont un vestige de l'ancien service des synagogues. Après les prières, tirées de l'Ancien Testament, les juifs lisaient des textes, les uns pris dans « la Loi », les autres dans « les Prophètes » ; on chantait ensuite des psaumes ; puis venait l'homélie.

Le Christ participait à cet office et nous savons qu'il y prit la parole. Les apôtres firent de même aux premiers temps de l'Eglise. Et quand les réunions chrétiennes devinrent totalement distinctes de celles des synagogues, elles conservèrent cependant la même forme : prières, lectures, homélie, à quoi s'ajouta le repas eucharistique qui, indépendant tout au début, se lia bientôt au reste.

Aux livres de l'Ancien Testament, on ajouta la lecture des livres propres aux chrétiens, notamment des lettres envoyées aux communautés par leurs évangelistes, et des premiers récits consignés par écrit sur

la vie du Sauveur. Le missel comporte encore nombre de passages tirés de l'Ancien Testament (surtout pendant les fêtes d'Avent et de Carême), mais le dimanche c'est toujours un extrait de lettre (« epistola ») de saint Paul particulièrement (rarement un extrait des « Actes des Apôtres ») qui est lu.

Le missel contient de larges extraits des épîtres de saint Paul. Au point que le catholique qui suivrait régulièrement sa messe y trouverait un aliment scripturaire abondant pour sa foi. Mais la pensée de l'Eglise en les proposant à notre attention, est de nous inviter à nous reporter au texte intégral, à l'Epître entière dont elle ne nous donne qu'un morceau. C'est ainsi seulement que nous pourrions comprendre le sens plénier des textes que nous lisons souvent trop superficiellement.

Du moins faudrait-il commencer par les lire — et donc avoir en mains un missel. — A la maison, le texte complet ; un bon commentaire ne serait pas inutile.

A la fin de l'épître, le peuple remercie Dieu de l'enseignement qu'il lui a donné en répondant : « Deo gratias ».

G. — LES CHANTS D'INTERMÈDE.

Encore un héritage du service des syna-

gogues, où les lectures étaient suivies de chants de psaumes.

Ces chants sont le *graduel*, habituellement suivi de l'*alleluia*, parfois du *trait* ; en de rares circonstances, une *séquence* complète ces chants, qui jouent le rôle d'intermède, de transition entre deux lectures, pour que l'esprit puisse se reposer et s'adonner à la méditation d'une pensée marquante de la liturgie du jour.

a) Le *graduel* et le *trait* sont extraits de psaumes et à l'origine étaient des psaumes entiers. Ils sont destinés à être chantés par des chœurs restreints. Ils font généralement écho à la lecture, en un sens large ; ils fournissent un thème de méditation, développant en forme de prière (supplication, confiance, reconnaissance) les sentiments qui doivent découler de ce qu'on vient de lire.

b) L'*Alleluia* (mot hébreu qui signifie « louange à Dieu » !) est une acclamation préparatoire au chant de l'évangile. C'est « comme le cri du héraut qui doit annoncer l'entrée du Christ, le Roi divin ». Il exprime la joie de la bonne nouvelle qu'on va entendre. C'est dans ce chant que triomphe au maximum le chant « neumatique », c'est-à-dire le développement musical sur une voyelle (la « jubilatio », expression plus pure de la joie).

c) Les *Séquences* doivent leur origine à ce développement musical lui-même. Elles en sont la suite, « sequentia ». La « jubilatio » sans texte appela des paroles qu'au Moyen-Age ou introduisit pour soutenir plus facilement la mélodie. Il y en eut des centaines. L'Eglise de Lyon en possède un grand nombre. La liturgie romaine n'en a retenu que cinq : celle de Pâques (« Victimae paschali laudes »), celle de Pentecôte (« Veni sancte Spiritus »), celle de la Fête-Dieu (« Lauda Sion »), celle de la Vierge douloureuse (« Stabat Mater ») et celle de la messe de Requiem (« Dies irae »). Ce sont des poèmes, au plus grand sens du mot, parmi les plus beaux qu'aît produit le sentiment chrétien dans toutes les littératures.

H. — L'EVANGILE.

Après deux prières demandant à Dieu la purification du cœur pour annoncer dignement sa parole, le célébrant entonne l'évangile. La solennité dont ce chant est entouré dans les messes avec diacre et sous-diacre le désigne comme le point culminant de l'Avant-Messe. C'est la parole même du Christ qu'on va entendre. Tout le monde est debout, tourné vers le Livre.

Le missel ne contient pas le texte intégral des quatre Evangiles : saint Matthieu, saint Marc, saint Luc, saint Jean. Il n'y a là que

des extraits. Combien de fidèles, pourtant, semblent ne pas s'en douter, qui croient connaître l'évangile parce qu'ils ont lu chaque dimanche l'épisode que la liturgie avait choisi !... L'Évangile est tout autre chose, en sa quadruple rédaction, et l'Eglise, faute de pouvoir nous le lire intégralement à la messe, veut nous donner au moins la tentation, de remonter, chez nous, au texte original.

Depuis quand le lit-on à l'assemblée liturgique ? Depuis qu'il a été écrit. Les évangiles ont été prêchés avant d'être écrits ; c'est la prédication de saint Pierre, par exemple, que saint Marc résuma, et l'historien Eusèbe nous dit que Pierre approuva de son autorité cet évangile « pour que désormais on le lût dans les assemblées ».

Autrefois, on lisait un livre entier, à la suite, jour après jour ; et le célébrant faisait un signe pour interrompre le lecteur quand il le jugeait bon. D'où l'expression par laquelle débute chaque lecture : « *Sequentia Evangelii...* » : suite de l'Évangile...

En même temps que le célébrant, les fidèles se signent d'un triple signe de croix avec le pouce : sur le front pour indiquer que l'esprit adhère à la foi du Christ, sur les lèvres pour manifester qu'on est prêt à professer cette foi, sur la poitrine pour montrer qu'on reçoit avec amour la doctrine.

Le *sermon* est la suite naturelle de cette lecture. Quand il est exactement le commentaire de l'évangile du jour, on l'appelle « homélie », genre dans lequel ont excellé les Pères de l'Eglise et qui est la forme la plus traditionnelle de l'instruction. En tout cas, il participe à la « parole de Dieu » et c'est avec le respect qu'on accorde à l'évangile qu'il faut l'entendre.

I. — LE CREDO.

Il y a plusieurs textes du Credo. Le plus ancien et le plus court est celui qu'on nomme « Symbole des Apôtres », le « Je crois en Dieu » de nos catéchismes. Une autre formule, beaucoup plus longue, est celle dite de saint Athanase, rédigée spécialement contre les hérésies qui niaient la Trinité ; les prêtres la récitent à certains jours au bréviaire. Un troisième Credo, enfin, est celui de la messe, composé au quatrième siècle contre les hérétiques qui niaient la divinité du Christ et celle du Saint-Esprit. Cette circonstance explique sa teneur.

Ces hérétiques ayant tenté une nouvelle offensive au VIII^e siècle, Charlemagne fit insérer le Credo de Nicée à la messe. De la chapelle impériale il passa en Gaule et finalement dans la liturgie romaine.

Chanté à ce moment de la messe, le

Credo est en liaison directe avec l'Évangile : c'est la réponse du peuple à la parole de Dieu. Le Christ a proclamé la Vérité ; le peuple répond : je crois ! Manifestement, c'est un chant de foule. Manifestement encore (contrairement à une pratique trop répandue) le Credo doit être chanté ou récité *debout*.

L'Eglise nous le fait dire tous les dimanches, aux fêtes du Christ, du Saint-Esprit, de la Vierge, des Anges, des Apôtres, des Docteurs, de la Dédicace, de la Toussaint.

*
**

Là se termine la messe des catéchumènes. Autrefois, avant de poursuivre, le diacre invitait les non-baptisés, les hérétiques, les excommuniés, à se retirer. La messe proprement dite devait être réservée aux fidèles. Tous avaient pu prier et s'instruire, mais seuls les baptisés pouvaient offrir le sacrifice.

Ce qu'il faut noter avec soin, c'est que cette avant-messe est une préparation nécessaire pour bien offrir la messe. Si, rigoureusement, celle-ci ne commence qu'à l'offertoire, l'esprit de l'Eglise qui, au cours des siècles, a développé le texte liturgique surtout à cet endroit, est que nous prenions part à ces gestes de la communauté chrétienne : purification, désir, louange, prière

de demande, illumination de l'esprit, affirmation de la foi. Le chrétien vivant arrivera donc tout au début de l'avant-messe pour n'en rien perdre.

VOICI LES OUVRAGES LES PLUS ACCESSIBLES POUR ETOFFER CETTE ETUDE :

1) Chanoine Croegaert : « Les rites et les prières du Saint Sacrifice de la messe » — volume I. pp. 119-130 (prières au bas de l'autel) 77-88 (Introït), 132-137 (Kyrie), 140-153 (Gloria), 156-172 (collecte), 190-228 (lectures), 232-240 (Credo).

2) Mgr Batiffol : « Leçons sur la messe », pp. 13-14 (prières au bas de l'autel), 65-77 et 111-117 (Introït), 105-111 (Kyrie), 118-128 (collecte), 128-29 et 135-38 (lectures), 130-135 (chants d'intermède).

3) Dom Vandeur : « La sainte messe », pp. 95-98 (Kyrie), 98-103 (Gloria), 103-107 (collecte), 107-110 et 114-125 (lectures), 110-114 (chants d'intermède), 107-110 et 114-125 (lectures), 110-114 (chants d'intermède), 125-130 (Credo).

4) Dom Pius Parsch : « La sainte messe expliquée dans son histoire et dans sa liturgie », pp. 60-70 (prières au bas de l'autel), 71-88 (Introït), 89-93 (Kyrie), 93-99 (Gloria), 100-111 (collecte), 112-125 (lectures), 126-137 (chants d'intermède), 138-140 (Credo).

5) Adrien Fortescue : « La messe, étude sur la liturgie romaine », pp. 297-301 (prières au bas de l'autel), 286-97 (Introït), 305-16 (Kyrie),

316-23 (Gloria), 324-35 (collecte), 336-77 (lectures), 351-71 (chants d'intermède), 377-86 (Credo).

6) Liturgia, encyclopédie Bloud et Gay, pp. 526-27 (prières au bas de l'autel), 528 (Introït), 528-29 (Kyrie), 529-30 (Gloria), 346-50, 530-31 et 660-61 (collecte), 234-36, 402-408 et 531-32 (lectures), 531-32 (chants d'intermède), 533 (Credo).

7) Cours et conférences des semaines liturgiques de Louvain. Tome VI. La préparation à l'Eucharistie, 1927, pp. 17-33 (la confession devant l'autel), 35-65 (Introït), 67-79 (Kyrie), 81-91 (Gloria), 93-103 (portée religieuse des collectes), 151-56 (Epître), 157-69 (Evangile), 171-184 (Credo).

En outre, sur certains points, on consultera :

Sur le signe de croix : Guardini : « Les signes sacrés », p. 25.

le Confiteor : Guardini, id. p. 37.

l'Introït : Dom Cabrol, « La messe en Occident », pp. 55-59.

le Kyrie : Dictionnaire d'archéologie et de liturgie, articles « Kyrie » et « Litanies », par Dom Cabrol.

le Gloria : même dictionnaire, article « Doxologie », par D. Leclercq ; « Le livre de la prière antique », par Dom Cabrol, ch. XI, pp. 150-156.

les lectures : Dictionnaire d'archéologie et de liturgie, articles « Epître » et « Evangile » par G. Godu.

Enfin, on se procurera les textes du Nouveau Testament :

Nouveau Testament, édition Crampon.

Nouveau Testament, édition Buzy.

Synopse des Evangiles, par les PP. Lagrange-Lavergne.

Saint Paul traduit et annoté, par le P. Lemonnyer.

Et les Psaumes :

Crampon : Le livre des psaumes, suivi des cantiques du bréviaire romain (texte).

Perennès : Les psaumes traduits et commentés.

Hugueny : Psaumes et cantiques du bréviaire romain, 4 vol. (trad. sur l'hébreu, commentaire détaillé).

4) L'OFFERTOIRE

Jusqu'ici nous étions dans le vestibule qui précède le sanctuaire.

Voici maintenant le sanctuaire, la messe proprement dite.

Elle comporte trois parties :

un prélude : l'Offertoire ;

une prière : la grande prière eucharistique ;

une consommation : la communion.

— apporter les offrandes ;

réaliser le Sacrifice (celui du Christ et le nôtre) ;

recevoir la Victime sacrifiée.

— voilà le plan de la messe qui nous reste à étudier.

Les origines : cf. la partie historique.
dans l'Évangile : la préparation de la Table de la Cène ;

chez les premiers chrétiens : l'apport du pain et du vin ;

plus tard : en une procession organisée vers l'autel, pendant laquelle on chante un psaume.

Le sens symbolique : l'Eglise (= les fidèles) apportent leur vie où tout (soucis, travail, souffrances, efforts, joies, amours) est matière à offrande afin que tout soit purifié et divinisé dans l'union à l'offrande du Christ au Père. Fusion de tous en l'unité du Christ-prêtre et hostie.

A. — L'ANTIENNE.

« Dominus vobiscum » et « Oremus » : invitations à la participation active au Sacrifice.

Antienne « Offertoire » : propre à chaque messe, correspondant à l'Introït et à la Communion. Comme les deux autres antiennes, reste d'un psaume « antiphoné » qu'on chantait pendant la procession, souvent fort longue, au cours de laquelle on apportait les offrandes.

B. — LES VESTIGES DE L'ANCIENNE PROCES-
SION D'OFFRANDE.

a) à la messe des funérailles, en certaines églises, « l'offrande ».

b) à la Chandeleur, dans les Ordres monastiques et canoniaux, dans certaines paroisses, la procession des cierges, remis au célébrant au moment de l'Offertoire.

c) l'offrande des cierges des Ordinands.

d) dans quelques Ordres religieux, l'émission des vœux de religion par les nouveaux profès est faite à l'Offertoire.

e) le pain béni.

f) *la quête* — représente la participation matérielle des fidèles au sacrifice : ils donnent (quelle que soit la destination spéciale de la quête) quelque chose d'eux-mêmes pour subvenir à l'entretien de l'autel (séminaires, denier de saint Pierre, églises pauvres, œuvres, missions, etc... tout y concourt). C'est en esprit d'offrande liturgique qu'il convient de donner la quête. — Elle doit être faite, non au Credo, mais à l'Offertoire, et se terminer au plus tôt pour ne pas gêner la prière.

g) *les intentions de messe* — ne sont pas, au premier chef un moyen discret d'entretenir le clergé (encore moins le « paiement de la messe » !....) ; mais une oblation faite à Dieu, en argent, pour remplacer l'oblation

en nature que certains apportaient autrefois afin que le sacrifice fût célébré à une intention spéciale qu'ils demandaient au prêtre d'avoir ; c'est de Dieu que le prêtre les reçoit pour les faire servir à son entretien ou à l'entretien du culte. Il faut les donner en esprit de culte, en esprit de sacrifice eucharistique (cf. les explications du P. de la Taille à ce sujet — voir bibliographie).

C. — L'OFFRANDE DU PAIN (1).

Le prêtre élève la patène, sur laquelle se trouve l'hostie, en disant la prière « *Suscipe, sancte Pater* ».

Origine de cette formule : les prières privées que les fidèles récitaient à voix basse pour demander la grâce de bien présenter leurs offrandes. D'où l'emploi de la première personne du singulier, qu'on ne retrouvera pas au Canon.

Le sens de la prière risque d'être interprété comme une anticipation du Canon. En réalité, « *immaculatam hostiam* » ne doit pas désigner le Corps du Christ, non encore sur l'autel, mais le pain réservé, mis de côté, pur de toute autre destination, qui

(1) Pour toute l'étude des prières de la messe, mais spécialement à partir d'ici, il est indispensable de travailler avec un texte intégral des prières du commun ; nous recommandons particulièrement l'édition de Dom de Chabannes, publiée sous le titre « *Messe dialoguée* » (abbaye N.-D. d'En-Calcat, Dourgnès, T.-et-G.).

tout à l'heure sera transsubstantié au Corps du Christ.

Noter l'expression par cette prière de la doctrine générale du Sacrifice de la messe : sacrificateur, destinataire du sacrifice, matière de l'offrande, but du sacrifice, bénéficiaires du sacrifice, — tout y est résumé.

D. — LE MÉLANGE D'EAU ET DE VIN.

Le prêtre met dans le calice du vin et une goutte d'eau.

Origine : le Christ a certainement consacré un calice où il y avait un peu d'eau (coutume des juifs).

Sens symbolique : notre participation au sacrifice. La goutte d'eau = notre propre sacrifice qui s'unit, qui se fond dans le sacrifice du Christ.

La prière « *Deus qui humanae substantiae* » exprime cette pensée : que ce mélange nous obtienne « d'avoir part à la divinité du Christ qui a revêtu notre humanité ».

Le prêtre ne bénit que l'eau, parce qu'elle représente le peuple.

E. — L'OFFRANDE DU CALICE.

Le prêtre élève le calice à son tour. A la messe solennelle, le diacre soutient le pied du calice — souvenir du temps où les calices étaient fort lourds. En même temps, ils ré-

citent ensemble la prière « Offerimus », qui, pour cette raison, est au pluriel.

Même remarque que pour la prière d'offrande du pain : « le calice du salut » ne méritera vraiment ce nom qu'à la consécration.

F. — L'OFFRANDE DES MINISTRES ET DU PEUPLE.

Ici, la prière « In spiritu humilitatis » exprime parfaitement le sens de l'Offertoire : Recevez-nous, nous, tous les offrants du sacrifice, qui nous présentons en esprit d'humilité : offrande de nos vies, de nos sacrifices, avec celle du pain et du vin.

Cette prière est tirée du prophète Daniel : les trois enfants dans la fournaise, impuissants à offrir à Dieu les sacrifices légaux, s'offrirent eux-mêmes en place des victimes qui leur manquaient (Dan. III, 39-40).

G. — L'INVOCATION AU SAINT-ESPRIT.

Etendant les mains, le prêtre appelle l'Esprit-Saint pour qu'il bénisse les offrandes. C'est l'*épiclese* (« invocation, appel ») (1).

(1) Sur les problèmes soulevés au sujet de l'Épiclese, on consultera les études de S. Salaville, article du Dictionnaire de Théologie (« Épiclese »), article du Dictionnaire d'Apologétique (« Eucharistique-Épiclese ») et de Dom Cabrol, article du Dictionnaire d'Archéologie et de Liturgie (« Épiclese »).

Il est invoqué spécialement par allusion au rôle qu'il joua dans l'Incarnation du Verbe au sein de Marie, « qui conçut du Saint-Esprit ».

Dans la Liturgie orientale, l'épiclèse se place après la Consécration ; la perspective est changée.

H. — L'ENCENSEMENT.

A la messe solennelle, les offrandes, puis l'autel, puis le célébrant, les ministres, enfin le peuple, sont tour à tour encensés.

La signification de ce rite, l'encens symbolisant ce qui purifie et donne valeur de prière (fumée qui monte, parfum agréable), est que nos offrandes et nous-mêmes qui nous offrons avec elles ont valeur de choses réservées à Dieu, purifiées pour être présentées.

I. — LE LAVABO.

Origine historique : d'ordre pratique = après avoir manipulé les offrandes, le prêtre éprouvait naturellement le besoin de se laver les mains.

Sens symbolique (le seul actuel, puisque la raison pratique a disparu) = la purification du cœur nécessaire pour offrir dignement le sacrifice.

C'est une prière du prêtre, plus qu'une prière du peuple, bien que chacun puisse

en faire son profit, que ce psaume 25°, choisi à cause de son premier verset et dont les trois premiers font un tout, sans que le reste soit bien adapté au rite du lavabo.

J. — LA PRIÈRE A LA TRINITÉ.

Encore une prière privée, autrefois de dévotion *ad libitum*, insérée tardivement dans le texte officiel. D'abord très courte, elle s'amplifia du nom de la Vierge et de quelques saints, « en l'honneur de qui » est offert le Sacrifice. N. B. : la messe n'est pas offerte aux saints, mais on les associe à l'offrande, on rend grâces à Dieu pour leur victoire, dûe au sacrifice du Christ, d'où ils tirent leur honneur actuel.

Longtemps, on inséra dans ce texte le nom des saints particulièrement vénérés dans l'église où l'on priait. L'expression : « ceux-ci » désigne les saints dont les reliques se trouvent à l'autel de la célébration.

K. — L'ORATE FRATRES.

Ayant associé à son offrande l'Eglise triomphante, le célébrant se retourne vers l'Eglise militante. Autrefois, le peuple ne répondait rien et se contentait de prier intérieurement. Actuellement, il répond par un souhait : que ce sacrifice, qui est aussi le sien, soit reçu des mains du prêtre pour la gloire de Dieu, l'utilité des participants et

de toute l'Eglise. Les fidèles sont invités à tous répondre en même temps.

L. — LA SECRÈTE.

Prière propre à chaque messe, correspondant à la Collecte et la Postcommunion.

Pourquoi « secrète » ? — Non parce qu'on la récite à voix basse (autrefois, on la disait à voix haute ; elle faisait suite à l' « Oremus » du début de l'Offertoire, comme les autres prières propres font suite à un « Oremus »).

Peut-être parce qu'elle introduit directement aux mystères « sacrés ».

Plus probablement, parce que c'est la prière « *super secreta* », sur les offrandes qui ont été « séparées », mises à part (de « *secernere* », mettre à part, dont le participe est « *secretus* ») afin de servir au sacrifice, tandis que le superflu était gardé pour une autre destination : le culte, les besoins du clergé et des pauvres.

Toutes les secrètes font allusion aux oblations qui se trouvent sur l'autel et demandent qu'elles servent à notre salut, en devenant le Christ.

Elles parlent souvent d'oblations « *superpositas* » = accumulées, entassées : cela se comprend quand on évoque les tas de pains apportés autrefois par les fidèles.

On aura remarqué le caractère composite

de l'Offertoire, formé de pièces et de morceaux, par suite de l'interférence de la messe solennelle et des messes basses, des coutumes anciennes conservées et des prières ajoutées à travers. Tel quel, moins simple que dans les temps anciens, il contient de belles prières, qui multiplient les actes d'offrande et disposent à bien présenter le Sacrifice.

POUR FAIRE CETTE ETUDE ON UTILISERA :

1) Batiffol : « Leçons sur la messe ». Ch. V. L'offertoire, pp. 139-165.

2) Fortescue : « La Messe », ch. VII, pp. 387-414.

3) Dom P. Parsch : « La sainte Messe expliquée dans son histoire et sa liturgie ». Ch. XII et XIII, pp. 141-169.

4) Croegaert : « Les rites et les prières du Saint-Sacrifice », volume II, pp. 91-110 et 141-164.

5) Dom Cabrol : article « Offertoire » dans le Dictionnaire d'archéologie et de la Liturgie.

6) J. Coppens : « L'offrande des fidèles dans la liturgie eucharistique ancienne » (Cours et conférences des semaines liturgiques de Louvain, volume V, pp. 99-123).

7) J. Coppens : « Les prières de l'Offertoire et les rites de l'Offrande ; origines et développement » (Même collection, volume VI, pp. 185-196).

8) Dom Vandeur : « La sainte Messe », pp. 137-167.

9) « Liturgia » (encyclopédie Bloud et Gay), pp. 534-537, 715-716.

10) Sur les « intentions de messe », voir l'ouvrage du P. de la Taille : « Mystère de foi », pp. 240-250 ; s. Thomas, Somme Théologique, II-II, question 86, article 2).

5) LA GRANDE PRIERE EUCHARISTIQUE

Pour bien comprendre cette partie centrale de la messe, notez que c'est UNE prière, malgré le caractère composite qui lui vient des additions et remaniements qu'elle a subis. Des acclamations qui ouvrent la Préface au « Per ipsum » qui termine le Canon, il y a une unité profonde, moins évidente depuis les nombreux remaniements apportés par les siècles, mais très réelle.

— elle commence par un chant d'introduction : *la Préface*.

— puis viennent trois « mementos » : celui de l'Eglise et de sa hiérarchie : *Te igitur* ;

celui des vivants et des assistants : *Memento, Domine* ;

celui des saints, Eglise triomphante : *Communicantes*.

— avec une conclusion : *Hanc igitur*.

— au centre, la prière sacrificielle :

Quam oblationem ;

Qui pridie, consécration du pain ;

Simili modo, consécration du vin ;

Haec quotiescumque ;

Unde et memores, présentation au Père de l'Hostie immolée ;

Supra quae, évocation des sacrifices figuratifs ;

Supplices te rogamus, évocation du ciel.

— suivent deux « mementos » :

celui des défunts : *Memento etiam Domine ;*

celui des pécheurs : *Nobis quoque peccatoribus.*

— et la conclusion générale : *Per quem haec omnia... per Ipsum, cum Ipso et in Ipso.*

Le tout est le développement de la primitive « prière d'action de grâces », improvisée et relativement courte.

« Action de grâces » = mot à ne pas réserver aux remerciements d'après la communion ; c'est toute la messe qui est « action » et « action de grâces », c'est-à-dire reddition à la Trinité du don qu'elle nous a fait dans le Verbe Incarné. La vie du Christ, ses souffrances, sa mort = l'action de grâces par excellence, continuée au ciel, mise à notre portée sur la terre par la Messe, qui l'offre et le présente.

C'est pourquoi, au moment où la messe arrive à son point culminant, la prière qui commence revêt l'aspect de la louange.

A. — LA PRÉFACE.

Prologue solennel à la prière eucharistique. Chant de gloire majestueux adressé au Père par l'intermédiaire du Christ pour célébrer les œuvres de salut qu'il a accomplies en notre faveur par la Création et la Rédemption.

Primitivement : laissée à l'improvisation du célébrant qui laissait déborder son sentiment et celui de l'Eglise en relation avec le thème liturgique du jour.

Puis, on fixa certaines formules, variables avec les lieux.

Il y eut un nombre extrêmement grand de préfaces ; au III^e siècle, presque autant que de Messes. Cela se trouve encore dans le rite mozarabe et le rite ambrosien. Le rite lyonnais en possède également beaucoup.

Au romain, il y en a quinze différentes. Leur schéma est très simple :

a) *les acclamations.*

C'est la partie la plus ancienne (II^e siècle).

Dialogue entre le célébrant et le peuple entier. Après la « Dominus vobiscum » qui ouvre les prières faites au nom du peuple, l'invitation à monter : « en haut les

cœurs ! » et la réponse d'approbation (n. b. : elle doit s'accompagner de la station debout ; rester assis pendant la Préface est un nonsens !...) ; puis l'invitation à louer Dieu et l'accord du peuple : « C'est juste ! »

b) le développement de ce thème.

Oui, il est juste de te louer, ô Dieu...

c) l'invocation d'un motif de louange.

qui varie avec les fêtes et le temps liturgique : toi qui nous a accordé par ta mort la naissance à la vie (Passion), — car par ta naissance visible tu es venu nous mener à l'invisible (Noël), — car ton Fils s'est élevé au ciel afin de nous rendre participants de sa divinité (Ascension), etc...

d) une conclusion.

qui amène au « Sanctus », en évoquant les Anges qui glorifient la Majesté divine dans les cieux et auxquels la terre est invitée à se joindre.

La Préface est un poème, au rythme splendide ; et musicalement une splendeur. Lire, ou même chanter, l' « Exultet jam angelica » du Samedi-Saint, pour se rendre compte des beautés d'un développement primitif poussé librement.

B. — LE SANCTUS ET LE BENEDICTUS.

Epanouissement de la Préface, le Sanctus est le chant des anges, tel que nous le rapporte le prophète Isaïe (VI, 3), à quoi on a ajouté l'acclamation évangélique : « Hosanna au Fils de David ! » mais transposé en louange au Père des cieux.

« Deus Sabaoth », « Dieu des armées », ne signifie pas « Dieu de la guerre », comme certains le croient, mais Dieu des armées célestes, les anges, ou, mieux encore, les étoiles, l'univers.

Le Sanctus triple est une acclamation à la Trinité. Le « Benedictus » une acclamation au Christ qui entre, qui vient. C'est le chant des fidèles acclamant l'entrée du Seigneur à Jérusalem au jour des Rameaux.

Les deux sont un chant de foule.

C. — LES TROIS PREMIERS MEMENTOS.

Nous entrons ici dans le « Canon », la « Règle », le texte inchangé depuis saint Grégoire (début du VII^e siècle) et très peu modifié depuis l'an 400 environ.

Les anciens l'appelaient « l'action » ; la liturgie grecque le nomme « anaphore » : oblation qu'on élève.

Actuellement récité à voix basse, il était primitivement déclamé à haute voix. Les raisons de ce changement ne sont certaine-

ment pas d'ordre spirituel (respect, etc...), mais, historiquement, des raisons d'ordre pratique, comme le démontrent les liturgistes.

a) *Te igitur.*

La croix qui marque dans les missels le début du Canon, — et souvent s'est transformée en image tenant toute une page, — est le développement de l'enluminure qui illustre le « T » du premier mot « Te igitur ».

Cette prière et les deux suivantes n'en forment qu'une seule, en réalité, terminée par « Per eundem Christum Dominum nostrum. Amen ».

C'est le rassemblement de l'Eglise qui vient supplier le Père d'agréer le Sacrifice offert pour tous.

Désormais le prêtre s'exprime invariablement au pluriel : il est la voix de tous.

« Igitur », donc = liaison avec la Préface, par-dessus le Sanctus.

« supplices » = inclinés, dans la posture de la supplication : c'est celle que prend le prêtre pendant les premières phrases.

Il bénit les offrandes et énumère les participants qui offrent et pour qui on offre : « In primis », en tout premier lieu, l'Eglise catholique, chefs et fidèles, pour qui on demande la paix dans l'union sous la direc-

tion de la hiérarchie, dont on nomme le Pape régnant et l'Evêque du lieu.

N. B. : la messe élargit nos intentions aux dimensions de la Chrétienté.

b) *Memento, Domine.*

Ce qu'on nomme « le Memento des vivants ».

Le missel porte, après « de tes serviteurs et de tes servantes », les lettres « N. N. » : dès l'époque des Pères de l'Eglise, on nommait à ce moment certaines personnes ; le diacre s'avancait vers l'ambon et lisait les noms inscrits sur une tablette (nommée « dyptique », parce qu'il y en avait deux : celle des vivants, celle des défunts) ; quand il avait fini, le prêtre continuait la formule. Nous en avons un vestige dans la lecture des noms de défunts recommandés au prône en certaines paroisses.

Actuellement, le prêtre énonce tout bas ses intentions personnelles ; c'est le moment d'énoncer les nôtres de même.

Il nomme également les assistants : ceux qui sont présents à une messe s'en voient appliquer les fruits à un titre spécial.

A eux et à ceux qui leur sont chers (« les leurs ») le sacrifice est destiné à apporter, comme un élément de la gloire de Dieu :

— la rédemption de leurs âmes : c'est le sacrifice qui rachète ;

— l'espérance du salut : c'est le sacrifice qui ouvre le ciel ;

— la persévérance finale : c'est le sacrifice qui donne la force d'aller jusqu'au bout.

c) *Communicantes.*

Le Memento de l'Eglise triomphante.

Le prêtre, élargissant son appel au ciel tout entier, étend les bras.

Ne pas séparer cette prière des précédentes : prosternés devant toi, nous te supplions... pour ton Eglise... pour ceux que nous nommons... nous qui sommes de la même communion que les membres de l'Eglise triomphante et de l'Eglise militante.

Le sacrifice est offert à Dieu seul : faire mémoire des saints, c'est les unir à notre prière, afin que leurs prières et sacrifices (qui empruntent leur valeur à ceux du Christ) renforcent les nôtres.

Après la Vierge, les saints choisis ici sont :

— douze apôtres ;

— douze martyrs, particulièrement honorés à Rome au temps où la prière a été composée (IV^e siècle).

Cela forme encore un dyptique.

L'Amen indique que les trois prières précédentes ne font qu'un seul Memento en trois phases.

d) conclusion : *Hanc igitur*.

Après les Memento, cette prière reprend l'idée initiale du « *Te igitur* » : Seigneur, agréez nos offrandes et transformez-les dans le corps du Christ !

Elle s'accompagne d'un rite significatif : le prêtre impose les mains sur les offrandes. Dans l'Ancien Testament, le prêtre imposait ainsi les mains sur les victimes immolées en l'honneur de Dieu ; de même sur le bouc, ainsi symboliquement chargé des péchés du peuple et envoyé au désert (bouc émissaire). Ces animaux étaient les figures de la réalité qui devait venir : l'Agneau de Dieu, qui s'est chargé lui-même des péchés du monde. L'imposition des mains sur le pain et le vin, au moment où ils vont être transsubstantiés, est le signe de ce chargement des péchés sur le Christ.

Alors les bienfaits qu'il nous a obtenus nous seront appliqués :

- la paix que donne la grâce ;
- l'amitié de Dieu enfin retrouvée ;
- la préservation de la damnation que nous méritaient nos péchés ;
- le ciel ouvert aux élus par Celui qui l'a gagné de son sang.

D. — LA PRIÈRE SACRIFICIELLE.

a) *Quam oblationem.*

Nous voici au seuil de la Consécration.

Pour la première fois, il est fait mention explicite du Corps et du Sang que vont devenir les offrandes.

L'idée générale de la prière est celle-ci : par elles-mêmes, nos offrandes ne sont rien ; donnez-leur leur valeur, mon Dieu, en les transformant en votre Fils. Nous avons fait ce que nous avons pu en apportant nos oblations ; à vous maintenant de les « valoriser ». C'est fait depuis que votre Fils a assumé tout l'humain ; appliquez-nous aujourd'hui ce bienfait : « ut nobis Corpus et Sanguis fiat... »

Les cinq expressions « benedictam, adscriptam, ratam, rationabilem, acceptabilem », empruntées au langage juridique romain, sont à entendre dans ce sens.

b) *La Consécration.*

Dieu va répondre. A lui de parler désormais, par les termes dont son Fils s'est servi à la Cène pour changer le pain et le vin en son Corps et son Sang.

Le ton du prêtre a été jusqu'ici celui de la supplication. Ici, il change et devient celui de la narration.

Prenez en mains les formules et notez ceci :

1. — Les paroles de l'Institution ne sont pas empruntées textuellement à un évangéliste, mais sont une combinaison des synoptiques et de saint Paul. Prenez la Synopse des Evangiles (du P. Lagrange), ou, à défaut, les évangiles de saint Matthieu, saint Marc, saint Luc ; et la première Epître aux Corinthiens (ch. XI, 23-seq.) ; et faites vous-mêmes les comparaisons. Quelques mots, vous le verrez, ont été ajoutés par l'Eglise (« ses mains saintes et vénérables », « ayant levé les yeux au ciel », « mystère de foi », etc...).

2. — La formule de consécration du vin ne complète pas celle du pain de telle sorte que sans elle le pain même ne serait pas consacré. Le Christ est tout entier sous les espèces du pain (corps, sang, âme, divinité) dès que la première formule est prononcée ; et la seconde produit le même effet de présence totale pour les espèces du vin.

Mais, pour la perfection du sacrifice, il est nécessaire que les deux formules soient prononcées, puisque telle a été la volonté de celui qui a institué le Sacrifice. Si donc, pour une raison ou pour une autre, un prêtre prononçait seulement l'une ou l'autre des formules, il y aurait réelle consécration, mais il n'y aurait pas « le sacrifice de la messe » ; la messe ne serait pas parfaite (p. ex. si un prêtre meurt après avoir pro-

noncé les paroles de la consécration du pain, un autre doit intervenir pour achever le sacrifice).

3. — Le miracle qui s'accomplit alors s'appelle la « transsubstantiation », c'est-à-dire le changement de toute la substance du pain et du vin en la substance du Corps et du Sang du Christ. Les « accidents » (couleur, forme, goût), demeurent ; mais la « substance » est transformée en celle du Christ-Victime. Dès ce moment le Christ est là, tout entier, non pas mort, mais vivant : le Dieu-homme intégral, nature humaine (corps, sang, âme) et nature divine.

4. — Les paroles de la consécration sont : pour le pain : « Hoc est enim corpus meum », pour le vin : « Hic est enim calix sanguinis mei » ; le reste est développement ; ce sont celles-là qui opèrent la transsubstantiation.

5. — Le « calice » est mentionné dans la seconde formule par allusion à la Passion : « Père, éloignez de moi ce calice » ; elle signifie : ceci est le sang de ma passion, le sang de la rédemption, en tant qu'il est répandu pour vous.

6. — « Nouvelle et éternelle alliance » : le sang de Jésus, répandu dans la Passion, agissant dans l'Eucharistie, a eu pour effet de nous donner l'héritage éternel, promis

dans l'Ancien Testament, réellement mérité par le Nouveau. « Testament » : ce qui a réglé l'héritage ; ce qui était au Fils unique est devenu nôtre, à nous, fils adoptifs. Le Nouveau Testament est nouveau par son époque, mais « éternel » dans sa valeur et dans sa permanence.

7. — « Mystère de foi » : le sang de Jésus justifie et sauve les croyants, ceux qui adhèrent au mystère de foi : le Christ incarné et mort pour nous, le Christ de l'eucharistie.

8. — « Répandu en rémission des péchés » : le sang de Jésus a été répandu pour nous remettre les péchés qui s'opposaient à cette justification, à cette entrée en possession de l'héritage éternel. « Vobis », ce sont les apôtres, les prêtres, les participants au sacrifice ; « multis », c'est la multitude des autres, car le sang du Christ a été répandu pour tous.

9. — Au moment de la Consécration, le sacrifice de la Croix, l'action sacrificatrice, le drame du calvaire est présent sur l'autel. N. B. : Ce n'est pas le Christ qui « descend » ; c'est notre oblation qui monte et rejoint l'offrant éternel dans son acte d'offrande. La séparation du corps et du sang n'est qu'apparente, symbolique de celle qui fut réalisée dans le sacrifice sanglant ; mais il n'y a pas « nouvelle » immolation, ni « immolation » tout court ; il y a présence

de l'immolation une fois offerte définitivement sur le Calvaire et constamment offerte maintenant au ciel.

10. — Notez enfin ici soigneusement cette valeur de la messe : elle n'est pas seulement le don du Christ pour que nous Le recevions dans la communion, l'eucharistie « sacrement » ; — elle est aussi et avant tout le don, l'offrande qu'avec le Christ nous présentons au Père, celle de son Fils, l'eucharistie « sacrifice », adoration et glorification essentielle de la Trinité.

Ce qui est présent sur l'autel, ce n'est donc pas seulement la victime, mais l'acte oblatoire lui-même, l'ACTION par laquelle le Christ s'est offert le Vendredi-Saint.

Et la bonne attitude à la messe, à la consécration notamment, n'est pas tellement d'adorer ou de vénérer le Corps du Christ (comme, par exemple, à un Salut du Saint-Sacrement). [Participer à la messe, c'est offrir Son sacrifice comme Il l'a offert, en devenant Lui en quelque sorte. Plus cette participation sera « active », et aussi « sociale », puisque c'est en tant que nous sommes l'Eglise (le corps mystique du Christ) que nous offrons, — et meilleure elle sera.

c) l'Elévation.

Ignorée jusqu'au XIII^e siècle, l'élévation n'a été introduite à ce moment que pour

protester contre certaines hérésies qui prétendaient que la transsubstantiation n'était opérée qu'après le prononcé des deux formules (le pain n'étant pas consacré tant que le vin ne l'était pas). Elle fut donc d'abord uniquement celle de l'hostie consacrée. L'élévation du calice s'introduisit par similitude, au xiv^e siècle.

Contrairement à l'instinct trop répandu, il n'y faut pas voir le point culminant de la messe, qui est la consécration.

L'attitude qui convient alors n'est pas de se prosterner. C'est bien plutôt de regarder et de s'élever : acte de foi en la présence réelle ; acte d'offrande, en s'unissant au Christ offert et comme présenté au Père par le prêtre.

d) *Unde et memores.*

Cette prière est la réponse à l'invitation du Christ : « Faites ceci en mémoire de moi ». Les spécialistes la nomment « anamnèse », d'un mot grec qui signifie « commémoration », « souvenir ».

Elle se compose de deux parties :

— l'affirmation de la mémoire que nous gardons ;

— l'acte d'offrande.

1. — Nous, vos serviteurs (le sacerdoce) et tout le peuple, nous gardons mémoire du mystère de la Rédemption, — la Passion

de votre Fils d'abord (et c'est pourquoi, au lyonnais, chez les Dominicains, les Carmes, les Chartreux, les Mineurs, le prêtre étend les bras en croix), mais dans sa coulée de vie qui aboutit à la Résurrection et à l'Ascension...

2. — ...et, gardant cette mémoire, nous faisons ce qu'il a fait : nous vous offrons vos dons et présents, c'est-à-dire lui-même, avec ses mérites et sa gloire : hostie pure, sanctifiante, sans tache, nourrissante, salvatrice.

Cette prière exprime l'essence même de la messe : Mémorial (Unde et memores), Sacrifice (hostiam), Banquet eucharistique (panem sanctum).

e) *Supra quae propitio.*

Après avoir présenté l'offrande, nous demandons qu'elle soit agréée.

Le sens est celui-ci : Daignez avoir pour agréables... ce sacrifice saint, cette hostie immaculée (derniers mots de la formule), comme vous avez accepté les sacrifices de l'Ancien Testament, figures du vrai Sacrifice qui devait être offert dans le Nouveau.

Abel (cf. Genèse IV, 4) offrait un sacrifice agréable à Dieu, mais le sang du Christ « parle mieux que le sang d'Abel » (Hébr. XII, 24), car le sang d'Abel criait vengeance et le sang du Christ implore miséricorde, même sur ceux qui l'ont versé.

Le sacrifice d'Abraham, acceptant d'immoler son fils dans un geste d'obéissance sublime, évoque le Père céleste immolant son Fils unique, qui accepta, comme Isaac, de se laisser lier et étendre sur le bois, « obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix ».

Melchisédech, roi de Salem, offrit « du pain et du vin » (cf. Genèse, XIV, 18) ; il préfigurait le Christ-Roi, qui s'est appliqué (cf. Matthieu XXII, 44) le verset du psaume Dixit Dominus : « Tu es prêtre selon l'ordre de Melchisédech » (cf. aussi saint Paul aux Hébr. VIII, 3).

Le sacrifice du Christ est agréé depuis qu'il est offert ; nous demandons qu'il le soit en notre faveur, à notre profit ; pour cela, il faut qu'il soit offert par des mains pures, une volonté prompte et obéissante, un sacerdoce royal.

f) *Supplices te rogamus.*

Le Christ est présent au ciel ; il y est dans l'état de victime jadis immolée pour nous et éternellement vivante ; il y présente jusqu'à la fin des temps son sacrifice et ses mérites ; c'est là que se fait l'offrande, la messe unique.

Par la consécration, l'Eglise de la terre rejoint le Christ s'offrant là-haut. Il n'y a pas solution de continuité, il y a une même

offrande. A ce moment est réalisée la liaison. La présence du Christ sur nos autels est réalisée, non par sa « descente », mais par la mystérieuse ascension de nos offrandes assumées en lui.

C'est de cette ascension que notre prière exprime le désir. Nous sommes là dans l'expression la plus claire de la prière sacrificielle : Sur l'autel que Jean vit dans l'Apocalypse, où l'Agneau paraît comme immolé (cf. Apoc. VI, 9), que l'Ange du sacrifice, celui que nous voyons dans l'Ancien Testament porter les prières et les bonnes actions des hommes, porte notre sacrifice : de là, il retombera sur nous en grâces et bénédiction.

E. — LES DEUX DERNIERS MEMENTO.

a) *Memento des défunts.*

Autrefois, ce Memento suivait celui des vivants ; le mot « etiam » (aussi) rattachait ces deux prières.

Les lettres N. N. indiquent le moment où, autrefois, le diacre lisait à haute voix les noms qui étaient inscrits sur les dyptiques. Actuellement, c'est après « in somno pacis » que le prêtre recommande tout bas les défunts auxquels il veut appliquer particulièrement le sacrifice. Il est appliqué aussi d'une façon spéciale à ceux que nomment les participants.

Ceux « qui nous ont précédé avec le signe de la foi » = les chrétiens, marqués par le baptême ; « et dorment du sommeil de la paix » = qui se sont endormis dans la communion de l'Eglise. Prière ensuite élargie à tous les fidèles défunts « qui reposent dans le Christ ».

A chaque messe, l'Eglise prie ainsi pour toute l'Eglise souffrante, pour ceux qui se sont endormis dans le Christ, dans la foi et la charité, mais n'ont pas encore atteint la joie totale. Elle demande pour eux, par les mérites du Christ, « la fraîcheur, la lumière et la paix » du ciel.

b) *Nobis quoque peccatoribus.*

Après les défunts que leurs péchés retiennent encore loin du séjour bienheureux, les pécheurs de cette terre qui entourent l'autel.

Le Memento des défunts formait parallèle avec le Memento des vivants ; celui-ci forme parallèle avec le « Communicantes » : dans cette prière, on s'adjoignait les saints du ciel pour offrir le sacrifice ; ici, on les nomme en évoquant le ciel où ils se trouvent et en demandant la grâce de les rejoindre. L'énumération qui en est faite tend à compléter la première liste : au « Communicantes », le nom de Marie était suivi d'un dyptique, douze apôtres, douze martyrs ;

ici, le nom de Jean-Baptiste est suivi d'un nouveau dyptique : sept saints, sept saintes. Mathias et Barnabé, un apôtre et un compagnon de saint Paul, complètent la première liste du « Communicantes » ; les autres noms sont ceux de saints et de saintes particulièrement vénérés à Rome au temps du pape Symmaque, où fut composée la prière.

A « nobis quoque peccatoribus », le prêtre élève la voix, la seule fois durant le Canon. Cette coutume date de l'époque de Charlemagne : signal pour avertir les ministres d'aller préparer les vases sacrés pour la communion ; inutile jusqu'alors, parce que, avant, le Canon était entendu de tous.

On se frappe la poitrine, pour signifier qu'on se reconnaît coupable, comme au « Confiteor », conscient de n'avoir aucun droit au ciel, mais confiant dans la multitude des miséricordes et la largesse du pardon divin.

F. — CONCLUSION : PER QUEM HAEC OMNIA.

« Per quem » = « par qui » = « par le Christ ».

Ici se plaçait autrefois la bénédiction d'offrandes non consacrées, mais destinées aux pauvres et à d'autres usages, — biens de la terre aussi, prémices qu'on apportait à bénir. La formule de bénédiction se ter-

minait par les mots qui nous restent actuellement: « Per quem... et praestas nobis ». — Dans l'état actuel du texte et en se référant à la pratique historique, on a donc ici une évocation des bienfaits de la Création, rapprochés du bienfait suprême qui est le Christ, que la Consécration vient de nous donner sacramentellement.

La seconde partie de la formule se réfère directement à tout l'ensemble du Canon et en forme la véritable conclusion.

Le prêtre, avec l'Hostie, trace plusieurs signes de croix sur le calice et élève légèrement, d'un même mouvement, hostie et calice. C'est ce qu'on appelle « la petite élévation », primitivement la seule qu'on trouvât à la messe. Elle n'avait pas besoin d'être très haute, la messe étant célébrée face au peuple : on lui montrait les espèces consacrées, une fois achevée la prière consécra-toire tout entière ; c'était une invitation à participer à la communion qui allait suivre.

La doxologie qui termine le Canon est un parfait résumé de la doctrine christologique :

PAR le Christ, nous allons au Père. Il est le Médiateur, l'intermédiaire nécessaire.

AVEC le Christ, car il ne va pas seul au Père, il ne prie pas seul : nous allons avec lui et nous prions avec lui ; c'est tout le Corps mystique qui l'accompagne.

DANS le Christ, car, s'il l'accompagne, c'est en se trouvant inclus en lui : une même vie, par la grâce, coule en lui et en nous ; lui la tête, nous les membres ; lui la vigne, nous les rameaux.

C'est de cette manière, par cette offrande totale de l'humanité rachetés dans le Christ, que « tout honneur et toute gloire » est rendu au Père, — « dans l'unité du Saint-Esprit », ajoute-t-on, car c'est là une doxologie trinitaire, par laquelle est admirablement close la grande prière du Canon.

Pour que le peuple puisse y marquer son accord, le prêtre termine en élevant la voix sur « Per omnia saecula saeculorum ». L'histoire nous apprend que l'« Amen » par quoi on répond était crié par tout le peuple dès les temps les plus anciens (saint Justin, en 150). Nouvelle justification de la pratique de la messe dialoguée, quand on ne peut la chanter.

BIBLIOGRAPHIE POUR L'ETUDE DE LA GRANDE PRIERE EUCHARISTIQUE :

1) Dom Bernard Botte : « Le Canon de la messe romaine », fasc. 2 des « Textes et études liturgiques », abbaye du Mont-César, Louvain, 1939.

2) Mgr Batiffol : « Leçons sur la messe », ch. VII et VIII. Le canon romain, pp. 191-275.

3) Mgr Duchesne : « Les origines du culte chrétien », ch. VI. Les prières consécratoires (éd. de 1920, pp. 185-195).

4) A. Vigourel : « Le canon romain de la messe et la critique moderne » (ouvrage scientifique, utilisant les travaux de Dom Cagin et quelques autres auxquels nous ne renvoyons pas, à cause de leur technicité).

5) Ch. A. Croegaert : « Les rites et les prières du Saint-Sacrifice de la messe », vol. III, pp. 1-227 (bibliographie exhaustive).

6) A. Fortescue : « La messe », ch. VIII. Le canon, pp. 415-474.

7) Dom P. Parsch : « La sainte messe expliquée dans son histoire et sa liturgie », ch. XIV-XVII, pp. 170-232.

8) Dom Vandeur : « La sainte messe », pp. 168-249.

9) « Liturgia » (encyclopédie Bloud et Gay), pp. 537-549 ; cf. aussi pp. 509-520 (canon ancien), 911-917 (canon oriental).

10) Dom Chaussin. « Le canon romain », article de la Vie Spirituelle du 1^{er} mai 1940.

11) Dictionnaire de théologie, article « Canon de la messe ».

12) Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie, articles : « Anamnèse », « Anaphore », « Canon », « Elévation ».

N. B. — Pour l'aspect théologique de la question, se reporter à la bibliographie de la partie doctrinale, notamment aux travaux du Père Augier.

6) LA COMMUNION

Le pain et le vin ont été apportés ; nous les avons offerts à Dieu en le priant de les agréer : offertoire.

Dieu les a reçus, au point de les faire devenir le Corps et le Sang de son Fils ; ce Corps et ce Sang, nous les avons élevés vers lui en une offrande qui rejoint celle que le Christ présente dans le ciel, ou mieux ne fait qu'une avec elle : grande prière eucharistique, Canon.

Maintenant, Dieu nous invite à partager entre nous la Victime offerte ; il nous offre sa propre vie divine, mise à notre disposition par l'Eucharistie.

A. — LE PATER.

Avant de participer à cette communion, l'Eglise s'adresse au Père solennellement et lui chante le « Pater ». Le sens général de la prière qu'est la messe continue à se manifester : la messe n'est pas une prière au Christ ; c'est une prière et une offrande du Christ *au Père*, et nous les faisons nôtres.

Jusqu'à saint Grégoire, le Pater se trouvait après la fraction du pain, juste avant la communion. Saint Grégoire, important à Rome l'usage grec, l'a placé ici. C'est une transition entre la prière sacrificielle et la communion,

L'unique prière que le Christ nous ait enseignée, celle qu'on retrouve dans toutes les liturgies et dans toutes les confessions chrétiennes, est bien à sa place comme introduction à la communion de l'Eglise entière dans son Chef.

1) Le prêtre l'introduit en rappelant que c'est sur l'ordre du Christ qu'il la prononce : nous « osons » la formuler, parce qu'il nous l'a enseignée. Dans le paganisme, Dieu est maître terrible ; dans l'Ancien Testament, c'est à peine si on ose le nommer et l'aborder ; c'est Jésus qui nous a appris à lui parler et à le traiter de Père.

2) « Notre Père », celui de Jésus et le nôtre ; le Père de toute la famille humaine : prière commune, non chacun pour soi, mais pour tous, tel est le Pater, telle est la Messe.

3) « qui êtes aux cieux » : notre véritable demeure puisque c'est la demeure de notre Père ; là où vont nos prières, là où s'offre le sacrifice éternel.

4) « que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel » : ce premier groupe de demandes rejoint la première partie du « Gloria in excelsis Deo ». Avant tout, le Pater, la Messe sont louanges à la gloire de Dieu. Des chrétiens authentiques considèrent Dieu, non pas d'abord comme « celui qui donne », mais d'abord

comme celui « à qui ils se donnent, à qui ils s'offrent ».

5) « donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien » : c'est la demande qui émerge du Pater à cet instant de la messe, juste avant la communion. Dans le courant de notre vie, c'est évidemment le pain du corps que nous demandons ici ; mais à la Messe, c'est manifestement le pain eucharistique : « le pain que je donnerai, c'est ma chair, pour la vie du monde ». Et il est quotidien : chaque jour, nous en avons besoin, chaque jour, nous pouvons le prendre.

6) « remettez-nous nos dettes comme nous remettons à nos débiteurs » : cf. la parabole du débiteur insolvable. Débiteurs insolvables à l'égard de Dieu, nous ne pourrions jamais satisfaire la justice s'il ne nous remettait gratuitement notre dette ; il ne le fera que si nous sommes assez miséricordieux pour en faire autant à l'égard des autres. Cf. l'avertissement du Christ : « Si, au moment de présenter ton offrande, tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande et va d'abord te réconcilier avec ton frère ». Il faut dire cette demande du Pater du fond du cœur pour approcher en paix et liberté de la Table sainte.

7) « ne nous laissez pas induire en tentation » : délivrés des péchés présents, que

nous le soyions quasi par anticipation de ceux qui pourraient nous tenter ; l'Eucharistie nous apportera la force pour y résister.

8) « mais délivrez-nous du mal » : c'est la foule qui achève la prière ; délivrez-nous de toute espèce de maux, y compris les temporels, conséquences du péché.

9) Le prêtre poursuit par une paraphrase de cette dernière demande. En la récitant, il se signe avec la patène. Signe de croix qui va avec l'idée générale exprimée : délivrez-nous, libérez-nous par votre secours. Et il baise la patène en demandant la paix : la paix, résumé de toutes les demandes contenues dans ce développement : délivrance des maux passés, qui pourraient penser encore sur nous par leurs conséquences, des maux présents qui nous accablent encore, des maux futurs qui risquent de se mettre entre Dieu et nous. La fin de la prière indique bien qu'il s'agit de toutes espèces de maux, aussi bien le péché, spécialement nommé, que les autres causes de troubles.

Cette paix va nous être donnée substantiellement par l'Agneau de Dieu.

B. — LA FRACTION DE L'HOSTIE.

« Fraction du pain » = ancien nom de la messe ; les premiers fidèles se réunissaient pour la « fraction du pain », c'est-à-dire le repas eucharistique : « rompre le pain » ou « manger » étaient synonymes. On ne coupait pas le pain ; galettes plates et larges, les pains étaient fragmentés avec la main et distribués ; c'était le rôle du maître de maison.

Cf. évangile de la Cène, id. des disciples d'Emmaüs, id. de la multiplication des pains.

A la messe, pendant longtemps, on rompit le pain ; la « fraction » était un rite pratique. Le Moyen-Age y vit un rite mystique, symbolique du Corps du Christ rompu sur la Croix. .

Autrefois, la fraction avait lieu après le baiser de paix. Actuellement, le prêtre divise l'Hostie en terminant la prière « Libera nos ». Il la rompt d'abord en deux, pose une moitié sur la patène, puis détache de l'autre moitié une parcelle dont il se sert pour faire trois fois le signe de croix sur le calice, en disant « Que la paix du Seigneur soit avec vous ».

C. — LE MÉLANGE DES ESPÈCES.

Le prêtre laisse tomber dans le calice la

parcelle détachée, en disant : « Que ce mélange et cette consécration du Corps et du Sang de notre Seigneur Jésus-Christ soit pour nous qui allons le recevoir un gage pour la vie éternelle. Amen ».

Anciennement, un morceau du pain consacré par l'Evêque était envoyé aux Evêques voisins ; un autre conservé pour la messe suivante du même lieu. A ce moment de la messe, le fragment en question était déposé dans le calice. Signification de ce rite : l'unité du sacrifice célébré en divers lieux ou à intervalles, « communion » entre les célébrants. L'immersion dans le calice avait un but pratique : amollir la parcelle durcie par le temps.

Un autre fragment était déposé dans le calice, avec la prière que nous connaissons aujourd'hui. Le sens de la prière n'est pas qu'il y aurait une sorte de sanctification d'une Espèce par l'autre, mais : « Que vous qui allez communier au Corps et au Sang mélangés et consacrés, vous y trouviez la vie éternelle ».

D. — L'AGNUS DEI.

Formule empruntée à saint Jean-Baptiste désignant le Sauveur : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte le péché du monde » (Jn. I, 20).

Elle se chantait « par le clergé et par le

peuple » pendant que durait (souvent longtemps) la fraction du pain. Le troisième « Agnus » se termine par « Donnez-nous la paix », depuis que le baiser de paix a été placé à cet endroit. Aux messes des morts, on demande pour les défunts le repos éternel, la paix définitive.

Sens mystique évident : Jésus est là comme l'Agneau immolé qui nous a valu l'abolition de nos fautes et la paix de l'âme ; ce sont ces bienfaits que nous allons recevoir dans la communion.

L'évocation du péché appelle le rite de se frapper la poitrine, signifiant qu'on s'en reconnaît coupable.

E. — LE BAISER DE PAIX.

Ce rite remonte aux premiers temps de l'Eglise. Il signifie la charité mutuelle de ceux qui participent au même Sacrifice et mangent le même Pain. Il fut donné d'abord avant l'Offertoire. Puis après le « Pax Domini ». Enfin à la place où il est actuellement.

Aux messes solennelles, le prêtre baise l'autel, puis donne l'accolade au diacre, qui la donne au sous-diacre, qui la porte au chœur. Primitivement et pendant longtemps, elle était portée aux fidèles, qui se la donnaient les uns aux autres, les hommes

se trouvant tous d'un côté et les femmes de l'autre.

Avant de la donner, le prêtre récite la prière : « Seigneur Jésus-Christ qui avez dit à vos apôtres : je vous laisse ma Paix... », qui est en liaison avec le « dona nobis pacem » de l'Agnus Dei. Elle demande la paix et l'unité, fondées sur le pardon obtenu par le Christ, car ce sont les péchés qui troublent la paix.

F. — PRIÈRES AVANT LA COMMUNION.

Notez que c'est seulement au moment de la communion que des prières sont adressées au Christ (depuis l'Agnus Dei jusqu'à l'antienne communion exclusivement) : c'est l'unique dérogation à la teneur générale des prières de la messe, toutes adressées au Père par le Christ. Elle s'explique aisément par le besoin de parler à Jésus au moment de le recevoir.

Notez encore que ces prières sont relativement récentes et d'origine privée. Pendant la cérémonie du baiser de paix, le prêtre prit l'habitude de réciter en particulier des prières préparatoires à la communion ; elles s'introduisirent aussi dans la dévotion privée des fidèles ; finalement, elles furent insérées au missel.

De cette origine, elles portent la marque, étant à la première personne du singulier.

La première exprime une profession de foi : « Jésus, fils du Dieu vivant », et demande que par sa mort libératrice nous soyons délivrés du péché, fixés dans l'adhésion à la loi divine, sans séparation possible d'avec le Christ auquel on va s'unir.

La deuxième évoque la première Epître aux Corinthiens (XI, 29) : que ma communion ne soit pas indigne, et demande la protection et la guérison de nos âmes et de nos corps.

G. — COMMUNION DU PRÊTRE.

Le prêtre prend l'hostie dans sa main gauche et prononce un verset : « Je recevrai le pain du ciel et j'invoquerai le nom du Seigneur », qui est une transposition du verset « Calicem salutaris accipiam... » (Ps. 115, v. 4) que nous allons retrouver pour la communion au calice.

Puis il se frappe trois fois la poitrine en répétant trois fois la parole du Centurion : « Seigneur, je ne suis pas digne... » (Mt. VIII, 8) : humilité et confiance. Prière de dévotion introduite tardivement au missel.

Puis, il dit : « Que le Corps de notre Seigneur Jésus-Christ garde mon âme pour la vie éternelle » et consomme la sainte Hostie.

Il se recueille un instant et reprend trois versets du psaume 115 : « Que rendrai-je

au Seigneur pour tous les bienfaits qu'il m'a accordés ? Je prendrai le calice du salut et j'invoquerai le nom du Seigneur ; j'invoquerai le nom du Seigneur en le louant et je serai sauvé de mes ennemis ». — « Que le sang de notre Seigneur Jésus-Christ garde mon âme pour la vie éternelle. Amen ». Et il communie au calice.

Toutes ces prières datent, non de l'antiquité, mais du Moyen-Age.

Elles expriment la foi au « Pain vivant descendu du ciel », un ultime besoin de purification, et cette pensée fondamentale que nous ne pouvons rien rendre à Dieu que ce qu'il nous a donné : seuls, nous n'avons rien ; mais remplis du Christ, don de Dieu, nous sommes riches.

H. — COMMUNION DES FIDÈLES.

a) *rites anciens.*

La communion sous les deux espèces fut en usage généralement jusqu'au XII^e siècle ; la réalité totale du Christ étant sous chaque espèce, cette coutume pouvait être supprimée sans dommage pour l'âme des communicants ; elle le fut peut-être pour éviter l'effusion du Précieux-Sang, peut-être pour satisfaire aux exigences d'une hygiène plus délicate, peut-être quand on prit l'habitude de donner parfois la communion en dehors

de la messe ? Actuellement, on communie encore sous les deux espèces au rite grec.

Autrefois, les fidèles communiaient debout. Le prêtre disait : « Sancta sanctis » (les choses saintes pour les saints). On chantait le psaume « Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux » ; les fidèles recevaient l'eucharistie dans la main droite (recouverte d'un voile) et se communiaient eux-mêmes. Puis ils buvaient au calice, d'abord directement, plus tard au moyen d'un chalumeau. En distribuant les saintes espèces, le prêtre disait : « Le corps du Christ », ou « Le sang du Christ », et le fidèle répondait « Amen ».

b) *rites actuels.*

La liturgie demande qu'on communie pendant la messe, non en dehors. La pratique de la donner en dehors est répréhensible si elle n'est pas exigée par une nécessité sérieuse. Nous y reviendrons dans la quatrième partie de cette étude (participation à la messe).

L'usage du « Confiteor, Misereatur, etc... » est récent et vient des communions aux malades données en dehors de la messe. Il est bon que toute l'assistance récite le Confiteor.

Le prêtre montre l'hostie aux fidèles en disant : « Ecce Agnus Dei », voici l'Agneau

de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde ; puis il répète pour les fidèles le « Domine non sum dignus », qu'il serait bon que tous les fidèles disent ensemble. Enfin, il distribue l'eucharistie en disant : « Que le Corps de notre Seigneur Jésus-Christ garde ton âme pour la vie éternelle » (cf. Jn. VI, 55 : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang possède la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour »).

La pratique de baiser l'anneau de l'évêque distribuant la sainte communion (autrefois, sa main) est une extension du baiser de paix.

Depuis 1929, un plateau d'argent ou de métal doré est exigé ; les fidèles le tiennent par-dessous (ou par les anses, s'il en a) et se le passent de l'un à l'autre. Son usage ne doit pas supprimer celui de la nappe, qui rappelle la « table » où l'on vient se nourrir.

I. — L'ACTION DE GRÂCES LITURGIQUE.

La participation des fidèles ne doit pas cesser avec la réception de l'Eucharistie. Leur action de grâces individuelle ne viendra qu'après la messe. L'Eglise a son action de grâces officielle, à laquelle il faut prendre part pour être dans sa pensée.

1) *Les ablutions.*

Une règle du moyen-âge prescrivait au prêtre de se purifier la bouche avec du vin,

après avoir communie ; plus tard, au xiv^e siècle, on lui prescrivit également de se laver avec un peu de vin et d'eau les doigts qui avaient touché l'hostie.

Deux prières d'actions de grâces, personnelles au prêtre, rejoignirent ces rites, que nous avons conservés. Elles demandent l'une et l'autre que les effets du sacrement s'accomplissent dans l'âme : effacement de toute trace de péché, permanence jusqu'à l'éternité du réconfort spirituel.

2) *L'antienne « communion ».*

Elle est le vestige du psaume qu'on chantait pendant la communion des fidèles et que saint Augustin connaissait déjà. Quand la communion était achevée, on terminait par le Gloria Patri et la reprise de l'antienne. Au début, ce fut généralement le psaume 33, puis des psaumes variés selon les fêtes.

Actuellement, il ne reste plus que l'antienne dont le texte est choisi en rapport avec la fête du jour et souvent avec la réception de l'eucharistie. Pour bien la comprendre, il faut généralement se reporter au psaume d'où elle est tirée.

Il est regrettable que l'habitude de chanter le psaume pendant la communion soit tombée en désuétude, ce qui enlève presque tout son sens à l'antienne. Certains litur-

gistes préconisent sa restauration, par exemple en langue vulgaire.

3) *La postcommunion.*

Une dernière oraison, qui correspond à la collecte et à la secrète, clôt la messe en exprimant les désirs des communiant. C'est la postcommunion. Elle fait allusion en même temps au mystère du jour liturgique et à l'eucharistie qu'on vient de recevoir. On notera son caractère, susceptible d'orienter sainement nos actions de grâces privées : elle ne se répand pas en affections, effusions, protestations ; elle supplie que les très saints mystères accomplis, les dons sacrés accordés, les gages de rédemption et de vie éternelle reçus produisent en nous leurs effets d'aliments, de remèdes, de viatique, de purification, d'union au Corps mystique, afin que la vie pratique soit sainte désormais. (Prenez-en quelques-unes comme exemples).

S'il y a des « mémoires » de saints à la collecte, on les retrouve à la secrète et à la postcommunion.

4) *L'oraison « super populum ».*

On la rencontre seulement aux fêtes de Carême. Aux temps anciens, elle terminait beaucoup d'autres messes. Elle a l'allure d'une formule de bénédiction appelée sur

le peuple avant son congédiement : on la fait précéder d'une invitation adressée au peuple par le diacre aux messes solennelles : « Humiliez vos têtes devant Dieu » (inclinez-les, courbez-les). C'est sans doute la conclusion ancienne de la messe, en un temps où la bénédiction actuelle n'était pas encore introduite.

J. — LES RITES FINALS.

1) *Ite Missa est*,

Formule de renvoi, dite par le diacre aux messes solennelles. Traduction exacte : « allez, c'est le renvoi » (et non pas : la messe est dite !..) « Missa » = une expression du bas latin pour « missio » (cf. « collecta » bas latin au lieu de « collectio »).

Formule utilisée les jours de fête, quand on chante le « Gloria in excelsis ». Les autres jours, le prêtre dit : « Benedicamus Domino » (Louons le Seigneur). Pourquoi ce changement ? Peut-être parce qu'on n'éprouvait le besoin de procéder au congédiement des fidèles qu'aux seuls jours où il y avait affluence, les jours de fête ? Peut-être parce que la formule « Ite missa est » implique une idée d'autorité, et l'on sait qu'originellement, on ne chantait le « Gloria in excelsis » qu'aux messes célébrées par l'Evêque ; en son absence, pas de

« Gloria », pas de renvoi non plus sous forme impérative ; et la liaison est restée.

Dans les deux cas, le peuple répond : « Deo gratias » = Merci, mon Dieu, cri d'action de grâces collective pour le bienfait de la messe.

2) *Bénédiction.*

Son origine est dans la bénédiction que le Pontif donnait, et donne encore, après avoir célébré, sur le parcours qu'il fait du chœur à la sacristie ; origine privée. Puis (x-xi^e siècle) l'évêque prit l'habitude de donner une bénédiction solennelle dans la formule qu'il utilise encore aujourd'hui. Enfin la coutume passa de l'évêque au prêtre, avec des formules variées.

La prière qui précède la bénédiction, « Placeat », que le prêtre récite incliné vers l'autel, est une dernière supplication, personnelle, pour que le Sacrifice offert devienne, malgré l'indignité du célébrant, une source de salut pour lui et pour tous ceux en faveur de qui il a été offert.

3) *Dernier évangile.*

La messe est finie. Le dernier évangile, début de saint Jean, est un épilogue très tardif (xiv^e siècle), qui vient de la dévotion du Moyen-Age pour ce texte auquel on attribuait une efficacité de sacramental ; long-

temps le prêtre le récita en se rendant de l'autel à la sacristie. C'est encore la pratique de l'évêque à l'heure actuelle.

On peut le considérer comme une magnifique profession de foi dans le Verbe Incarné qui est venu habiter parmi nous pour nous permettre de devenir enfants de Dieu ; et à ce titre, bien qu'il ne fasse pas partie de la messe proprement dite, il peut faire l'objet d'une récitation commune en langue vulgaire.

CONSULTEZ SUR CETTE DERNIERE PARTIE

1) Les ouvrages de Dom Vandeur (pp. 250-300), Dom Pius Parsch (pp. 233-303), Fortescue (pp. 475-521), Chan. Croegaert (III. pp. 233-343), Mgr Batiffol (pp. 276-303), « Liturgia » (pp. 549-554) déjà cités.

2) Concernant le Pater : saint Thomas II. II. q. 83, art. 2, et dans les Opuscules le commentaire sur l'Oraison dominicale (cf. une traduction dans la Vie Spirituelle 1929, pp. 342-352, 451-458, 545-551) ; — l'article « Oraison Dominicale » dans le Dict. d'Archéologie et de Liturgie » ; — l'article de Dom Vandeur : « Le Pater et sa portée eucharistique » dans les cours et conférences de Louvain, 1928, pp. 243-249).

3) Concernant la fraction, l'immixtion, le baiser de paix : les articles « Fraction », « Immixtio », « Fermentum et Sancta », « Baiser », « Paix », du Dictionnaire d'Arch. et de Liturgie.

4) Sur la communion : « Eucharistia » (encyclopédie Bloud et Gay) : « La communion des origines au XVIII^e siècle, par l'abbé Vernet (pp. 241-279) ; « la communion du XVIII^e s. à nos jours, par l'abbé Bride (pp. 280-305) ; « de la communion sous les deux espèces et de quelques autres usages », par Dom Cabrol (pp. 568-579) ; — article « Communion » du Dict. d'Arch. et de Liturgie ; — id. dans le Dictionnaire de Théologie catholique.

5) Sur l'action de grâce et les rites finales : l'article du Dr Havet : « La post-communion, conclusion du drame sacré », dans les cours et conférences de Louvain, 1928, pp. 265-285 ; sur le mot « missa », cf. Batiffol, op. cit. ch. VI, p. 166-67, et Fortescue, op. cit. appendice I. Les noms de la messe, pp. 526-28.

IV

SECTION PRATIQUE

LA PARTICIPATION A LA MESSE

L'enquête dont nous donnons les résultats dans la seconde moitié de ce volume contient abondamment les desiderata des fidèles éclairés et de leurs pasteurs pour une participation active du peuple chrétien à une messe redevenue vivante. Ici, nous nous contentons de synthétiser les raisons et l'esprit de cette participation, en indiquant brièvement les efforts qu'on devra faire pour y parvenir.

1) UNE PARTICIPATION ACTIVE.

La messe est un acte.

Donc, il ne faut pas la considérer comme une simple « cérémonie », un spectacle qu'on regarde, un ensemble de prières et de chants qu'on écoute, — mais comme un drame (drama, en grec = une action qui est en train de se faire). Comparer avec les

tragédies grecques (Iphigénie, Antigone, Electre), leurs chœurs et leur chef de chœur, leurs mouvements symboliques.

Nous en sommes tous les acteurs.

Pourquoi ? — parce qu'en un certain sens, nous sommes tous « prêtres ».

Assurément, au sens strict, ce nom doit être réservé à ceux qui ont reçu l'ordination sacerdotale et avec elle le rôle de médiateurs entre Dieu et les hommes, chargés de faire monter à la divinité les oblations des fidèles et de faire descendre sur les fidèles les grâces sacramentelles. Seuls, les prêtres, de par l'ordination qui a imprimé dans leur âme un caractère, le sceau du Christ-prêtre, les rendant participants de sa puissance sacerdotale, ont le pouvoir de consacrer, d'offrir et d'administrer le Corps et le Sang du Christ (cf. Concile de Trente, session XXII, ch. 1). Ils agissent seuls « in persona Christi » (cf. saint Thomas, III^e p. q. 22, a. 4 ; q. 82, a. 1 et a. 7 ad 3). Seuls ils sont « ministres », « instruments » du Christ.

Mais chaque chrétien participe à sa manière au sacerdoce du Christ, du fait de son baptême qui l'a inséré dans le Christ (1).

(1) Cf. saint Thomas, « Le baptême et la confirmation », trad. et notes du P. Boulanger, édition de la Revue des Jeunes ; note doctrinale I, « Les effets du baptême ».

Tout membre de l'Eglise est, par sa qualité de membre, un « offrant » du sacrifice.

Cf. saint Pierre écrivant aux baptisés : « Vous êtes une race choisie, un sacerdoce royal, une nation sainte ». (I Petr. II, 9).

Cf. saint Jean : « A Celui qui nous a lavés de nos péchés par son sang et nous a fait rois et prêtres de Dieu son Père, gloire et puissance ». (Apoc. I, 6).

Cf. les Constitutions apostoliques (IV^e siècle) : « Nous vous offrons aussi (le sacrifice eucharistique) pour ce peuple, afin que vous le fassiez paraître à la louange de votre Christ comme un sacerdoce royal ».

Cf. saint Augustin : « Nous appelons tous les chrétiens prêtres parce qu'ils sont les membres du Prêtre unique » (Cité de Dieu, XX, 10).

Donc, tout chrétien, marqué du sceau du Christ, offre, dans la mesure de son insertion dans le Christ, c'est-à-dire dans la mesure de son état de grâce, son Sacrifice. Il est acteur. Il ne doit pas « assister à la messe », mais « participer à la messe ».

Relisez certains textes de la liturgie :

Orate Fratres : « Priez, mes Frères, — dit le prêtre, — pour que mon Sacrifice, qui est aussi le vôtre, soit agréable à Dieu ».

Memento des vivants : « Souvenez-vous, Seigneur, de vos serviteurs pour lesquels

nous vous offrons ou qui vous offrent cette oblation ».

Hanc igitur : « Nous vous supplions donc, Seigneur, de recevoir favorablement cette offrande de vos serviteurs (les prêtres) et de toute votre famille (le peuple chrétien) ».

Unde et memores : « Nous, vos serviteurs, et tout le peuple saint... nous offrons à votre divine Majesté ».

A chaque instant, le célébrant, par ses appels (Dominus vobiscum, Orate Fratres, Sursum corda, etc...) invite les fidèles à une collaboration effective. Pendant dix siècles, le rite de l'offrande symbolisa éloquemment cette collaboration dont l'offrande des « intentions de messes » demeure une expression.

Tout nous indique donc que nous ne jouons pas notre rôle à la messe quand nous y apportons une attitude intérieure faite de passivité, lorsque nous nous contentons de regarder, d'écouter, de sentir. Nous sommes alors des poids morts. Par notre faute, le drame se joue mal. Nous abandonnons au seul prêtre une action pour laquelle il devrait nous sentir tous derrière lui, vivants, « en acte ».

Notre esprit doit être actif, en mouvement : mouvement de repentir au Confiteor ; mouvement de désir au Kyrie ; mouvement de louange désintéressée au Gloria

et à la Préface ; mouvement d'adhésion à la parole de Dieu pendant les lectures et le Credo ; mouvement de supplication pendant les oraisons, les secrètes, les postcommunions ; mouvements d'accord avec le prêtre toutes les fois qu'il nous invite à cet accord par ses *Dominus vobiscum* et toutes les fois qu'interviennent nos *Amen* ; mouvement de reconnaissance aux *Deo gratias* ; mouvements de prière pour l'Eglise, les vivants, les défunts, aux divers *Memento* ; mouvement d'humilité à l'*In spiritu humilitatis*, au *Domine non sum dignus* ; mouvement de foi à l'élévation ; mouvement de charité à la communion ; mouvement d'offrande surtout pendant toute la messe.

Mais nous ne sommes pas qu'esprits ; nous avons un corps. Il peut, par sa lourdeur, s'opposer à l'esprit. Mais il peut aussi, si l'esprit le domine et l'utilise, collaborer avec lui pour intensifier son activité. C'est la raison d'être des rites extérieurs ; c'est pourquoi la messe est construite par un ensemble de gestes et de paroles.

Nous avons des yeux — pour voir ; des lèvres et une langue — pour parler ; des membres — pour nous mouvoir. Tout cela doit être en activité à la messe.

Des yeux. Ici, participation à la messe signifie qu'il faut, non seulement « voir », mais « regarder », « suivre ». Regarder et

suivre le chef de chœur, le prêtre à l'autel. Il fait des gestes ; ces gestes sont significatifs. Qu'il les fasse bien, c'est son rôle ; mais que les fidèles les regardent et les comprennent. C'est le livre vivant, toujours ouvert. Qu'on s'en approche le plus possible, au lieu de rester dans le fond, près de la porte (la porte de sortie, hélas ! plus que la porte d'entrée...). Cette inclination profonde au Confiteor = évocation de la demande du pardon, accentuée par la triple percussion de la poitrine ; — ce signe de croix au début et à l'arrivée à l'autel = mise en présence de la Croix qui nous lie à la Trinité ; — ces bras ouverts, puis refermés, au Dominus vobiscum = geste d'invitation à la participation, au rassemblement de tous dans le Prêtre unique ; — ces mains étendues dans le geste de l'Orante aux oraisons et pour la grande prière eucharistique = signe d'un esprit dressé vers la divinité pour lui parler face à face ; — elles se rejoignent aux conclusions « Per Dominum nostrum Jesum Christum » = geste de celui qui trace dans l'océan divin un sillon dans lequel nous avons à entrer à la suite du Christ ; — cette patène chargée de nos hosties, ce calice rempli de notre vin, que présente le célébrant, en les élevant à la hauteur de nos yeux = évocation de la présentation que nous devons faire alors de nos vies ; — cette imposition des mains sur les

oblats, à l'Hanc igitur, juste avant la Consécration = chargement de tous les péchés du monde sur la victime qui va être sacrifiée en expiation de ces péchés ; — élévation = invitation à regarder et à faire un acte de foi, un acte aussi d'offrande à la Trinité du Christ victime ; — les inclinations de l'In spiritu humilitatis, du Supplices te rogamus = invitations à la supplication et à l'humilité ; — les bras qui s'élargissent au Communicantes, au Memento des morts = appels à l'élargissement de notre cœur jusqu'aux confins de l'Eglise triomphante et de l'Eglise souffrante ; — les baisers de l'autel, le baiser de paix = la charité du Christ nous presse de nous aimer à cause lui... Chaque geste a un sens. Il faut avoir compris, déchiffré. Puis entrer, par la porte du symbole, dans la réalité spirituelle signifiée.

Des lèvres. La messe comporte des prières et d'autres paroles. Pour la vivre en esprit d'activité, l'Eglise demande aux fidèles de s'y associer. Ils sont invités à cette « participation active par laquelle (ils) assistent à la fonction, non comme des étrangers ou des spectateurs muets, mais, soit par le chant, soit par les prières, alternent, selon les règles prescrites, leur voix avec celle du prêtre ou de la schola (V^e concile provincial de Malines). « Ils doivent donc, par

leurs réponses et par leurs chants, manifester qu'ils s'associent physiquement à une assemblée dont ils font partie » (Mgr Harscouët, Lettre pastorale, 1936).

Ici, l'idéal est la messe chantée. Pie XI a insisté sur l'importance pour les fidèles de prendre « une part active aux vénérables mystères de l'Eglise et aux prières publiques et solennelles », et pour cela sur la nécessité « que le chant grégorien soit remis en usage parmi le peuple. Il n'adviendra plus dès lors que le peuple ne réponde pas ou ne réponde qu'à peine, par une sorte de léger ou de faible murmure, aux prières communes. Que les membres de l'un et de l'autre clergé mettent toute leur industrie à pourvoir par eux-mêmes ou par le concours de personnes compétentes, à la formation liturgique et musicale du peuple » (Divini cultus sanctitatem, décembre 1928). -- C'est tout le peuple chrétien qui devrait chanter les Amen, Et cum spiritu tuo, Deo gratias, Habemus ad Dominum, etc..., le Kyrie, le Gloria, le Credo, le Sanctus, l'Agnus Dei... Cela demande entraînement, mais c'est possible, puisque cela se fait dans des paroisses de plus en plus nombreuses. Il existe des textes mélodiques très simples, d'une exécution facile et qui n'allongent pas la durée de la messe ; dès lors, ce peut être une messe de communion : la grand'messe

de tous les éléments vivants de la paroisse, à 8 h. du matin.

Pour les autres messes, l'idéal est la messe dialoguée, non pas des « chœurs parlés » pendant la messe (excellente formule pour les enfants ou les groupes spécialisés, formés par là à la compréhension du sens de la messe), mais celle où tous les participants répondent à haute voix les réponses du servant (lequel, dit saint Thomas, « représente tout le peuple catholique et au nom de celui-ci répond au prêtre au pluriel » — III^e p. q. 83, a. 5, ad 12) et disent de même tout ce qui se chante à la messe solennelle. En somme, une messe chantée sur une note. On en a eu de splendides exemples au Pavillon Pontifical de l'Exposition de Paris 1937, à Notre-Dame de Paris (messes de Chrétienté du troisième dimanche du mois), et elle se répand chaque jour davantage, sous réserve de l'approbation des Evêques, à qui Rome a laissé le soin de juger de son opportunité (1). — Si le rythme est uniforme, les pauses bien marquées, les voix fondues ensemble dans une même tonalité, ce qui s'obtient aisément par quelques exercices et, si possible, sous une direction coordonnatrice, on arrive à une messe active,

(1) Nous donnons en appendice la très importante instruction pastorale de S. Exc. Mgr. Rastouil, évêque de Limoges, sur la messe dialoguée.

d'où les causes extérieures de distraction sont bannies et où le peuple fidèle est en acte de vie du début à la fin. Qu'on y ajoute la lecture en français de l'Épître et de l'Évangile, et peut-être de l'Introït, de l'Offertoire, de la Communion et des diverses oraisons, suivant l'opportunité ; cela augmentera encore le mouvement de participation active, et aussi de participation communautaire dont nous parlerons plus loin.

De corps. Le prêtre n'est pas (ne devrait pas être) seul à se mouvoir, à faire des gestes, au cours du Saint Sacrifice. Il a ses gestes à lui, prévus par les rubriques. Mais le peuple, lui aussi, devrait être, à sa manière, en mouvement. Pendant de longs siècles, les chrétiens participèrent physiquement, d'une manière bien plus vivante que maintenant, aux diverses phases de la messe. Ils avaient mieux que nous le sens de l'union substantielle de l'âme et du corps et de leur influence réciproque dans le mouvement d'ascension vers Dieu. Actuellement, on voit trop de catholiques rester assis la plus grande partie du temps de la messe, ou, par une exagération de sens contraire, presque toujours à genoux. L'attitude doit varier selon les actes du drame qui se joue :

pendant les prières au bas de l'autel (demande de pardon, humilité) = à genoux ;
pendant l'Introït (chant d'entrée), le Ky-

rie (supplication collective et autrefois processionnelle), le Gloria (chant d'acclamation), la collecte (supplication collective solennelle) = *debout*, avec inclinations au Gloria Patri de l'Introït, aux mots « Adoramus te », « Gratias agimus tibi », « Suscipe deprecationem nostram », « Jesu Christe », du Gloria, et à la conclusion des collectes « Per Dominum nostrum... » ;

pendant l'Épître (audition d'un enseignement), le graduel ou le trait (intermède de méditation) = *assis* ;

pendant l'alleluia (chant de joie et introduction à l'Évangile), pendant l'Évangile (parole du Christ), pendant le Credo (proclamation collective de foi) = *debout*, avec inclinations à « Jesum Christum » et « simul adoratur », et agenouillement à « Et incarnatus est... » ;

pendant l'Offertoire (normalement procession d'offrande) : en marche s'il y avait une procession et assis au retour, donc *assis* s'il n'y en a pas ;

à la Préface (chant solennel d'action de grâces) : *debout* jusqu'à la fin du Sanctus-Benedictus ;

dès le début du Canon, *agenouillez-vous*, jusqu'au Pater ; à l'élévation de l'hostie et du calice, regardez, puis inclinez la tête légèrement ; — à l'Oremus qui précède le

Pater, jusqu'à l'Agnus Dei inclusivement (chant collectif) = *debout* ;

prières préparatoires à la communion, et, de retour à votre place, jusqu'à l'antienne Communion = *à genoux* ;

à la postcommunion (oraison collective) jusqu'à la fin du dernier évangile = *debout*, avec inclination sous la bénédiction du prêtre et gémissement à « Et Verbum caro factum est ».

A la messe chantée, on sera debout pendant l'Asperges, en s'inclinant et en faisant le signe de croix au passage du prêtre ; — on restera debout jusqu'à l'Épître, sans tenir compte des prières au bas de l'autel (c'est le chant de l'Introït qui règle seul le mouvement) ; — on se lèvera quand le thuriféraire viendra (durant l'offertoire) encenser le peuple ; — on restera debout jusqu'à la fin du chant du Sanctus et de l'Agnus Dei, ne s'agenouillant qu'ensuite ; — on s'agenouillera pendant la communion du prêtre et on ne s'assoira qu'aux ablutions.

De tels mouvements, bien exécutés, une fois qu'on en a pris l'habitude, déterminent dans l'âme des attitudes correspondantes, suppriment la passivité, ennemie mortelle de la vie intérieure, et font vraiment de la messe le drame, l'action collective qu'elle doit être.

Ajoutez-y les quelques gestes que deman-

dent les rubriques : signes de croix au début de la messe, à l'Adjutorium nostrum in nomine Domini, à l'Indulgentiam, à la fin du Gloria et du Credo, la triple signation sur le front, les lèvres et la poitrine au début des Evangiles, — la percussion de la poitrine aux Mea culpa, au Nobis quoque peccatoribus, à l'Agnus Dei et au Domine non sum dignus des fidèles (non à celui du prêtre), — et votre participation extérieure sera complète.

2) UNE PARTICIPATION D'OFFRANDE.

On demande parfois : quel est le sentiment principal que nous devons avoir pendant la messe ? autour de quelle idée centrale tournent tous ces rites et toutes ces prières ? quelle sera mon attitude intérieure, les jours où, venant à une messe basse, je ne pourrai me servir de mon livre ?

Aucune hésitation possible : un sentiment d'offrande, une attitude d'offrande.

Puisque la messe est l'acte du Christ offrant à la Trinité son Sacrifice, — puisque nous sommes avec le Christ, « per ipsum, cum ipso et in ipso », les acteurs de la messe, — il est clair que notre geste intérieur doit être d'offrir.

Certes, il y aura des jours où je ne pourrai « suivre » ma messe : défaut de lumière pour lire dans mon livre, éloignement exces-

sif du prêtre, façon défectueuse de célébrer, fatigue personnelle... peuvent m'en empêcher. Mais jamais rien ne m'empêchera d'être animé intérieurement d'un sentiment général qui suivra les diverses phases du Sacrifice, en demeurant le même. Même la fatigue est compatible avec ce sentiment d'offrande. Et on pourrait dire : la fatigue surtout, car elle appelle l'abandon, la remise entre les mains de Dieu de notre impuissance et de notre désir humilié.

Offrir quoi ?

Offrir le Christ, — le Christ total, lui et nous, — lui principalement puisqu'il est l'offrande valable, acceptable, agréable à Dieu, — nous en lui, abandonnés, fondus en lui, cachés dans sa mort libératrice.

Me voici au matin d'une journée, au matin d'une semaine. C'est un commencement. Jusqu'ici, j'ai reçu de Dieu immensément : grâce de la vie, grâce du Baptême et donc de la vie divine, grâce de ma vocation à la Béatitude, grâce de ma première communion et de tant d'autres reçues depuis, grâces de tant de pardons dont j'ai bénéficié, grâces des inspirations intérieures qui m'ont maintes fois poursuivi, grâce d'une certaine intelligence des choses de Dieu que tant d'autres n'ont pas eues, grâces inconnues ou méconnues (que j'ai été tenté d'appeler d'un

autre nom) : telle épreuve, telle souffrance... J'ai expérimenté la vérité pratique, personnelle, de cette vérité universelle : Dieu est celui qui donne. — « Que rendrai-je au Seigneur pour tous les dons qu'il m'a faits » ? — Je me sens bien incapable de lui rendre quoi que ce soit. Je passe même mon temps à gaspiller ses dons... Pourtant, je voudrais lui en manifester ma gratitude, les reconnaître. Et le matin, en me levant, j'ai au moins cette prière essentielle : mon Dieu, je vous offre cette journée, je l'élève vers vous avec tout ce qu'elle contiendra, je vous la rends d'avance, faites qu'elle soit un jour d'utilisation au maximum de tout ce que vous y mettrez...

Pourtant, je sens ma faiblesse à faire de ce don, de cette offrande, quelque chose de plénier. Il y a tant de mouvements contraires en moi, tant de désirs contradictoires ! Mon sentiment d'offrande est si limité, si contredit ! Alors, je le fais passer par le Christ : *per Dominum nostrum Jesum Christum*, — dont les bras étendus portent un cœur qui ne refuse rien et qui donne valeur à tout.

Si je viens à la messe, ce mouvement prend tout son sens. Et surtout, il n'est plus sujet à mes fluctuations et à mes tiédeurs. Je l'insère dans le mouvement même du

Christ, non plus seulement évoqué en esprit, mais réalisé sur l'autel.

Dès l'instant où la clochette annonce le début de la messe, je puis me tenir en esprit d'offrande au pied de la Croix. Je suis sur ce haut-lieu, le Golgotha, où toute l'humanité est tirée pour être élevée au Père. J'offre mes péchés pour qu'ils soient lavés, et voilà les prières au bas de l'autel, avec la certitude que ces péchés déjà sont assumés par Jésus ; — j'offre ma misère, toutes mes misères, j'appelle au secours la miséricorde, et voilà mes Kyrie ; — j'offre, à la Collecte, les prières de toute l'Eglise ; au Gloria la louange parfaite des anges à Bethléem et de Jésus lui-même rendant gloire à son Père ; — j'offre mon intelligence pour qu'elle soit illuminée de la vérité et la reconnaisse, et voilà le temps des lectures, Epître, Evangile, en gratitude pour la révélation apportée par le Christ.

Vient l'Offertoire, moment par excellence de mon offrande à moi : je m'apporte moi-même pour être élevé sur la patène et dans le calice, comme matière du Sacrifice. Tout ce que j'ai, je le donne : tout ce passé, toute cette journée qui commence, mon cœur et ses tendresses, mon travail et ses peines, ma vie et ses espoirs, mes inquiétudes, mes pauvres efforts vers le bien, les qualités que Dieu m'a données, mes forces et des fai-

blesses, mes vertus et mes désirs de vertu, mon corps et mon sang ; c'est tout cela, la matière du sacrifice, qu'on apporte à ce moment. Le pain et le vin, la goutte d'eau dans le calice : je dois les charger de ma réalité spirituelle. Je suis prêtre à ma manière avec le Christ ; mais je suis aussi victime à ma manière avec le Christ : « En esprit d'humilité... faites, Seigneur, que *nous* soyons acceptés par vous... » — « A l'offertoire, nous (sommes) associés comme membres du Corps mystique du Christ à l'oblation de l'hostie et du calice..., nous sommes mis comme un grain de froment dans l'hostie ou comme un grain de raisin dans le calice : Tout cela ne forme qu'une seule et même oblation, dit Bossuet » (Le Moing, Méthode pour assister à la messe, p. 72). — « Faites de nous un don éternel à votre Majesté », dit la Secrète de la Trinité.

Le Seigneur est avec vous, mes Frères ! Mes frères, êtes-vous avec moi ?

Ce n'est pas seulement la patène, ce n'est pas seulement le calice avec le vin,

C'est toi, mon petit peuple tout entier, que je voudrais tenir et soulever entre mes mains,

Ces mains, indigne que je suis, dont il est dit qu'elles sont saintes et vénérables !

Voici le plateau qu'on tend, n'as-tu rien à m'offrir que ce sou misérable,

Cette pièce sans nom sous la crasse à m'offrir, et le seul porte-monnaie qui s'ouvre ?

Rien de plus ? quoi, n'y a-t-il personne ici qui souffre ?

Vraiment, quand je me retourne vers vous, ô mes frères et mes sœurs,

Il n'y a pas d'affligés parmi vous ? c'est vrai, il n'y a pas de péché et pas de douleur ?

Point de mère qui ait perdu son enfant ? pas de failli sans que ce soit sa faute ?

Point de jeune fille que son fiancé a lâché parce que le frère a mangé la dot ?

Point de malade que le médecin a jugé et qui sait qu'il n'y a plus d'espoir ?

Pourquoi donc frustrer votre Dieu de ce qui est propre et son avoir ?

Vos larmes et votre foi, votre sang avec le sien dans le calice,

C'est cela comme le vin et l'eau qui est la matière de Son sacrifice !

C'est cela qui rachète le monde avec Lui, c'est cela dont il a soif et faim,

Ces larmes comme de l'argent jeté à l'eau, grand Dieu, tant de souffrances en vain !

Ayez pitié de Lui qui n'a eu que trente-trois ans à souffrir !

Joignez votre Passion à la sienne, puisqu'on ne peut qu'une fois mourir !

Et ne l'entendez-vous pas tout bas qui vous parle et qui vous dit :

Praebe mihi cor tuum. Donne-moi ton cœur, ô mon fils ! »

(Paul Claudel. La messe là-bas.
L'offertoire.)

Pourtant, même quand nous nous offrons tout entier, et de bon cœur, nous pouvons légitimement éprouver quelque tristesse : cela reste si peu de chose ! C'est tout, mais ce n'est rien... Par bonheur, nous avons mieux, nous avons en réalité le « Tout », puisque nous avons le Christ. Non seulement en pensée, mais dans la réalité de sa chair mortelle, de son âme et de sa divinité. Le plus grand don que Dieu nous ait fait, son Fils unique, nous l'avons entre nos mains. Il s'y est remis, et la messe est l'acte par quoi nous l'élevons, vivant et crucifié, ressuscité et chargé de mérites, vers la Trinité Sainte. Dès que nous avons entonné la grande prière eucharistique, pensons surtout à offrir le Christ Jésus. Qu'importe qui nous sommes et ce que nous valons ?... Ce n'est pas le moment de nous replier sur nous ! Nous tenons dans nos mains la richesse du monde, l'Homme-Dieu : c'est le moment de penser à la gloire de la Trinité procurée par la Rédemption du monde. C'est le moment de « rendre grâces » avec la Préface, de célébrer la grandeur divine par le Sanctus, d'actualiser le Sacrifice éternel par la Consécration (œuvre du prêtre), d'évoquer la Passion, la Résurrection, l'Ascension, présentes dans l'Eucharistie, comme elles sont présentes au ciel, et de s'unir à ces grandes réalités,

en les offrant, sans autre pensée de retour sur soi.

A quelle intention offrir la Messe ?

« In primis... pro Ecclesia sancta catholica » : d'abord pour la Sainte Eglise catholique toute entière. Elle est la première destinataire de toute messe, qui demande pour elle l'union et la paix, sous la direction de son chef le Pape et, dans chaque diocèse, de l'évêque du lieu. Aucun participant ne peut se désintéresser de cette première intention ; il doit la faire sienne.

Pour tous les chrétiens vivants et défunts : « pro omnibus fidelibus christianis, vivis atque defunctis », dit la prière *Suscipe sancte Pater* de l'Offertoire. Et le double *Memento*, des vivants et des morts, au cours du Canon, nous invite à faire une application spéciale de cette messe que nous offrons à ceux qui comptent sur nos prières. N'hésitons pas à élargir notre intention : les fruits de la messe sont infinis ; ils atteignent d'une manière particulière tous ceux que nous désignons, sans qu'il y ait diminution pour chacun des bénéficiaires du fait de leur nombre.

Parmi eux, il en est qui bénéficient de l'offrande du Sacrifice à un titre spécial : celui ou ceux à qui est appliqué le fruit

« ministériel », celui ou ceux que vise spécialement l'intention du prêtre célébrant, qui a ce pouvoir, en tant que ministre du Christ, de désigner tel ou tels pour profiter nommément de ses mérites. Le prêtre l'applique le plus souvent en se conformant à l'intention du fidèle qui le lui a demandé en lui remettant, sous forme d'argent, ce qu'autrefois il apportait sous forme d'« offrandes », matières du sacrifice. Là encore, plusieurs intentions ne se nuisent pas : si nous désirons offrir des messes pour trois personnes différentes, il sera mieux de faire célébrer chaque messe pour les trois qu'une messe pour chacune ; chacune, ainsi, profitera des trois.

Enfin, la messe est offerte, de telle sorte qu'ils en retirent un bénéfice particulier, pour ceux qui y prennent part effectivement, par leur présence active : « *pro omnibus circumstantibus* », — « *ad utilitatem quoque nostram* », disent les fidèles au *Suscipiat* ; — « souvenez-vous de tous les fidèles ici présents », dit le prêtre au *Memento*, « c'est pour eux tous que nous vous offrons ce sacrifice de louange, ou plutôt ils vous l'offrent eux-mêmes pour eux et pour tous les leurs... » ; — et au *Supplices te rogamus*, il ajoute : « afin que nous tous qui participerons à cet autel par la réception du Corps très saint et du Sang de votre Fils,

nous soyons remplis de toute grâce et de toute bénédiction céleste » ; — même intention au Nobis quoque peccatoribus. On voit quel avantage — irremplaçable — il y a à participer au Sacrifice de la Messe : c'est là plus que partout ailleurs que le Sang du Christ nous est appliqué. Augmentation de la grâce sanctifiante, progrès dans la vertu, rémission des péchés, satisfaction pour les fautes, exaucement des désirs : tout cela nous est obtenu par les mérites du Christ, mis à notre disposition par la Messe.

Notons enfin, dans cette perspective, *la place et l'importance de la communion*.

Ces bienfaits que nous venons d'énumérer sont accordés en plénitude à ceux qui communient à la Victime offerte. Il faut bien avouer que si nous ne communions pas, la messe, pour nous, n'est pas complète, et qu'il y a quelque chose de tronqué à ces messes tardives où nul fidèle ne s'approche de la Table Sainte (1). La participation n'y est pas totale ; les fruits qu'ils

(1) Le Concile de Trente s'exprime ainsi : « Le Saint Concile souhaiterait qu'à chaque messe les fidèles qui assistent communient, non seulement spirituellement, par l'affection intérieure, mais encore par la réception sacramentelle de l'Eucharistie, afin qu'un fruit d'autant plus abondant de ce sacrifice très saint soit leur partage... » (Sess. XXII, c. 6, Denzinger, n. 944).

en retirent ne peuvent être aussi grands. Le Christ sacrifié doit devenir le Christ nourriture, puisque c'est sous cette forme qu'on s'unit totalement au Sacrifice. Nous avons apporté nos offrandes, matière du sacrifice ; Dieu les a agréées au point de les faire devenir le Corps et le Sang de son Fils ; il nous les rend ainsi divinisées, — lui qui n'est jamais en reste de générosité, — afin que l'offrande de nous-mêmes, présentée d'un seul coup à l'Offertoire, nous puissions la réaliser goutte à goutte, effectivement, dans notre journée tout entière : si nous ne recevons pas ce don suprême, il nous est plus difficile d'accomplir cette réalisation pratique du don de nous-mêmes à Dieu, au milieu de notre travail, de nos joies et de nos peines. (2)

(2) Que penser de l'expression : « Offrir sa communion pour quelqu'un » ? — Bien que souvent employée, elle ne semble pas correspondre à tout ce que certains pensent y mettre. Que veut-on dire par là ? — « Ce Christ que je reçois, je l'offre pour vous » ? — Mais est-ce en tant que je le reçois que je l'offre ? En tant que je le reçois, il est ma nourriture, et, sous cet aspect, il ne peut profiter à d'autres qu'à moi. Il y a une grâce sacramentelle qui m'est faite à ce moment et que je ne peux aliéner. Les fruits sacramentels produits dans l'âme du communiant « ex opere operato » (accroissement de la grâce habituelle et mérite de la gloire céleste, transformation spirituelle de l'âme de la résurrection plus grande à Jésus-Christ, gage de la résurrection glorieuse) ne peuvent être recueillis que par celui qui reçoit le sacrement. — Que puis-je offrir alors ? — simplement les fruits qui proviennent

Mais, pour que la communion nous procure cette force, il importe de ne pas la séparer, spirituellement, et même réellement, de la messe. Trop de fidèles font de la communion une démarche isolée, coupée du Sacrifice eucharistique. Ils communient n'importe quand, de préférence avant la messe, « afin d'avoir tout le temps de bien faire leur action de grâces ». Ils oublient l'importance primordiale de la préparation, grâce à laquelle on se dispose à produire, en communiant, cet acte d'amour parfait qui, selon saint Thomas, permet de profiter au maximum de la nourriture qu'on reçoit alors. Or, cette préparation, la Messe-Sacrifice nous l'offre : par ses rites et ses prières, par les sentiments (pénitence, humilité,

de la bonne disposition produite dans mon âme par la sainte communion. Sous l'impulsion de la charité, plus forte quand je communie que lorsque j'accomplis n'importe quelle œuvre surnaturelle, je prie pour autrui, je demande que les mérites acquis par mon mouvement d'offrande lui soient appliqués. — Cela est grand, certes, mais est-ce bien cela seulement qu'entendent dire ceux qui « offrent leur communion » pour un ami ? Ne veulent-ils pas dire aussi : « j'offrirai le Christ pour vous » ? Ils ont raison de vouloir dire ainsi, car on peut offrir le Christ pour ceux que l'on aime, le Christ sacrifié, le Christ dans l'acte de rédemption : c'est exactement ce qu'on fait en offrant la messe. Si on avait le sens (trop peu répandu) de tenir, à la messe, le Christ entre ses mains, dans l'état de victime toute-puissante, on dirait plus volontiers : « j'offrirai pour vous telle messe ». (Voir à ce sujet l'Ami du Clergé, 1931, pp. 567-568).

supplication, foi, désintéressement) qu'elle fait naître en nous, et surtout par l'acte de générosité qu'implique le Sacrifice, elle amène notre cœur à le produire. Séparer l'Eucharistie-communion de l'Eucharistie-sacrifice, ne considérer la consécration que comme un rite productif d'hosties à consommer ou à regarder, c'est anémier la piété eucharistique, c'est oublier qu'« hostie » signifie « victime », « matière d'un sacrifice », c'est risquer de ne plus considérer cette hostie comme la forte nourriture destinée à faire de nous des sacrifiés avec le Christ, mais davantage peut-être comme un dessert qui enchante et console (1).

3) *Une participation communautaire.*

Notre participation à la messe ne sera plénière que si elle est collective. Insister sur « ma » présence active, sur « mon » offrande, c'est bien, pour mettre en valeur cette vérité que la messe n'est pas l'œuvre du prêtre seul, mais aussi mon œuvre à moi. Ce ne serait plus conforme à l'esprit de l'Eglise si l'on entendait plus ou moins confusément que chaque offrande monte de son côté, parallèlement aux autres. C'est

(1) On lira avec fruit le développement de ce thème dans Croegaert : « Les rites et les prières du Saint Sacrifice de la Messe ». Vol. III, pp. 134-138, 263-271.

« notre » offrande qu'il faut dire, et non pas « ma » messe, mais « *notre* » messe.

Je ne suis pas seul dans cette église où se célèbre la messe ; il y a au moins le prêtre avec moi, et il est toute l'Eglise de Dieu en prières avec le Christ ; il y a même généralement d'autres fidèles à mes côtés. Pendant ce temps d'autres messes se célèbrent dans les églises voisines ; et dans les villes voisines, et dans les autres pays, et dans la Chrétienté universelle. Il ne s'agit pas de plusieurs sacrifices, mais d'un seul, puisqu'il n'y a qu'un prêtre et qu'une victime. La messe se célèbre au ciel, et toutes nos messes de la terre rejoignent cet unique sacrifice, cette unique présentation de la victime. Plusieurs messes sur des multitudes d'autels, parce que nous sommes multiples, mais *un seul sacrifice destiné à nous réunir tous* en un seul Etre offert, le Christ.

Le mouvement de nos cœurs qui part de Dieu par le Christ pour remonter à Dieu par le Christ, ce mouvement est unique. Il est le fait de la charité qui est « diffusée dans tous nos cœurs » par l'Esprit-Saint.

Je ne suis pas seul non plus à avoir des besoins : chacun a les siens. Ni à connaître la souffrance, l'inquiétude ; ni à faire des efforts, à subir des tentations ; ni à porter des fardeaux, ni à travailler. Chacun a

son offrande à faire. Chacun la fera-t-il de son côté ? Non. Ce n'est pas l'esprit de l'Eglise. « Portez les fardeaux les uns des autres », nous dit saint Paul. Offrons-les donc ensemble par Celui qui les porte tous. « Un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, — un seul corps, un seul esprit, une commune espérance » — voilà le Corps mystique. C'est lui qui offre la messe, rassemblé sous sa Tête, Jésus-Christ.

Impossible donc de nous désintéresser des autres dans notre offrande. Cela ne serait pas catholique. Le Christ les aime et je ne puis prier dans son esprit en les excluant pratiquement de ma prière, comme s'ils n'existaient pas. « Pense à moi et je penserai à toi », disait notre Seigneur à sainte Catherine de Sienne : « Pense aux miens et je penserai à toi », pourrions-nous transposer, car il est dans les siens.

Les siens, c'est-à-dire les nôtres, ceux que nous aimons particulièrement, et il faut commencer par eux. Mais encore ceux que la Providence met sur notre route et qu'elle confi en quelque sorte à notre prière : nos compagnons d'œuvres ou de travail, les paroissiens de notre paroisse, les personnes dont nous nous occupons, notre diocèse, notre pays, nos mouvements d'action catholique, le sacerdoce, finalement toute l'Eglise. Les siens, c'est-à-dire encore tous ceux qu'il

veut faire siens : nos frères séparés des autres confessions chrétiennes, le peuple juif, les masses ouvrières ou paysannes déchristianisées, le milliard de païens qui ne connaissent encore le vrai Dieu. Les siens, c'est-à-dire encore la multitude des mort qui attendent au purgatoire la libération et la paix.

La messe est la chose de l'Eglise. Il ne faut pas l'accaparer. Un même caractère, le caractère baptismal, nous marque tous, nous, les baptisés, à la même ressemblance, celle du Christ. Une même vie, celle de Dieu, circule dans tous ces membres vivants du Corps mystique que nous sommes, et elle nous rend frères. Il y a sur l'autel notre Chef vivant, notre Tête unique, le signe de notre unité, le lien de notre amour. Cela nous crée des obligations pratiques pour notre attitude à la messe. Notre idéal ne peut être de nous isoler, dans un petit coin bien tranquille, pour faire à loisir nos dévotions privées. Une personne réellement « pieuse », si elle vit de l'esprit catholique, ne rêvera pas, comme messe idéale, celle où il y a le moins de monde possible, où elle a « la paix » et un prêtre pour elle presque toute seule. Notre idéal doit être au contraire de nous serrer en esprit les uns contre les autres, de faire corps avec eux, de constituer avec eux une communauté.

La croix est dressée sur la terre et monte jusqu'aux cieux ; l'Homme-Dieu est étendu dessus, et avec lui toute l'humanité, tout l'humain. — son corps chargé de travail et de souffrances, son cœur épris de tendresse et si souvent douloureux, sa soif de vivre et son besoin de donner, — toute la malice des hommes aussi, mais détruite, crucifiée, mise à mort en la personne du Christ. Tout l'humain — mais purifié, surélevé, divinisé.

L'Eglise tient cette croix, la terre entière est engagée dans cette offrande de la croix qui est devenue sa propriété. Et pas seulement la terre, l'Eglise militante, mais le ciel, l'Eglise triomphante, la Vierge, les Apôtres, les martyrs, nos saints patrons, les anges, nos amis déjà glorifiés : « Communiquantes et memoriam venerantes... » — au profit des pécheurs et des morts qui attendent de ce Sacrifice leur délivrance.

C'est le moment d'élargir notre âme à ces dimensions universelles. Apportons notre offrande, mais en nous souvenant que d'autres apportent la leur en même temps, et que d'autres ont besoin de la nôtre. Montrons vers Dieu, mais en marchant du même pas que nos frères et accordés à leur geste. Soyons « catholiques », en ayant le sens de l'universel.

Relisez les prières de la messe : sauf pour quelques-unes, d'introduction récente,

l'Eglise ne dit pas « je » ; elle dit « nous ». Ce n'est pas un pluriel de majesté ; c'est un pluriel de réalité. Elle dit « nous » parce que nous sommes multitude. Quelle erreur et quel appauvrissement de penser « je » pendant ce temps ! Quelle erreur que de refuser de se perdre dans la foule ! Nous ne perdons rien en nous perdant ainsi ; au contraire, nous gagnons : « Chacun est fort de la force de tous ; chacun est plaint par la pitié de tous ; chacun est aimé par l'amour de tous ; chacun est sauvé par la barque de tous, la barque du Christ... » (Sertillanges). Notre voix est plus puissante d'être la voix de la multitude. Nous faisons « chœur » avec les autres.

Il en est qui se déclarent « gênés » par la prière commune. Allons donc ! Quand on exécute sa partie dans une chorale ou dans un orchestre, est-on gêné par les autres exécutants ? Quand on participe à une acclamation populaire, est-on gêné par les autres manifestants ? Quand on marche au pas avec des camarades, à la même cadence, au même rythme, est-on gêné par le pas des autres ? On est porté au contraire. Le pas de tous porte la marche de chacun ; l'harmonie de l'ensemble donne à chaque partie sa valeur ; l'enthousiasme de tous soulève et décuple l'adhésion de chacun. Et cela dans la totale liberté, car il ne s'agit

pas ici de contrainte extérieure, mais d'un unisson voulu, créé par notre adhésion de cœur dans l'unique Cœur du Christ.

La première exigence pratique de cet esprit communautaire atteindra *le célébrant*. Il doit prendre conscience qu'il est l'homme du peuple, le prêtre de la collectivité. Qu'il ne célèbre donc pas la messe « pour lui », sans se préoccuper des fidèles. Ils ont droit à ce que ses gestes soient lisibles pour tous, à ce que ses paroles soient entendues de tous dans les parties qui le requièrent et puissent être comprises et suivies. Les fidèles éclairés désirent que leur « chef de chœur » accomplisse son rôle au milieu d'eux et déplorent souvent les obstacles qui sont apportés au caractère communautaire des fonctions liturgiques par la négligence de certains célébrants.

Dans le même esprit, on fera tout pour développer chez les *fidèles* le sens de la communauté liturgique, et une participation réellement communautaire. Une lente formation des groupes paroissiaux, au chant, au dialogue, aux mouvements d'ensemble, est nécessaire, mais le plus souvent possible, pour obtenir ce résultat.

Nous avons souligné la *nécessité d'unir le corps à l'âme* pour qu'il y ait participation active. Soulignons maintenant cette *nécessité pour que l'action commune soit réalisée*.

Nous sommes des êtres humains ; nos âmes ne communiquent que par nos corps ; ils doivent signifier notre union profonde. Que tous se lèvent en même temps, s'asseoient, s'agenouillent, s'inclinent d'un même mouvement : chacun sent qu'il participe à une vie qui le dépasse, qui est la sienne et plus que la sienne, celle du corps auquel il appartient. Le sens individuel s'estompe en faveur du sens collectif. On réalise physiquement — et, par le physique, spirituellement — qu'on s'articule comme un membre à d'autres membres pour la célébration d'un culte qui est rendu à la divinité par *une personne*, une seule, celle du Christ, dont l'Eglise (= l'assemblée) est le Corps mystique. Que tous ensemble jettent leur supplication au Kyrie, disent leur louange au Gloria, affirment leur foi au Credo, proclament leur accord par les Amen..., on obtient une vie intérieure de la communauté. Il y a *une* supplication, *une* louange, *une* foi... Lorsqu'un grand souffle traverse une foule, elle trouve tout naturel de l'exprimer par un même chant et par les mêmes gestes. Et inversement une prière collective provoque l'unisson des âmes au plan où l'Eglise veut les faire monter ; elle arrache l'individu à son égoïsme.

Mais il faut qu'elle soit vraiment collective, *que l'individu se laisse arracher par*

elle à son égoïsme. Qu'on se persuade bien que la messe n'est pas le moment idéal pour réciter son chapelet ou pour faire sa méditation. Qu'il n'y ait pas dans une église, au moment du Sacrifice, une juxtaposition de chrétiens, chacun occupé aux formes personnelles de sa piété. Qu'on aime à se trouver à temps pour le début de la messe et à y rester jusqu'à la fin, afin que l'assemblée soit présente au complet pour accomplir son culte. Qu'on ait le souci de posséder un vrai missel, à l'aide duquel on pourra s'unir au prêtre et à tous ses frères dans la suite des formules liturgiques (ce qui sera facile si on a pris soin de préparer les pages utiles à la maison, avant de venir à la messe). Que d'instinct on se porte aux messes les plus communautaires, celles où l'on chante ou on dialogue, et qu'on n'hésite pas à donner sa voix, nettement, tout en ayant souci de la fondre avec celle des autres, dans le même ton et sur le même rythme ; il est très bien d'aimer les messes « de groupes » (d'action catholique, par exemple), mais à condition que cette estime n'ait rien de sectaire et qu'on les considère comme un excellent moyen de se former pour atteindre à la réalisation idéale : la messe paroissiale commune de tous les groupes assemblés.

Cet esprit communautaire sera par excellence celui de notre communion.

S'il est vrai que le Christ venant en nous à ce moment nous apporte une nourriture qui nous est propre, il est vrai aussi que cette nourriture nous unit à tous nos frères communiant. Entre le mystère de la « présence réelle » et le mystère du « Corps mystique », il y a affinité profonde. Le Christ est présent dans l'Eucharistie, mais partout où il y a le Christ, il y a aussi l'Eglise. Recevoir l'Eucharistie, c'est être incorporé davantage à l'Eglise. Communier au Christ, c'est communier au Corps mystique tout entier, « c'est s'unir par le Christ à tous les membres du Corps mystique », c'est en quelque sorte, selon la forte expression de saint Augustin, « recevoir en soi l'Eglise de Dieu ».

Donc, en communiant, nous ne songerons pas seulement à nous nourrir, à nous fortifier, à nous consoler... Nous penserons que cette nourriture ne va pas se transformer en nous (comme, lorsque nous mangeons du pain, nous le transformons en notre propre substance), mais qu'elle doit nous assimiler au Christ total, nous donner par conséquent un cœur plein d'amour pour tous les hommes, nous lier tous ensemble d'un lien plus fort que le sang qui fait la liaison entre nos membres.

Quand nous allons à la Table sainte, quand une hostie nous est donnée à chacun, Jésus ne se divise pas en d'innombrables morceaux pour contenter chacun de ceux qui s'approchent. Il ne se multiplie pas. Seules les espèces eucharistiques sont multipliées. Le Christ demeure un. Il nous assimile tous ensemble à son unité. Il détruit nos séparations, nos divisions.

Saint Cyrille d'Alexandrie : « Pour nous fondre dans l'unité avec Dieu et entre nous, quoique nous ayons chacun une personnalité distincte, le Fils unique a inventé un merveilleux moyen : par un seul corps, le sien propre, il sanctifie ses fidèles dans une communion mystique, les faisant un seul corps avec lui et entre eux. Nulle division ne peut survenir à l'intérieur du Christ. Unis tous à l'unique Christ par son propre corps, nous sommes les membres de ce corps unique, et il est ainsi pour nous le lien de l'unité ». — « Tous nous sommes, par la nature, enfermés les uns et les autres en nos individualités. Mais d'une autre façon, tous ensemble nous sommes réunis. Divisés en quelque sorte en personnalités bien tranchées, par quoi un tel est Pierre, ou Jean, ou Thomas, ou Matthieu, nous sommes comme fondus dans le Christ en nous nourrissant d'une seule chair ». (In

Joan. II, II. — Dialogue sur la Trinité, 75, 695).

Saint Jean Chrysostome : « Si le sacrement est une union avec le Christ et en même temps une union des uns avec les autres, il nous procure de toute façon l'unité avec ceux qui le reçoivent comme nous ». — « Apprenons la merveille de se sacrement, la fin de son institution, les effets qu'il produit. Nous devenons un seul corps, dit l'Écriture, membres de sa chair et de ses os. C'est ce qu'opère la nourriture qu'il nous donne : il se mêle à nous, afin que nous devenions une seule chose, comme un corps joint à la Tête ». (Hom. 46 in Joan. — Hom. 24 in I Cor.).

Saint Cyprien : « Comme l'unanimité chrétienne est ferme..., les sacrifices du Seigneur le déclarent par eux-mêmes. Car, lorsque le Seigneur appelle son corps le pain qui est fait de beaucoup de grains réunis, il signifie par là l'union de tout le peuple chrétien, qu'il portait en lui. Et lorsqu'il appelle son sang le vin qui, de nombreux raisins, ne fait qu'un seul breuvage, il signifie encore que le troupeau que nous sommes provient d'une multitude ramenée à l'unité ». (Epist. 69, ch. 5, n. 2).

Saint Thomas d'Aquin : « L'un des noms qu'on donne à l'Eucharistie est relatif à la réalité actuelle, « à savoir l'unité de l'Eglise,

à quoi les hommes sont associés par ce sacrement ; c'est le nom de communion ou celui de synaxe. D'où saint Jean Damascène dit qu'il est appelé communion, parce que nous communions par lui au Christ : et parce que nous participons à sa chair et à sa divinité, et parce que, par lui, nous entrons en communion et sommes unis les uns avec les autres ». (IIIa, q. 73, a. 4).

Si nous comprenons cette doctrine, dont les premiers siècles chrétiens étaient imprégnés, nous ne pourrions plus nous approcher de l'Eucharistie sans rejeter de nos cœurs nos antipathies. Nous vivrons, pour les supprimer, la liturgie de la communion : le Pater (« notre » Père..., pardonnez-nous nos offenses, car ce sont les péchés qui nous divisent), l'Agnus Dei (le Christ, agneau immolé, modèle de charité), la demande de l'unité et de la paix, le geste du baiser de paix...

Cet esprit communautaire, cet esprit d'Eglise, nous ne l'acquerrons pas sans quelque peine, car il suppose une lutte contre nos égoïsmes, nos rancunes, notre esprit partisan, nos rivalités intimes, nos jalousies, nos instincts de critique et de dénigrement... Mais précisément, c'est à la messe que nous pouvons le mieux l'acquérir. Si nous avons offert le Sacrifice dans l'esprit que nous

avons dit, nous aurons le sens du tout, le sens de la communauté, le sens social. Et en communiant, nous aurons conscience de participer à la victime d'un Sacrifice.

Les Pères de l'Eglise, après avoir répété à leurs auditeurs que le pain unique était formé d'une multitude de grains rassemblés de tous les épis, leur disaient avec force que pour former ce pain les grains avaient été broyés sous la meule, et que les grappes, pour donner le vin, avaient passé sous le pressoir. Le symbolisme de ces comparaisons est clair : il y a beaucoup à broyer en nous si nous voulons devenir un avec le Christ et avec nos frères. Et c'est pourquoi notre communion doit être l'achèvement d'un sacrifice, et notre action de grâces une journée d'efforts vers la charité, avec la grâce de Celui qui a été broyé par amour pour nous et que nous recevons pour avoir la force de vivre vraiment son sacrifice.

BIBLIOGRAPHIE DE LA SECTION PRATIQUE :

De nombreux ouvrages ont été publiés ces derniers temps, où l'on trouve d'excellents conseils pour une participation vivante à la Messe. En plus de ceux que nous avons déjà cités et qui contiennent naturellement (notamment celui du Chanoine Croegaert) d'intéres-

santes suggestions, on utilisera avec fruit les suivants :

Abbé Grimaud : « Ma Messe » (insiste sur la participation des fidèles).

R. P. Desplanques : « La messe de ceux qui ne sont pas prêtres » (méditations).

Abbé Bayart : « La pratique de la messe ».

R. P. Sirot : « Dans la messe, par ses signes », article de la « Vie Spirituelle », mai 1940.

Dom Lefebvre : « La messe, centre de notre vie spirituelle ».

Abbé Lahitton : « Sanctum sacrificium » (entretiens plus spécialement destinés au clergé).

R. P. Gerest : « Dominicum convivium » (la sainte messe inspiratrice et directrice de la vie chrétienne).

Abbé Bouvet : « Regards sur l'Eucharistie » (excellent).

Abbé Soubigou : « La croix et l'autel » (le sacrifice de Jésus et de son corps mystique).

Abbé Gasque : « La messe de l'apôtre » (sens communautaire).

X... : « La messe, plan d'étude pour les jeunes travailleurs ».

X... : « Votre journée sera une messe ».

R. P. Lelong : « La messe vivante » (causeries radio-phoniques).

Sur le sens communautaire, on se reportera encore à :

Sertillanges : « La prière » (chapitre : « la prière publique »).

De Lubac : « Catholicisme, les aspects sociaux du dogme » (chapitre sur l'eucharistie).

Enfin nous recommandons d'une façon spéciale, aussi bien pour une brève étude historico-liturgique que pour les utiles conseils de vie paroissiale qu'il contient, le livre récent du Curé de saint François-Xavier, à Paris, où l'on met en pratique, sous son impulsion, les formes vivantes de participation à la messe :

Mgr Chevrot : « Notre messe ».

DEUXIEME PARTIE

POURQUOI LES BAPTISES N'ASSISTENT-ILS PAS A LA MESSE ?

Le fait s'impose avec évidence : l'immense majorité de ceux qui ont reçu le baptême ne participe pas à cette assemblée des fidèles que l'Eglise déclare obligatoire une fois la semaine, le dimanche. Que l'affluence dans nos églises, à certaines heures où nous les fréquentons, dans de certaines paroisses, ne nous fasse pas illusion : le nombre de ceux qui ne viennent pas est, en moyenne, de 90 %.

Quelques témoignages, entre autres :

— Je me trouve depuis deux ans et demi dans une campagne de l'Aude. Très peu d'hommes vont à la messe. Les vrais pratiquants, ceux qui assistent à la première messe du dimanche et s'approchent

périodiquement de la sainte Table, peuvent se compter sur les doigts. A la grand' messe, il y en a davantage, et ce sont en général des hommes jeunes. Ceux qui sont d'un certain âge se croient dispensés de ce devoir. Ils estiment que la religion est bonne pour les femmes et les enfants. Aux enterrements, peu d'hommes entrent à l'église ; la plupart restent à l'extérieur ou vont au café pendant la cérémonie religieuse. Il y a des familles qui ne fréquentent pas du tout l'église.

— Dans la Creuse, on fait encore baptiser les enfants, mais *jamais* un homme ne va à la messe (même pas pour un enterrement). L'église, c'est pour les femmes.

— Un vicaire de Paris estime que dans sa paroisse de 20.000 habitants, 3.000 vont régulièrement à la messe.

— A Z..., les matelots de la Marine Nationale n'assistent pas à la messe dans la proportion de 90 %. A bord d'un gros bateau disposant d'un aumônier, cette proportion se réduit à 75 ou 80 %. A bord des petits bateaux où il n'y a pas d'aumôniers, elle augmente dans des proportions énormes : de 95 à 96 %. La moitié de l'équipage peut aller à terre, le dimanche matin ; on chercherait des facilités pour permettre à l'autre moitié d'assister à la messe, mais aucun n'en manifeste l'envie.

S'il est vrai que le sacrifice du Christ offert à la messe est l'acte par excellence du culte chrétien, celui qui devrait réunir la totalité des croyants, cette prodigieuse abstention mérite qu'on s'y arrête et qu'on se demande : pourquoi ? quels remèdes y apporter ?

Nous avons posé la question à des catholiques réfléchis, qui suivaient un cours dont les plans qu'on a trouvés ici sont le résumé ; nous l'avons posée également au large public de la *Revue des Jeunes* ; enfin, individuellement, à des personnes qualifiées pour répondre pertinemment. Nous avons reçu un nombre considérable d'avis, provenant de milieux très divers. Voici le résultat.

Notre rôle s'est borné à ordonner ces réponses, en choisissant les meilleures expressions lorsque (et ce fut fréquent) elles apportaient les mêmes raisons. Nous leur avons laissé leur franchise, parfois brutale, et leur originalité quand elles suggéraient des moyens pour combattre le mal, quitte ensuite à corriger, d'un mot, ce qui pouvait sembler excessif.

*
**

Les raisons données par nos correspondants peuvent se distribuer en trois groupes :

- 1) les causes profondes et générales ;
- 2) certaines causes secondaires, qui ont cependant leur importance ;
- 3) les causes qui touchent à la messe elle-même.

I

LES CAUSES PROFONDES ET GÉNÉRALES

Ce sont celles qui expliquent la désertion de toute pratique religieuse, du catholicisme dans son ensemble : manque de foi, ignorance, matérialisme pratique, respect humain...

1) *On n'a plus la foi*

L'abandon de l'église me semble être motivé par plusieurs raisons dont la principale est certainement l'*incroyance* totale ou seulement le *scepticisme* d'un bon nombre de « fidèles ». Quand ils étaient enfants, ils ont été baptisés, peut-être même ont-ils fait leur première communion ; peu à peu ils ont abandonné leurs croyances chrétiennes et les obligations qu'elles comportaient.

Pour eux, la question ne fait pas difficulté : ils ne vont pas à la messe parce que la messe ne les concerne pas. Logiques avec eux-mêmes, ils ont rejeté tout ce

qu'ils regardent comme des survivances d'une religion périmée. Si on les pousse à fond, ils se déclarent aisément fiers de cette logique : eux seuls, pensent-ils, sont les véritables « affranchis ».

Il est bien clair que pour ces baptisés qui ont perdu la foi, le prosélytisme pour attirer à la messe ne peut avoir aucune efficacité. Et l'action catholique l'a bien compris, qui n'a pas pour but premier de faire venir à la messe la masse qu'encadrent les militants, mais de lui redonner le sens chrétien :

Faut-il attacher une si grande importance à l'assistance à la messe ? oui pour le catholique convaincu. Mais pour le simple baptisé, est-ce la chose la plus importante à lui demander ? J'en doute un peu. Ce qu'il faudrait, ce serait raviver sa foi, lui faire retrouver la foi, en conséquence de quoi il arriverait à l'assistance à la messe.

Il me semble que cette non-assistance à la messe est tout simplement l'indication que ces baptisés vivent comme s'ils n'avaient jamais été baptisés, comme des non-catholiques, et qu'il serait plus juste de les considérer comme tels.

2) *On vit dans l'indifférence à l'égard de la religion*

C'est assurément le cas le plus fréquent. Une certaine foi demeure, obscure, ances-

trale, mais insuffisante pour engendrer une pratique. Une institutrice de l'enseignement public note :

Dans mon milieu de travail, on ne va pas à la messe. Cause : plus de foi ou, plus généralement, indifférence profonde. Pourtant, la plupart des enfants de mes collègues vont au catéchisme et font leur première communion, mais on a bien l'impression que c'est une simple formalité dont on s'acquitte par conformisme. Un enfant doit faire sa première communion exactement comme il doit passer son certificat d'études. Après, on n'y pense plus.

Le correspondant dont nous avons cité les chiffres relatifs aux abstentions dans la Marine ajoute :

On trouve cependant chez ces matelots un certain respect, et même un certain amour de la religion. Cette année, à la messe de minuit, dix sur vingt sont venus, plusieurs ont chanté le Credo. Cependant, aucun d'eux ne se rend d'ordinaire à l'église.

Plusieurs mamans, dans un milieu ouvrier, déclarent volontiers :

« Mon fils a fait sa première communion : il n'a plus besoin d'aller à la messe. »

Presque tous nos correspondants disent comme un refrain :

Peu d'hostiles, mais une masse d'indifférents. Le catholicisme n'est que nominal : on conserve quelques pratiques majeures (baptême, communion, mariage, enterrement), mais cela n'a rien à voir avec la vie ; ce sont des coutumes privées de sens, simples traditions familiales ou de milieu. La religion personnelle ? à quoi bon ?...

3) *On ne veut pas se gêner*

Pourquoi se gêner en effet pour ce qui vous demeure tout à fait étranger ? Or la pratique de la messe est gênante, à divers points de vue :

Réflexions de quelques commerçantes, en ville : « Nous avons perdu l'habitude d'aller à la messe... Il faudrait faire un effort pour y revenir. » Et comme elles n'y tiennent guère, elles ne le feront pas.

Les causes les plus profondes : la paresse d'abord ; abréger son sommeil, se rendre à l'église, c'est fatigant : il est plus simple de s'en dispenser.

De ce souci de ne pas se gêner relèvent les réflexions suivantes, recueillies dans des milieux divers :

Milieu bourgeois : « J'irais bien à la messe s'il y en avait une à 11 h. ou midi, car le dimanche je me lève tard » (la dernière, dans cette paroisse, est à 10 h.).

Milieu ouvrier : « On travaille en semaine, le dimanche c'est pour se reposer. »

Des personnes y assistent de temps en temps (« après tout, ça ne fait pas de mal... ») mais s'abstiennent ordinairement : « ça va bien une fois de se déranger, mais quand même pas toutes les semaines. »

D'une petite fille qui exprime évidemment l'opinion de sa famille : « J'aime mieux dormir que de me lever pour aller à la messe. Du reste, Maman me dit de faire comme je veux : si je n'y vais pas, elle ne me dit rien, et puis papa n'y va pas non plus. »

Dans la banlieue d'une grande ville, on a interrogé quatre personnes :

Une seule va à la messe régulièrement ; c'est d'ailleurs celle qui habite le plus loin de l'église. Deux autres ont leur boutique sur la place de l'église. L'une d'elles irait peut-être à la messe si elle était libre de fermer son magasin le dimanche matin. Elle pourrait se faire remplacer, mais cela ne lui vient pas à l'idée. C'est le désir qui lui manque. L'autre commerçante, élevée chez les religieuses, ne va

jamais à l'église, ni pour la messe « ni pour les vêpres »... Je crois que sa dévotion s'est bornée cette année à « aller mettre un cierge lorsque les allemands sont entrés à Lyon ». Elle est très aimable avec les sœurs, indifférente seulement. La quatrième personne observée habite à 15 minutes de l'église. Elle élève des enfants de l'Assistance, qu'elle ne peut laisser seuls, dit-elle. Cependant elle va faire ses courses le matin plusieurs fois par semaine, et après l'heure de la messe ; ce n'est donc qu'une excuse. Son enfance a été très pieuse, mais elle s'estime dispensée de la messe par le fait qu'elle aurait une gêne à s'imposer pour y aller régulièrement.

Une autre espèce de gêne, plus subtile, est aussi redoutée par plusieurs :

Pour certains, aller à la messe, c'est courir le risque d'être obligé de sortir de sa médiocrité, d'être invité à se réformer, à se confesser, à renoncer à ses habitudes mauvaises qui font partie intégrantes de la vie quotidienne. Quel ennui ! Il vaut mieux fermer les yeux et baigner dans sa médiocrité.

Le moins initié sent confusément que derrière les cérémonies de la messe il se passe quelque chose de grand et qu'y participer comporterait un engagement : il ne veut pas risquer d'être obligé d'accorder toute sa vie avec cet acte du dimanche, il préfère garder « sa liberté »...

Nombre de baptisés, décidés à vivre dans le péché, et particulièrement dans ceux que défend le sixième commandement, hésitent, par honnêteté, à assister à la messe. Il leur semble que ce serait sacrilège ou tout au moins hypocrisie. Ça les gêne. Goût de la logique. Je crois que le cas est très fréquent.

Une réponse résume ces arguments :
« manque du sens de l'effort » :

Il n'est pas grand, sans doute, l'effort qui nous est demandé de consacrer une demi-heure par semaine à l'assistance à la messe. Et cependant, pour beaucoup, c'est encore trop. C'est trop matériellement et c'est trop moralement.

C'est trop matériellement, car la plupart des gens obligés de travailler pour vivre et, par là, astreints à une certaine discipline, répugnent à s'imposer une discipline supplémentaire. Huit heures de travail par jour, un lever à peu près régulier chaque matin, voilà qui suffit pour la semaine. Et puis, le samedi soir, il y a les spectacles, les veillées tardives. La matinée du dimanche est faite pour se reposer des fatigues de la nuit. Ils ne sont pas rares, ceux qui ne se lèvent que lorsque depuis longtemps est sonnée l'heure de la dernière messe.

Parallèlement à l'effort matériel, trop grand aussi pour beaucoup est l'effort moral exigé d'eux pour aller à la messe. Car, pour satisfaire au précepte domini-

cal quand on a vécu toute la semaine dans une atmosphère perpétuelle de laïcisme, il faut se ressaisir, prendre sur soi, accepter d'être cet original « qui ne fait pas comme tout le monde ». Pourquoi agirait-il ainsi, celui qui n'est pas intimement persuadé que son action a un sens ?

Et puis, après s'être levé pour aller à la messe, il faut encore y assister, c'est-à-dire, pensent certains, rester là une demi-heure inactif, coupé du monde, sans pouvoir remuer ni parler. C'est pénible en un temps où l'agitation est reine. Seuls ceux qui ont une vie intérieure aiment le silence et le recueillement ; les autres n'y voient que perte de temps et insupportable ennui. Sans compter que la quiétude où beaucoup se complaisent peut fort bien être désagréablement troublée au moment du sermon par des appels insolites à une vie meilleure. Et la plupart de ceux qui assistent à la messe n'ont pas, en général, la moindre envie de dépouiller le vieil homme !...

4) *On ignore tout de la religion*

Qu'est-ce que la messe ? à quoi bon y aller ? à quoi sert la religion ? Voilà ce que la plupart ont oublié, s'ils l'ont jamais su :

Les baptisés n'assistent pas à la messe parce qu'ils sont ignorants de la vie divine, de la vie du Christ en nous. Ils gardent des traditions ancestrales, c'est-à-dire qu'ils vont à la messe les jours de

grande fête, ne manquent pas le dimanche des Rameaux, la Toussaint, ont certaines pratiques : le cierge de la Chandelier à la campagne, le buis bénit, etc... mais souvent ils ne savent le sens de ces cérémonies, ni des autres.

D'où les réflexions qu'on entend :

« Je ne vais pas à la messe, mais je crois en Dieu, qui n'a jamais demandé toutes ces choses, dit un industriel « bien-pensant » : je comprends que les curés fassent leur métier ; moi, je fais le mien. »

Un jeune bourgeois : « La messe, ce ne sont que des simagrées. »

Une jeune femme catholique, mais qui ne pratiquait pas ; ses matinées du dimanche étaient réservées aux séances chez le coiffeur et la manucure. La guerre éclate, le mari est en danger. Alors sa femme se décide à aller à la messe et même aux saluts, pour prier pour lui. Au troisième mois de la guerre, le mari est tué : « Pas la peine d'être allée à l'église », dit la veuve. Depuis, elle n'y a pas remis les pieds.

Un jeune patron : « Je n'ai pas besoin de la messe et des prêtres pour pratiquer la charité et être un patron modèle » (il l'est, du reste).

Le sens de l'obligation d'aller à la messe s'est tellement atténué que bien souvent il n'existe plus :

« Bah ! on est de braves gens quand même et on n'ira pas en enfer à cause de cela !... »

« Le bon Dieu ne m'en voudra pas ! »

« L'assistance à la messe est un commandement de l'Eglise ; le bon Dieu n'a pas parlé de tout cela. Que voulez-vous que cela fasse au bon Dieu qu'on y aille tous les dimanches ou non ?... »

Et encore ceci :

« Travailler, c'est prier. Si vous passez votre dimanche à faire la lessive ou à raccommoder, il est inutile que vous alliez encore à la messe ! »

Ayant posé la question à une personne âgée, n'ayant eu comme actes religieux à son actif que sa première communion, son mariage, le baptême et la première communion de ses enfants, elle m'a répondu : « Chez nous, on n'avait pas l'habitude. » Chez beaucoup, c'est cela : le manque d'habitude, et une vie qui ne pose pas le problème religieux.

On peut les considérer comme des adhérents à une ligue qui ne demande pas de cotisations, dont ils se désintéressent, à laquelle ils ne demandent rien ni ne donnent rien.

On conçoit très bien qu'il soit défendu de voler ou de tuer. Mais que le fait de manquer la messe constitue une faute grave, voilà qui dépasse beaucoup de

gens. Dès lors, pour justifier leur abstention, ils ne manquent pas de prétextes. La plupart se retranchent derrière le manque de temps ; les plus « éclairés » opposent facilement la « religion de l'esprit » et la « religion des dévots ». Il y a d'ailleurs un certain snobisme parfois à se dire croyant et non pratiquant. Tandis, au surplus, qu'une certaine curiosité de scandale entoure encore celui qui ne se marie pas à l'église ou qui se fait enterrer civilement, il n'y a, par contre, aucune cause de scandale dans le fait de ne pas aller à la messe. Si bien que beaucoup n'y vont pas parce qu'ils ne se sentent poussés à y aller ni par une force de contrainte intime, ni par une force de contrainte sociale.

En somme, le baptême, pour ces chrétiens « nominaux », n'a été qu'une formalité dont ils n'ont pas compris plus tard la signification : qu'il les ait incorporés au Christ et à l'Eglise, ils ne l'ont jamais su. La religion, quand ils en conservent quelque chose, se réduit à des pratiques sentimentales ou superstitieuses :

J'ai eu une femme de ménage, au labo de l'usine de la Villette où je travaillais, qui mettait un cierge à Noël pour sa mère et son fils (qui était chez des religieuses : « il n'y apprenait pas de mauvais coups... »), — qui croyait en Dieu et qui n'allait jamais à la messe, par ignorance.

On ne lui avait jamais appris ce qu'étaient la messe et les devoirs envers Dieu. Elle faisait des kilomètres pour assister à une procession, elle était pleine d'admiration pour un évêque en habit de cérémonie, la vue des cortèges ou du Saint-Sacrement entouré de cierges la ravissait. Mais la messe ne représentait rien pour elle, qu'une suite de gestes plus ou moins ridicules.

Et cette perle, d'un vendeur de journal catholique, propagandiste de ce qu'il ignorait :

« Moi, je suis un réalisateur : j'aime mieux vendre le journal et répandre nos idées qu'assister durant une demi-heure à la messe, à laquelle je ne comprends rien... »

D'autres insisteront d'ailleurs tout à l'heure sur l'inintelligence de la messe elle-même. Pour le moment nous relevons surtout l'ignorance religieuse en général. D'où vient-elle : Chacun dit et répète : de ce que l'enseignement religieux de l'enfance a été, pour des raisons diverses, terriblement déficient.

5) *L'éducation religieuse de l'enfant est insuffisante*

N'incriminons pas d'abord ceux qui la donnent. Dans une multitude de cas, il est

bien difficile de la donner sérieusement. Combien de curés et de vicaires pourraient dire, avec ce vicaire de Paris :

« Les catéchismes sont insuffisants, et les enfants sont abandonnés trop jeunes. Les heures de catéchisme sont mal choisies, à des moments où les enfants sont fatigués. »

Bien souvent, c'est la faute de la famille, déchristianisée :

Dans de nombreuses familles, on considère l'assistance des enfants au catéchisme et aux offices comme une corvée qu'il faut supporter pendant deux ans. Après sa première communion, la tendre piété de l'enfant est combattue par la tiédeur des parents. Il fréquente encore quelquefois la messe. Puis, faute de fermeté, pour un motif futile, ses parents le laissent déroger une fois, deux fois... et puis un beau jour il cesse complètement d'y assister. Et c'est à ce moment de l'adolescence que de profondes transformations s'accomplissent en lui. Le peu d'instruction religieuse qu'il possède se perd.

Mais il faut bien souligner aussi, avec quantité de nos correspondants, que l'éducation religieuse manque souvent de valeur et d'attrait :

« La religion, telle qu'on me l'a apprise ou fait pratiquer quand j'étais enfant, ne

pouvait me paraître enrichissante, exaltante... Elle était terne, et, peut-être par vieux restant de jansénisme, plutôt une « défense de... » qu'une « promesse de... » Quand l'enfant devient homme, raisonneur, fanfaron, il brave ces « défenses de... ». Si on lui apprenait plutôt que Dieu est Amour ?

Dieu merci, il y a de sérieux progrès sur ce point, mais

trop souvent le catéchisme préparatoire à la première communion n'a été qu'une suite de récitation toute mécaniques, de demandes et de réponses d'un manuel qui, si simple qu'il soit, reste malgré tout abstrait pour des cervelles d'enfant.

Et dans les collèges secondaires :

Le cours d'instruction religieuse dans les collèges est trop livresque. Ce n'est qu'une partie du programme scolaire, non une formation de l'âme. Le dogme y est exposé trop souvent sous une forme excessivement didactique, faisant appel uniquement à l'intelligence des élèves ; on dirait que par un reste de jansénisme, on s'efforce de dépouiller l'exposé du dogme de son principe dynamique : l'Amour. Il semble que l'on redoute de mettre en branle les puissances affectives de l'âme. Par conséquence inévitable, l'instruction religieuse n'étant pas cen-

trée sur l'Amour, le sens de la messe ne sera pas compris.

Un prêtre s'exprime ainsi :

Je mets en fait qu'un jeune homme qui a suivi le cours d'instruction religieuse au collège catholique et même au petit séminaire, et qui n'a pas reçu ensuite les enseignements du grand séminaire ou n'a pas complété sa formation par des cercles d'études et des lectures, n'a qu'une nourriture intellectuelle insuffisante pour alimenter sa foi. L'heure d'instruction religieuse par semaine (deux heures dans les maisons les plus favorisées) est trop souvent sacrifiée, confiée parfois à un professeur déjà surchargé d'autres cours, suivie avec négligence par les élèves parce qu'elle n'intéresse pas le « programme officiel ». Les manuels utilisés sont pauvres, secs ; le courant de la vie chrétienne ne les traverse pas. Si le « directeur spirituel » n'a pas fait par ailleurs la liaison entre l'intelligence et la vie, il ne reste rien.

C'est un peu dur, mais n'est-ce pas souvent exact ? Et cela conclut à la nécessité des « méthodes actives » (type J. E. C.) dans l'enseignement religieux, et à celle de poursuivre sa culture religieuse à la sortie du collège. Mais combien plus déshérités les enfants — la majorité ! — qui n'auront jamais connu que le catéchisme de leur première communion !...

Ainsi, l'instruction religieuse générale prépare mal à la compréhension du Sacrifice de la Messe. Nous verrons tout à l'heure ce qu'on pense de la façon dont on initie directement les enfants à la pratique même de la messe.

6) *Le matérialisme pratique*

Abandonner la messe, abandonner le spirituel, abandonner Dieu, c'est tout un. Et même si la tête est instruite, Dieu et son culte ne plaisent plus quand le matérialisme domine la vie.

Une observation banale, mais nécessaire :

Je connais des gens qui ne vivent que pour gagner de l'argent et en jouir. C'est la satisfaction de leurs appétits matériels, la table surtout, qu'ils recherchent. Leur genre de vie donne l'impression que Dieu en est si totalement absent qu'on ne trouve pas étonnant du tout qu'ils n'assistent pas à la messe. C'est le contraire qui surprendrait.

Et cette autre :

Je suis d'une classe aisée, où les garçons reçoivent un certain fond d'éducation. Ils ne sont pas systématiquement déterminés, comme cela se produit souvent dans le peuple, à abandonner la pratique de leur religion après leur première

re communion. C'est plus tard, vers seize ou dix-sept ans, qu'ils commencent à se détacher du bon Dieu. La raison majeure est la perte de la pureté. On sent qu'on n'est plus en bons termes avec Dieu et on n'a pas le courage ou l'humilité de rechercher la pureté perdue. Et puis, ce que demande l'Eglise sur ce chapitre semble incompatible avec la nature... Ceux-là abandonnent Dieu comme antinaturel, sans rapport avec la vie terrestre et probablement avec la vie tout court. Ils cessent de fréquenter sa maison.

*
**

Ainsi donc, si tant de baptisés ne viennent plus à la messe, c'est profondément parce qu'ils ont perdu — ou n'ont jamais eu — le sens de la divinité, soit qu'on ne leur ait jamais ouvert les yeux sur l'invisible, soit qu'ils aient étouffé cette connaissance dans une vie asservie à la matière, soit qu'elle se soit affaiblie dans l'indifférence, ou qu'elle ait totalement disparu avec la perte de la foi.

A ces causes profondes — qui appellent comme remèdes l'offensive totale de l'action catholique et de l'enseignement par le clergé — s'ajoutent d'autres causes, de moindre valeur, dont certaines ne sont que des prétextes.

II

CERTAINES CAUSES SECONDAIRES

1) *Le laïcisme, la politique
et le respect humain*

Le laïcisme est évidemment l'une des causes les plus notables de la baisse des croyances et des pratiques religieuses en France ; si nous le mettons dans ce second groupe, c'est simplement parce qu'il est une cause « extrinsèque », une « cause de causes », par rapport à l'assistance à la messe.

Des parents élevés dans les idées chrétiennes ont envoyé leurs enfants à l'école laïque. On se trouve dès lors en présence d'une génération d'hommes de quarante à cinquante ans qui ne comprennent à peu près rien à la religion, tandis que leurs parents, élevés chez les Frères, avaient du moins gardé un fond de croyance religieuse.

La persécution plus ou moins larvée des fonctionnaires catholiques, l'instruction laïque (au mauvais sens du mot), le mauvais exemple venant du pouvoir... ont amené la masse à se détacher de la foi en général et de la messe en particulier.

Au laïcisme franc-maçon est venu s'ajouter le marxisme :

Parmi les baptisés qui ne vont pas à la messe, je trouve d'abord des gens touchés par des propagandes plus ou moins rouges. Une femme avoue ne pas aller à la messe parce que son mari le lui interdit : c'est un ouvrier, travaillé par le communisme.

Pour la masse ouvrière, l'évolution de la bourgeoisie vers la religion a été un motif de plus en faveur de l'abstention :

« Le patron est calotin et le curé est avec lui ; donc la religion est contre nous. » Opium du peuple, on connaît le refrain. La lutte des classes a rejeté hors de l'église l'énorme majorité de la population des usines et ateliers.

Quant aux autres, dans certaines régions du moins et dans certains milieux :

Il leur faut du courage, presque de l'héroïsme, pour supporter les critiques et les railleries s'ils vont à la messe.

Le « respect humain » empêche bien des hommes de la fréquenter, surtout à la campagne :

Dans certains villages, les femmes et les enfants vont à la messe, mais le paysan reste chez lui de peur d'être la risée

de son voisin. Si par hasard il y va, il se place au fond, vers le bénitier, afin de partir avant la foule.

2) *Les chrétiens ne sont pas édifiants*

Voilà un argument qu'on entend souvent et qui devrait faire réfléchir ceux qui vont à la messe sur leurs responsabilités, car, comme dit Claudel : « tout chrétien de son Christ est l'image », c'est à travers lui qu'on juge de la valeur de la religion :

Réflexion d'un brave paysan : « Je préfère ne pas aller à la messe que de devenir comme ceux qui y vont ! »

« Ceux qui vont à la messe ne sont pas meilleurs que les autres, quelquefois pires. »

Une famille ouvrière habitant ma maison me dit : « Nous n'allons pas à la messe parce que trop de chrétiens qui y vont sont méchants et médians. »

Cas d'espèce, sans doute, et prétextes ; et pourtant...

Quelle tristesse que ces messes de 11 h. 30, qui sont trop souvent des réunions mondaines, l'occasion d'exhiber son nouveau tailleur, ses renards ou son nouveau chapeau ! Mon père et mes grands-parents étaient dans le commer-

ce ; combien de fois les ai-je entendu dire que les gens les plus désagréables, les plus infatués d'eux-mêmes, les plus cinglants avec ceux qui les servaient étaient précisément ces personnes qui sortaient de la messe en fin de matinée le dimanche ! Alors, quel exemple donnent ces gens-là ? Au lieu de faire rayonner la joie du Christ, ils détournent de lui les cœurs qui les approchent. Comme il est difficile, ensuite, de répondre à cette question posée avec parti-pris (c'est bien naturel) : Quel profit spirituel tire-t-on de la messe ?... Quelle que soit la réponse : amour de Dieu, amour du prochain, plus de force pour faire son devoir... voyez l'objection foudroyante qui vient aussitôt aux lèvres de celui qui s'est trouvé à même de remarquer qu'il n'en était pas toujours ainsi !

Il est facile assurément de répondre que ces pseudo-chrétiens ne participent pas de cœur au Sacrifice et qu'ils sont mauvais non pour aller à la messe, mais pour ne pas la vivre — « les exemples vivants sont d'un autre pouvoir »...

3) *Préjugés contre le clergé*

Plusieurs de nos correspondants ont rencontré dans leur enquête individuelle des personnes qui s'excusaient de ne pas aller

à la messe parce que les prêtres leur étaient antipathiques :

Une mère de famille m'a dit un jour :
« Chez nous, nous croyons en Dieu, nous le prions bien, mais nous n'allons pas à la messe parce que nous n'avons pas confiance aux représentants de la religion. »

Un jeune homme de 20 à 25 ans :
« J'ignorais l'église depuis ma première communion. On m'a remis entre les mains un évangile. Ah ! oui, Jésus-Christ, c'est ça. Mais les prêtres, c'est pas ça. Quand ils seront ça, quand ils ressembleront davantage à Jésus-Christ, eh bien ! nous les suivrons. On dirait trop qu'ils exercent un métier. »

Un commerçant : « Aller à la messe ? ah ! non... Pour ce que valent les prêtres ! Allez au fond : ils sont tous les mêmes, ils prêchent bien, mais il ne faut pas les voir de près... »

Pourquoi ne citerions-nous pas ces réflexions, puisqu'on les entend dans la réalité ? Elles sont injustes dans leurs généralisations, car, Dieu merci ! il y a une majorité de prêtres admirables de piété et de dévouement. Mais n'y aurait-il qu'une seule âme détournée de Jésus-Christ par notre faute qu'il vaudrait la peine d'en prendre conscience,

Nous ne nous attarderons pas, dit un autre correspondant, sur un motif fréquemment invoqué, bien que peu solide, celui de l'indignité de quelques prêtres : il s'agit de calomnies bien souvent, et, en tout cas, il faut distinguer l'homme de sa fonction sacerdotale. Disons seulement qu'il y aurait plutôt à reprocher à certains leur manque de zèle, de capacité, ou d'adaptabilité aux nouvelles conditions de la vie moderne.

Leur manque de tact, disent d'autres, et ils citent ces deux faits :

Mon père, qui est instituteur à N..., m'a fait un jour cette confidence : « Si je suis resté si longtemps sans aller à la messe, c'est qu'on m'avait chassé de l'église. Au moment de la séparation des Eglises et de l'Etat, alors que j'étais jeune instituteur continuant de fréquenter l'église, le jeune abbé du village où j'enseignais vitupérait avec une violence inouïe au sermon du dimanche contre l'enseignement laïc et ses représentants ; avec la meilleure volonté du monde, je ne pouvais plus assister à la messe. »

J'ai rencontré un brave homme de vieux paysan qui était sur le point de mourir. Il n'avait pas remis les pieds à l'église depuis les premiers temps de son mariage. Pourquoi ? Parce qu'un jour, allant se confesser, son curé, par méprise, l'avait insulté d'une façon grossière (disait-il), lui reprochant son ivrognerie, etc., Il

l'avait pris pour un autre ! Froissé, notre homme s'était buté et avait cessé toute pratique.

Un peu d'humilité, un peu de foi aussi, auraient suffi à ce brave homme pour demeurer fidèle malgré l'algarade. Mais il faut compter avec les susceptibilités et cultiver surtout notre tact.

4) *Le manque de temps*

Fréquemment invoqué par ceux qui s'abstiennent d'aller à la messe, cet argument est parfois un prétexte, parfois une véritable raison. Voici une correspondante qui parle de certains villages du Jura, région en général très chrétienne :

Garder la ferme, surveiller les bêtes, faire la soupe ou rentrer les récoltes sont pour les paysans de véritables obstacles à l'assistance à la messe. Obstacles qu'ils ne savent surmonter. Dans certains villages du Jura, les femmes et les enfants vont à la messe, les hommes gardent la maison : ce n'est ni indifférence, ni hostilité ; la messe est simplement devenue plutôt l'affaire des femmes que la leur. La plupart ne manqueraient jamais une messe d'enterrement, ni celles du 1^{er} et du 11 novembre. — Il y a quelques familles exemplaires, très rares, où le mari et la femme se relaient pour assister à la

messe chacun à son tour, l'autre gardant les enfants.

Et voici une appréciation sur la valeur de l'argument dans les ménages ouvriers :

Dans le milieu ouvrier, la raison la plus évoquée est le manque de temps. Certes, on peut toujours sacrifier une heure par semaine au bon Dieu, mais il faut fortement le vouloir. Le dimanche, pour la femme, même si elle ne travaille pas dehors, est le jour où elle a le plus à faire ; à plus forte raison si son travail la retient toute la semaine loin de son foyer. On compte sur son dimanche pour faire le ménage. Invariablement, si on ne va pas à la messe de bonne heure le matin, on n'est jamais prête pour la dernière. Une fois, on dit : « tant pis pour aujourd'hui, je n'irai pas... » ; puis, petit à petit, on en prend l'habitude et on ne sait plus ou on ne peut plus réserver l'heure demandée. Et vous entendez de braves mères de famille vous dire en vous voyant partir à la messe : « Priez un peu pour moi qui n'ai pas le temps de le faire... » Cette raison est vraie dans bien des cas. Mais quand la foi est vraiment profonde, on s'arrange, et, si on est obligé de s'abstenir, ce n'est qu'en passant.

J'en ai connu — dit quelqu'un d'autre — qui croyaient devoir s'abstenir de la messe en raison de leur profession ou

de leur métier, très fatigants, qui exigeaient de leur part un repos prolongé le dimanche. Cette raison n'est pas valable dans une grande ville où les messes se célèbrent à toute heure, de telle sorte que les plus fatigués peuvent y assister.

Cette dernière appréciation serait peut-être à nuancer, mais où l'excuse est plus difficile à admettre, c'est dans la bouche de cette dame de la bourgeoisie :

« Le dimanche est juste le jour où l'on n'a pas le temps d'assister à la messe : il faut faire les préparatifs de sortie... Et puis du reste, mon mari se repose le dimanche matin... »

Et guère moins dans le cas de ceux qui manquent la messe pour s'assurer un plaisir :

Très souvent, on manque la messe à cause d'une sortie, d'une excursion. Beaucoup d'hommes qui y assistent en général tous les dimanches de l'année — sans grande conviction d'ailleurs — la manquent tous les dimanches de chasse. On ne sait pas sacrifier une partie de plaisir pour la messe, ni se préoccuper de trouver la messe en cours de route : du moment qu'on sort le matin, il est entendu qu'on n'est tenu à rien...

Pour les commerçants et quelques autres, le problème est plus difficile à résoudre :

La proportion des commerçants d'alimentation qui peuvent assister à la messe est infime ; à leur nombre viennent s'ajouter tous ceux dont le travail exige la présence le dimanche matin.

Pour certaines mères de famille très occupées, pour certains commerçants, l'excuse du manque de temps est acceptable. Mais ne serait-il pas naturel que des baptisés qui ont compris la valeur du Sacrifice s'offrent à garder les bambins pour qu'une mère puisse s'échapper le temps nécessaire ? Dans la famille du commerçant, ne pourrait-on se remplacer ?...

Somme toute, exception faite de cas insolubles, l'argument « je n'ai pas le temps » signifie plutôt : « je n'ai pas de temps à perdre... cela ne m'intéresse pas... » Pourquoi la messe n'intéresse pas, c'est ce que va nous dire le troisième groupe de nos réponses.

III

LES CAUSES QUI TOUCHENT A LA MESSSE ELLE-MÊME

C'est sur ces dernières que nos correspondants ont le plus insisté, et avec raison, car, si les autres causes appellent des remè-

des généraux, ceux de l'action catholique et de l'enseignement doctrinal, celles-ci peuvent être traitées directement, par des remèdes spécifiques, qu'il sera intéressant de noter, en finale, d'après les suggestions qui nous sont faites.

1) *On s'ennuie à la messe*

Tel est le point de départ ; de nombreuses réflexions illustrent ce que la messe a de fastidieux pour beaucoup :

Une fillette de 14 ans : « Je vais à la messe parce que mes parents m'y envoient, mais je m'ennuie, je n'y comprends rien. »

Une autre de 12 ans : « Ah ! c'est Carême : pas de gloria, pas de credo, tant mieux, la messe sera plus courte. » — « Penses-tu, riposte sa compagne, le curé en profitera pour prêcher plus longtemps. »

Une personne de soixante ans m'avoue ne pas aimer la grand'messe. Toutes ces salutations la fatiguent : on n'y comprend rien, on s'ennuie. Elle préfère de beaucoup la messe basse pendant laquelle on peut dire son chapelet. A quoi bon un livre, puisque la messe « c'est toujours la même chose » ?

Mais pourquoi s'y ennuiant-ils ?

« C'est trop difficile à comprendre. Le sens des prières est dur à saisir... C'est monotone, toujours pareil... »

Beaucoup n'ont pas de livre ; quand ils voient le prêtre, de loin, ils ne comprennent rien à ses gestes ni à ses paroles. Ils sont présents avec la conscience de perdre leur temps, et cette idée fixe : recouvrer sa liberté le plus vite possible. Ils sortent de l'église sans avoir réalisé le sens de la cérémonie à laquelle ils viennent d'assister. Comment espérer qu'ils y reviendront tous les dimanches ?

La messe s'est écartée du peuple et a cessé d'être une chose vivante : elle n'est plus une prière, mais un rite impénétrable ; elle paraît nécessiter une véritable initiation dont le privilège est réservé à quelques-uns, tandis qu'elle constitue une corvée pour la plupart.

Parfois, elle a été une corvée au collège religieux, où l'obligation de la messe quotidienne a créé une véritable saturation, — sans compréhension.

Un jeune homme de 18 ans dit ceci : « Je ne vais pas à la messe parce que j'y suis trop allé en pension. J'y allais par force et non par amour. Et si, parfois, je m'esquivais afin d'être sincère, on me trouvait trop indépendant. On aurait dû commencer par nous faire aimer la messe. »

Un autre, de 18 ans également, frais émoulu d'un collège religieux, fait « sauter » la messe sans scrupule. Quand il y va, c'est à une messe courte de préférence. Raison : « J'en ai pris au collège pour jusqu'à la fin de mes jours. » Il y a gros à parler qu'il ne sait pas ce que c'est que la messe et que dans son collège une éducation religieuse maladroite, aggravée de trop nombreuses pratiques extérieures subies et non comprises, a atteint le but contraire de celui qu'elle se proposait : le dégoût par saturation des choses religieuses en général, de la messe en particulier. Aucun sens de la liturgie chez ce jeune homme.

2) *On ignore tout de la messe*

Nous arrivons ici au centre des raisons pour lesquelles les fidèles — ceux qui ont la foi et un certain sens religieux, ceux, par conséquent, qu'il serait le plus aisé de ramener à l'église, — s'abstiennent si facilement de venir à la messe : ils ne savent pas ce que c'est, ils ignorent son sens propre, son rôle, sa fonction dans la Chrétienté, et ils ne comprennent rien à ce qui s'y passe.

Un jeune homme catholique pratiquant m'a dit récemment : « Je comprends bien que la messe, c'est la Cène et le Calvaire, mais pourquoi recommence-t-on tous les jours ? Une fois, cela suffisait. »

Il n'avait besoin que d'un supplément d'information, celui-là, mais tant d'autres n'ont jamais rien su :

En mai 1940, quand on a parlé d'organiser la résistance au col de L..., les femmes du pays, qui ne mettent pas les pieds à l'église plus de deux fois l'an, subitement inquiètes pour leurs granges, celliers ou portefeuilles, vinrent à leur curé demander une neuvaine. « Une neuvaine de messes », précise le prêtre. Entendu ! Assistance nombreuse. Mais le deuxième jour : « Monsieur le Curé, est-ce qu'on ne pourrait pas réciter le chapelet pendant la messe, parce que la messe... c'est pas prier ! »

S'ils n'ont jamais rien su, c'est malheureusement que souvent on ne leur a pas appris. Là-dessus, les témoignages sont unanimes. Nous en avons recueilli très peu qui ne contenaient pas ce regret :

Dans mon enfance et dans ma jeunesse, je n'ai jamais entendu parler de la messe comme j'en ai maintes fois eu l'occasion depuis trois ou quatre ans.

J'étais dans un externat catholique. J'ai eu des cours d'instruction religieuse très bien faits et très intéressants, mais jamais sur la liturgie, et nous assistions à la messe en chantant des cantiques à peu près tout le temps. On en est réduit à découvrir la messe tout seul, mais il

y faut du temps et des conditions qui ne se réalisent pas toujours.

La raison pour laquelle les chrétiens n'assistent pas à la messe et y participent encore moins, est qu'ils ignorent totalement ce qu'est la messe. D'une façon générale, on ne fait pas grand'chose pour le leur apprendre. Un léger progrès a été accompli depuis quelques années, mais encore nettement insuffisant. Il est bien rare encore qu'on explique aux enfants le sens général de la messe et le sens particulier de chacune de ses parties, ainsi que l'attitude que devraient avoir les fidèles à chaque moment. Il est rare aussi que les sermons habituels ou extraordinaires touchent à la messe.

Manque de culture religieuse — note un autre : on ne leur a pas expliqué ou on leur a mal expliqué la messe. Ils ne l'ont pas approfondie. Ils sont devant un spectacle hermétique. Ils ne participent pas au drame, au mystère. Ils ne sont pas acteurs. Ils ne sont pas concernés.

Et encore : Aller à la messe, c'est une corvée pour la plupart, parce qu'ils ne savent pas pourquoi toutes ces prières du prêtre, tous ces gestes. S'ils savaient le grand mystère qui se joue sur l'autel, je suis sûr que beaucoup seraient attirés.

C'est l'ignorance qui vide nos églises à l'heure de la messe ! Qui sait encore que la messe est de la vie ? On se contente

de donner aux enfants la définition brève et sèche du catéchisme — et une définition ne vit pas ! — et en voilà pour toute l'existence.

Si l'on explique les cérémonies de la messe aux enfants, c'est un accident, et l'on ne donne que les grandes lignes, pas les détails. On ne fait pas l'histoire de la messe. On ne dit pas le pourquoi des prières et des cérémonies. Enfin, ce vague enseignement, on ne le répète pas, on ne le complète pas pour les adultes.

A cette carence s'ajoutent les difficultés qui viennent de la messe elle-même, de sa langue, de ses rites anciens :

Le latin, langue populaire de tout l'empire romain d'Occident, aux premiers siècles de l'Eglise, a cessé d'être compris, même par la majorité de nos bacheliers. On dirait les prières en chinois qu'ils les comprendraient tout autant...

Certains gestes, certaines prières sont maintenus pour des raisons purement historiques à une place qui ne correspond parfois plus à rien (Introït), tandis que d'autres ont à ce point perdu leur sens originel que les spécialistes eux-mêmes discutent pour savoir ce qu'ils signifient (signes de croix après l'élévation).

Avouons que ce sont là des difficultés aisément solubles et que, si un enseigne-

ment clair éclairait les fidèles, elles ne les arrêteraient pas. Mais il est difficile cependant de ne pas être sensible à la plainte du poète Loys Labèque :

« Je voudrais comprendre et je ne comprends pas

Parce que tout cela se dit en langue étrangère

Et parce que tout cela se fait dans un trop grand mystère,

Et le troupeau des fidèles qui sont là, il est comme moi

Et ils attendent la fin avec impatience,
Comme une délivrance,

Car il y a une heure qu'on est là, et on n'a rien compris,

Et déjà depuis longtemps, en bousculant leurs chaises, presque tous les hommes sont sortis. »

3) *Les messes ne sont pas attrayantes*

Si les fidèles ne goûtent pas la messe et n'y comprennent rien, il faut bien reconnaître avec nos correspondants que dans nombre de cas la faute en est à la manière dont elles sont célébrées ou dont on prétend y intéresser les fidèles. C'est ici que ceux qui ont répondu à l'enquête se font le plus durs ; c'est ici de même qu'ils peuvent nous être le plus utiles. Les très nombreux prêtres qui font effort pour restaurer la messe dans sa dignité et son attrait seront certainement

d'accord avec eux. — Et d'abord l'abus des cantiques :

A ma paroisse, en banlieue parisienne, les enfants récitent leur prière du matin jusqu'à l'Introït, puis ils chantent des cantiques sans s'interrompre — sauf au sermon — jusqu'au Salve Regina final. Tout le sens de la messe se trouve faussé. Le prêtre ne peut être considéré que comme un être à part, pratiquant des rites mystérieux, là-bas, au fond du chœur, en dehors de nous.

Un jeune homme : « Je vais à la messe parce que je sais que c'est mon devoir d'y aller, mais je ne sais comment entraîner mes camarades, car je pense comme eux : ce n'est pas intéressant. On commence la messe : pendant ce temps on fait la prière, on chante des cantiques stupides... »

Un homme : « J'ai été élevé de 13 à 16 ans dans un pensionnat de Frères. Pendant la messe, presque chaque jour, nous chantions de trois à quatre cantiques ; la mesure était battue par un Frère qui s'interposait entre le prêtre et nous, et toute notre attention dirigée sur lui. Notre manuel officiel ne comportait pour ainsi dire que des cantiques. Comment s'étonner que sur les 800 élèves que nous étions, une douzaine à peine servent la messe ? Comment s'étonner de l'indifférence, de l'évidente mauvaise te-

nue à l'église, de cette ridicule façon de croire que les hommes ne s'agenouillent pas, — qu'avaient les anciens élèves de ce pensionnat, les jours de réunion amicale ?

Puis le caractère de certaines messes tardives ou « en musique » :

La vogue même des messes tardives de 11 heures et demie est à la fois l'effet et la cause d'une décadence religieuse réelle. Huysmans nous a décrit « un concert non-payant où la foi n'avait que faire. Aucun recueillement n'était possible au milieu des dames qui se pâmaient derrière des faces à main et s'agitaient dans des cris de chaises. C'étaient de frivoles séances de musique pieuse, un compromis entre le théâtre et Dieu ». L'atmosphère qui se crée ainsi contamine peu à peu ceux qui s'y rendent.

Les faces à main ont disparu, mais le mal demeure :

On a perdu tout respect pour la messe : pendant les messes basses, les organistes s'en donnent à cœur joie et les maîtres de chapelle font chanter des motets ou des solos sans aucun rapport avec ce qui se passe à l'autel. Dans les messes dites « en musique », cela devient un véritable scandale : Dieu s'efface devant la personnalité du maître de chapelle ; l'officiant qui est le seul interprète entre Dieu et nous s'efface à son tour et doit attendre le

bon vouloir des chanteurs, le texte sacré diminue et s'estompe lui aussi devant la musique et ses accords... « C'est de la beauté pour Dieu », disent les roublards. Non : c'est une satisfaction personnelle, c'est de l'orgueil pour le compositeur, l'organiste et les chanteurs ! La messe dite « en musique » est devenue une audition musicale pour le plaisir d'un petit groupe et l'ennui de la masse.

La messe est une offrande et un sacrifice ; elle ne doit pas être *entendue*, mais *célébrée* par tous, sous la direction du seul célébrant en étroite collaboration avec la sainte plèbe de Dieu. Il n'y a pour s'en convaincre qu'à lire les textes et à les comprendre. Qu'on donne à l'église des auditions musicales, des concerts spirituels, durant les saluts ou d'autres cérémonies, soit, car il est bon que les fidèles prennent un saint plaisir en la présence de Dieu et dans la joie du Christ. Mais la messe n'est pas un plaisir : c'est l'offrande de l'Eglise universelle, c'est le sacrifice dans la communion des saints ; c'est toute l'Eglise, car, sans la messe, l'Eglise s'écroule...

Assurément, on ne dira pas que ces messes « en musique » ne sont pas attrayantes, du moins pour un certain nombre, mais on n'y vient pas pour la messe, ce n'est pas elle qui attire, et, une fois le public attiré, il se retire sans aucune envie de revenir à la messe, et de fait il n'y retour-

nera pas quand elle sera réduite à ce qu'elle doit être. Le but prétendu visé n'est donc pas atteint. Sans même parler des abus de la musique, il est clair qu'

à ces messes tardives, trop souvent considérées comme « chics », l'atmosphère n'y est pas. Entre le prêtre lointain qu'on aperçoit à peine et la foule compacte massée près de la porte de sortie et attendant impatiemment son exeat, pas d'échange possible (et aucun échange tenté). Et si l'on songe que, pour beaucoup de ces baptisés, l'assistance à la messe d'onze heures ou de midi est le seul acte religieux de la semaine, on ne s'étonnera pas de la tiédeur, du manque de vitalité chrétienne qui est la marque de tant d'entre eux.

Ce manque de communication caractérise d'ailleurs un grand nombre de messes, tardives ou non :

Ce qui me semble le plus ignoré, c'est la participation des fidèles à la messe. La table de communion semble une barrière qui nous sépare de l'officiant. La messe, c'est « l'affaire du prêtre » et cela paraît presque sacrilège de vouloir se mêler de cette affaire. Dans les conversations que j'ai eues ces derniers temps, j'ai fortement constaté cette aberration.

Les prêtres donnent l'impression que

la messe se passe uniquement entre le célébrant et Dieu. Ils ne cherchent pas à s'associer les fidèles, lisent les prières trop rapidement et de façon inintelligible, élèvent à peine l'hostie et le calice... On n'apprend pas aux servants, — encore moins aux fidèles ! — à répondre posément et intelligemment...

Comment voulez-vous suivre ces messes qui se débitent là-bas, très vite, très bas, très loin, tandis que les gens passent et repassent auprès de vous, se lèvent ou s'assoient au gré de leur fantaisie et qu'on ne sait « où l'on en est » que par les tintements de la clochette ? Mettez-vous à la place de quelqu'un de pas très initié, qu'on amène là après bien des efforts de persuasion : quelle impression en retirera-t-il ? Aucune atmosphère religieuse ; un piétinement perpétuel, l'agitation des enfants, des parlottes de bonnes femmes dans les coins, des assistants qui baillent et regardent de côté et d'autres, la chaisière maussade qui demande ses sous et rend la monnaie, la quête (ou les quêtes...) et les « mercis » souriants qui se succèdent... « Le plus grand acte de notre religion », lui ai-je dit ! Et lui se demande : que font tous ces gens-là ? A quoi rime tout cela ?...

Ah ! les quêtes ! on nous en parle aussi, et abondamment...

Qui dira un peu haut l'horreur des quêtes, ce cliquetis de sous sur le pla-

teau, commencé dès le Credo, à peine interrompu aux moments les plus émouvants (élévation, communion) ; cette pièce, ce billet qu'il faut chercher dans son porte-monnaie et tenir ensuite entre ses mains jointes ; ce souci mesquin qui freine l'envolée spirituelle ?

Le silence autour de tout ce qui est la messe et le bruit pour tout ce qui ne l'est pas... Que de distractions ! telle cette malencontreuse quête que bien peu d'assistants se représentent comme leur *offrande* concrétisée, mais bien comme une astuce de notre sainte Mère l'Eglise ou de ses ministres... Et la maudite chaisière qui suit !

Nous nous contentons de citer. On fera la part de l'agacement...

Je me souviens d'une messe, à Saint... à Paris. En plus de la chaisière, il y eut quatre quêtes ; la première avait été l'objet principal du sermon ; elle était annoncée environ tous les trois rangs par un suisse qui frappait de sa hallebarde en proclamant : « Pour la mission de X... » ; suivait à peu de distance un enfant de chœur qui disait à son tour, en soprano : « Pour les pauvres de la paroisse » ; puis deux autres, plus discrètes et de destinations inexprimées. Cela dura depuis le sermon jusqu'à l'Îte Missa est... Je n'avais pas entendu un traitre mot de la messe qui se célébrait... pendant ce temps.

Le sermon « sur la quête »... : oui, cela s'entend souvent, trop souvent. Et nous savons bien que ce n'est pas la faute de Monsieur le Curé, sollicité par cent œuvres charitables auxquelles il ne veut pas refuser ses paroissiens, poussé lui-même par des besoins urgents (écoles libres à soutenir, salles à construire, etc...). Mais quand cela se renouvelle dix ou quinze fois dans un hiver, on comprend que les fidèles aspirent à entendre d'autres propos. Et des propos substantiels, qui « accrocheraient » ceux qui sont venus là en passant et, leur expliquant pourquoi ils y sont, les amèneraient à revenir.

Terminons ce chapitre par les réflexions suivantes à propos des messes d'enterrement ou de mariage :

Le plus grand nombre des baptisés non-pratiquants va encore à la messe pour les enterrements et les messes d'anniversaire ; mais est-ce que jamais cette messe des funérailles, qui est si belle pour celui qui lit dans son missel l'enseignement du Christ et les espérances de l'Eglise, a donné envie à l'un des assistants de revenir chercher consolation dans les paroles de vie du Christ et la prière de l'Eglise ? Nous ne comprenons plus, en général, l'état d'esprit des baptisés qui ont perdu les habitudes catholiques. J'ai entendu un jour à un enter-

rement un des assistants faire cette réflexion : « Quelle drôle de chose qu'un enterrement catholique ! C'est cocasse ! »

Quelle peine j'ai éprouvée bien des fois aux messes d'enterrement ou de mariage, à côté de tant d'indifférents qui viennent là pour une fois et qu'on ne saisit pas ! L'horreur du « Requiem » ou d'un « Dies irae » massacrés par des chantres à gages... La mièvrerie d'un « Ave Maria » de X ou de Y, roucoulé par la dame de la tribune... Le ridicule d'une absoute expédiée sans grandeur ; le ridicule plus grand d'une foire aux toilettes... Quand donc prendra-t-on en mains énergiquement la direction de ces messes pour en faire quelque chose de digne, de beau, de vivant, une prédication, un appel à l'âme ?

4) *On n'utilise pas le missel*

Si, malgré l'éloignement du prêtre et les distractions, les fidèles suivaient leur messe dans un vrai missel, le mal serait moindre ; mais combien le font ?

J'ai assisté dimanche dernier aux deux dernières messes, à Saint-B..., de Lyon ; j'ai observé autour de moi, à travers la foule nombreuse : ceux qui avaient un livre (je ne dis pas un missel !) étaient vraiment l'exception.

Une enfant de Marie, jociste pourtant, lit sa messe dans son manuel d'enfant de Marie. Il y a bien des prières, oui, mais pas même l'Epître, l'Evangile de chaque dimanche. Je lui donne un missel, un vrai, le dimanche suivant (IV^e après Pâques) : elle y lit... la messe du Sacré-Cœur.

Trop souvent, les mercantis de la dévotion refilent aux fidèles de vagues bouquins pieusards, pleins de dévotionnettes et de prières « pendant la messe », de style pompier ou geignard...

Un jour de première communion, il m'est arrivé de parcourir les livres des communians, ces livres donnés aux enfants pour la circonstance et qui, selon le désir des donateurs, doivent « leur servir toute la vie » (!) J'ai trouvé bien peu de textes liturgiques, même dans ceux où il n'y avait pas que des cantiques.

Pourtant, ce n'est pas faute d'excellentes éditions ! Depuis vingt ans, les bénédictins belges et leurs émules, les mouvements spécialisés, la J. O. C. notamment, ont fait de merveilleux efforts pour présenter le texte de la messe aux besoins les plus divers. Encore faut-il qu'on s'en serve.

Mais il ne faut pas s'illusionner sur l'efficacité du paroissien le meilleur, car les fidèles préfèrent souvent suivre directement la messe. Et c'est là qu'il faudrait

intéresser, leur rendre la messe présente, empêcher leur esprit de vagabonder : les inattentifs sont nombreux à notre époque ; que fait-on pour les aider, les guider ?



Arrêtons là notre dépouillement sur les causes qui expliquent l'abstention de tant de baptisés. Nous n'y ajoutons pour l'instant aucun commentaire, sinon qu'il faut se garder de généraliser ces critiques, car un travail extrêmement important a été fait depuis quelque temps pour vivifier la messe. La même enquête nous a apporté tant de suggestions (appuyées d'ailleurs sur des réalisations en cours) pour remédier au triste état de choses qu'elle nous a permis de décrire, qu'il nous suffira de les mettre en ordre pour présenter un riche programme d'« apostolat pour la messe ».



Auparavant, et comme transition entre la critique des déficiences et la proposition des remèdes, voici la réponse d'un Père bénédictin qui déplore que le « sens social » de la messe soit oublié de beaucoup.

IV

LES REMÈDES

RENDONS A LA MESSE
SON SENS SOCIAL

(Lettre à la *Revue des Jeunes*)

« Vous posez dans votre numéro de février une double question au sujet de la Messe : pourquoi les baptisés l'abandonnent-ils ? comment les y ramènerons-nous ? Chacun vous donnera la réponse qui reflètera à la fois ses tendances et ce qu'il aura su voir. La solution que je vois, je vais l'expliquer assez longuement, mais je la résumerai en ces deux phrases tirées de votre Revue elle-même :

1. — La messe est délaissée par incompréhension, parce que « nous avons individualisé (dans certains cas spécialisés) le christianisme et réduit notre vie de prière et de pratiques à un dialogue où règnent nos petites suppliques et nos intentions » (p. 5).

2. — Que faire ? — « La liturgie de l'Eglise, c'est le Christ qui prie. Analyser cette formule, c'est commencer à com-

« prendre la messe » (p. 29). C'est aussi élargir considérablement son christianisme et lui rendre son vrai sens.

« La plupart des baptisés de nos jours ignorent aussi bien le caractère social de la messe que celui de leur baptême. En particulier, ils ne considèrent pas la valeur liturgique du baptême et négligent par là même la portée sociale de ce premier sacrement de notre vie chrétienne : notre admission, comme membre *actif*, dans une vraie société dont le Chef est le Christ, l'obligation de participer à certains actes que pose cette société, parmi lesquels il y a précisément les actes liturgiques, dont la messe est le plus éminent ! Qui comprend cela comprend la sainte Messe, et comme sacrifice et comme sacrement, et saisit comment elle « l'incorpore » plus profondément à l'Eglise et au Christ. On pourrait du reste considérer la vie chrétienne sous cet angle : notre égoïsme spirituel n'en sortirait pas grandi et peut-être beaucoup seraient guéris. Enseigne-t-on souvent cela dans les sermons, les instructions ?

« Quelques chrétiens le savent sans doute. Ce qu'ils voient ou entendent semble contredire ce qu'ils savent ! Combien de fois, quand ils sont à la messe, ne sont-ils pas détournés de cette grande et profonde union à la prière du Corps mystique par le rappel

de l'individualisme « personnel » ou de l'individualisme « de mouvement » ?... *Ma messe dans ma vie... Messe dialoguée à l'usage de tel ou tel groupe... Recueil de cantiques pour faciliter l'assistance à la messe... Méthode pour s'unir à la sainte messe par la récitation du chapelet... Dans tout cela, il y a des idées excellentes, qui éclairent tel ou tel point de vue, qui font parfois soupçonner le principal, mais le noieront aussitôt dans l'abondance du particularisme. Quand les fidèles ne demeurent pas inertes, trop souvent ils ont une activité qui dévie et ne les associe pas à cette conception vraiment catholique de leur religion et de leur messe. « Il faut prier en équipe » (dit le Trait d'Union d'un mouvement de jeunes filles, puis :) « Le grand chef d'équipe de nos mouvements, n'est-ce pas Jésus ? Il fait équipe avec chacune de nos âmes par sa grâce et intensifie cette vie d'équipe à deux dans la sainte communion... Nous priérons donc en équipe... en disant du meilleur de notre cœur les prières *spécialisées de nos mouvements* ». Tout cela, bien interprété, est bon, mais, pour la masse, constitue un réel danger d'individualisme.*

« Bien des fidèles sentent cela d'instinct. Certaines réflexions entendues parfois le montrent. Le remède séculaire que peut amener avec elle la liturgie paraît devoir

être aussi efficace sur les âmes de nos contemporains que sur celles de nos ancêtres. Ils avaient le cœur plus simple : essayons de rendre les nôtres moins compliqués.

« La Liturgie, prière officielle de l'Eglise, n'est pas cela seulement : elle est une forme variée, imagée, attrayante de l'enseignement de notre Mère la sainte Eglise ; c'est comme un livre ouvert chaque jour sur ses genoux, pour l'éducation de ses enfants. Il est curieux de remarquer combien les fidèles sont intéressés par tout ce qui regarde cet enseignement, rarement donné : ils sentent dans la liturgie *lex orandi* comme l'explication mise en œuvre, la loi vivante de leur foi, *lex credendi*. Ils ne se trouvent plus seuls dans leur église. Leur pensée et leur cœur débordent, dans le temps, dans l'espace : ils sont reliés à leur passé chrétien par la chaîne ininterrompue de la prière liturgique, ils sont reliés à la terre entière où l'on prie, ils sont reliés au ciel. Partout, c'est la même prière, le même sacrifice, le même Prêtre, le même Corps mystique : un seul corps, une seule âme, une seule et même prière qui monte vers Dieu, inspirée par son Esprit, offerte par notre Seigneur Jésus-Christ, notre Chef ! Il n'y a plus là aucun particularisme : c'est une œuvre permanente et universelle.

« Les fidèles qui participeraient dans cet

esprit à la sainte Messe, le prêtre qui célébrerait avec eux dans ce même esprit, après avoir reçu la sainte communion, pourraient dire avec combien de vérité : *Spiritum nobis, Domine, tuae caritatis infunde, ut quos uno pane satiasti, tua facias pietate concordēs* — Infuse en nous, Seigneur, l'esprit de ton amour, afin que ceux que tu as rassasiés d'un même pain, te vénèrent d'un cœur unanime !

« De cette compréhension devrait naître la fréquentation de la grand'messe du dimanche. Et si, au lieu de grandes effluves théâtrales qui n'attirent que du public et non des fidèles, les pasteurs s'efforçaient de créer parmi leurs paroissiens un courant de prières communes, de participation par la voix à la grand'messe du dimanche, l'intelligence et le cœur ne feraient qu'y gagner : chacun mettant son attention à jouer son rôle dans le drame sacré, célébrant, ministres, schola, foule ! Rien de théâtral... la grande simplicité, la sublime profondeur de l'Eglise qui prie, saisie dans un de ses résumés : la paroisse.

« Cette compréhension de la grand'messe amènerait à celle de la messe basse. Je n'ose pas dire messe privée, ce qui n'a pas de sens — la messe est toujours un acte public, officiel. Les fidèles aimeraient y participer, y répondre même, suivre dans leur missel

toutes les prières de la messe, accomplir avec l'Eglise le cycle liturgique des offices du Temps et se nourrir de leurs enseignements. Mais il faudrait que le prêtre considère que sa messe est aussi celle de ses fidèles, qu'il ne les oblige pas à avoir avec lui cette dévotion vraiment par trop uniforme à la messe de *Requiem...*, ce qui n'est certainement pas l'esprit de la Liturgie, ni celui de l'Eglise, les fidèles eux-mêmes le remarquent ».

*
**

Notre Bénédictin n'est pas le seul à demander qu'on rende à la messe son sens social, et l'on peut dire que tous les « remèdes » proposés par nos correspondants pour que la messe rassemble de nouveau les baptisés se rattachent plus ou moins à cette exigence première : il faut qu'elle rede-vienne vivante, et pour cela *communautaire*.

Voici les meilleures de ces suggestions :

POUR QUE LA MESSE REDEVienne VIVANTE

faites-nous participer à la messe

D'où vient qu'un homme de bonne volonté ait pu dire à l'un de nos amis : « Pourquoi la messe n'est-elle pas plus claire ?

pourquoi cache-t-on ce qui s'y passe ? » -- d'où vient qu'un autre, à la recherche de Dieu, ait déclaré que, de préférence à l'église, il allait au temple, « parce que là du moins il comprenait l'enseignement du ministre de Dieu » ?...

Alors que, précisément, toutes les paroles, tous les gestes liturgiques ont pour but de traduire le mystère, de faire accéder l'intelligence au divin par le moyen du sensible !

Si les fidèles ne voient pas le drame, répond un militant cultivé, c'est qu'on a trop compté sur leur effort personnel, sur leur coopération intérieure. On n'a pas tenu compte des facteurs psychologiques de l'attention. Depuis Pascal, nombreux sont les philosophes qui ont montré, de William James au Père Eymieu, au P. Poucel et à Romano Guardini, l'influence du physique sur le moral. L'état d'âme de l'homme debout n'est pas celui de l'homme à genoux, ni celui de l'homme couché. Les paroles, les gestes déclenchent, ou tout au moins préparent les états d'âme qui leur correspondent. Le Moyen Age ne l'ignorait pas, qui multipliait les cérémonies...

Ces cérémonies demeurent. Mais qu'on nous les restitue telles qu'elles ont été inventées ! Qu'on nous fasse réellement participer, nous, fidèles, à l'action qui se passe sur l'autel ! Nous demandons qu'on nous

considère comme des collaborateurs de cette action, non comme des assistants passifs :

Il faut revenir à ces communautés des premiers chrétiens pour lesquels la messe était ce qu'elle aurait dû toujours rester : le renouvellement de la Cène, le Repas dans toute son humble simplicité extérieure et sa prodigieuse magnificence intérieure.

Ils seraient bien étonnés, ces tièdes habitués des messes de midi, s'ils venaient par hasard prendre part à une messe jociste ou, tout simplement, à l'une de nos messes de Chrétienté. Non que les assistants y soient des saints ou en passe de le devenir, mais enfin, ce qui est essentiel, c'est que, grâce à la participation active et à la communauté d'intention proposée, l'accent y est mis d'une façon très prenante sur l'union du prêtre et des fidèles, et des fidèles entre eux. L'assemblée qui est là n'est pas une simple juxtaposition d'individus ; elle a une unité organique ; elle a une âme. De l'union qui règne se dégage une telle force de supplication que les plus fervents se sentent affermis dans leur espérance, les plus tièdes se reprochent leur tiédeur. Il est regrettable que rien ou presque rien n'ait été tenté de tel dans le cadre paroissial.

Disons tout de suite que cette affirmation est excessive. Sans parler de ces églises de

campagne ou de petits bourgs où la messe paroissiale est restée vraiment la prière familiale agrandie, il existe des paroisses de ville où de très beaux efforts ont été tentés dans le sens communautaire. Nous en citerons quelques exemple tout à l'heure. Cela offre d'ailleurs de véritables difficultés, notamment à cause du manque de prêtres. Convenons pourtant qu'il y aurait encore de gros progrès, et des progrès possibles, à réaliser. Comment ?

restaurez la messe chantée

Car si les messes « de groupe » ont leur raison d'être et leurs avantages, c'est la messe paroissiale qui est la messe communautaire par excellence. Là surtout doit porter notre effort.

Tant qu'on n'aura pas intéressé l'auditoire à l'action, la messe restera morte. La messe-type est, à mon avis, la Grand' Messe chantée par toute l'assistance. Que le Propre soit chanté par un groupe exercé au grégorien — sans pourtant que les fidèles capables de le chanter aussi soient exclus : les graduellistes ne devraient pas être isolés de la foule. En tout cas, que tout ce qui est chanté, par la schola, par les ministres (Epître, Evangile), par le célébrant (la Préface, le Pater surtout) le soit *avec âme* : qu'on y

sente le souci de rendre le texte intelligible aux fidèles ; que la diction du Pater, par exemple, rende le son d'une prière, que celle de l'évangile soit empreinte du respect de la parole du Christ.

Il faudrait créer de véritables chorales paroissiales — non pas de ces navrants « petits chœurs » de dames et jeunes filles qui vous engourdissent par leurs cantiques d'un faux mysticisme hypocrite — mais une chorale vraiment sérieuse ouverte à tous et toutes, dirigée par quelqu'un de compétent, formée à chanter l'ordinaire de la messe d'abord pour pouvoir bientôt soutenir l'ensemble de la foule, puis le propre...

Avouons que ce n'est pas facile... Cependant, si, au lieu de s'attaquer à des « ordinaires » compliqués, comme c'est le cas souvent (la « messe des anges » même n'est pas si facile que cela à exécuter convenablement, et elle traîne...), on exerçait les « ordinaires » les plus simples du Kyrieale, les plus accessibles à la foule, on obtiendrait aisément des résultats étonnants.

L'inconvénient des grand'messes est qu'on n'y communie pas. Leur heure tardive ne s'accommode pas de la communion, si bien que la seule messe qui pourrait être vivante ne l'est pas, premièrement parce que la foule des fidèles fervents est venue aux messes basses du

matin, deuxièmement parce qu'une messe qui ne s'achève pas en communion manque d'un élément essentiel pour être vivante. Pourquoi ne pas introduire là une réforme radicale : célébrer la grand' messe assez tôt (8 h., 9 h.) pour qu'on puisse y aller chanter et communier ? On aurait alors vraiment la messe de la chrétienté paroissiale, pleine de sens et de vie.

Cela se fait, ici ou là. On nous cite plusieurs cas de paroisses où, non seulement le dimanche, mais la semaine, la messe est chantée avec une abondante participation des fidèles à la communion. La réforme a demandé du temps et des efforts, mais l'intensité de la vie liturgique attire et convertit. Chacun connaît l'expérience réussie de l'abbé Remillieux, à Notre-Dame Saint-Alban, dans la banlieue « rouge » de Lyon. On nous signale également celle de

Petite-Forêt, au diocèse de Cambrai, agglomération de communistes militants, 5.000 habitants, 20 personnes à la messe du dimanche en 1936. Le curé qui y arrivait alors se consacra à faire toujours mieux comprendre la sainte Messe à son petit troupeau. Les brebis devinrent apôtres ; elles ramenèrent de temps à autre quelque nouveau chrétien qui venait assister au saint Sacrifice... L'église devint la maison familiale, le dimanche le centre de la semaine, et la messe le cen-

tre du dimanche. Les fidèles participent de tout leur cœur au sacrifice, en chantant, en s'offrant et en communiant... J'ai assisté en 1939 à une grand'messe célébrée à 7 h. 30 à Petite-Forêt : les 20 assistants de 1936 étaient environ 170 participants, et 166 prirent part au Repas sacré.

instituez des messes dialoguées...

Mais si l'on trouve qu'il est trop difficile de faire chanter la messe à la foule, si l'on estime que l'effort technique à fournir pour que le chant soit convenable risque de nuire à la piété, si l'on veut aussi faire vivre les messes autres que la grand'messe, — il reste les messes dialoguées. Tous ceux qui les ont expérimentées nous disent : mais pourquoi ne pas faire ainsi partout ? c'est si simple et si vivant !

Entendons-nous : il ne s'agit pas de ces « chœurs parlés » multipliés ces dernières années pour des groupes spécialisés ou pour des enfants, — prières « pendant la messe » qui ont sur les anciennes l'énorme supériorité de traduire réellement les sentiments exprimés par la liturgie, sous une autre forme. Ce sont là essais louables, et souvent nécessaires pour le jeune âge. Mais quand nos correspondants réclament des messes dialoguées, ils signifient simplement : des messes où tout le peuple fidèle répond au

prêtre, reprenant sa vraie place au lieu de la laisser à l'enfant de chœur, et dit d'une seule voix avec le célébrant les parties chantées de la grand'messe : Gloria, Credo, Sanctus, Agnus...

Qu'on multiplie donc les messes dialoguées en apprenant à tous les fidèles, groupe par groupe, à répondre à la Messe, en donnant leur voix, au lieu de rester confinés dans leur coin, sans liaison avec leurs voisins. Qu'on leur enseigne à se lever, à s'asseoir, à se mettre à genoux en même temps ! Que les « Amen », les « Deo gratias », l' « Habemus ad Dominum », etc... jaillissent du cœur même de l'assemblée, comme des cris de foule qu'ils sont en réalité. Avec quelques semaines d'exercice on y arrive facilement. On sent alors ce qu'est « la communauté paroissiale », chacun participe à la vie de tous, celle du célébrant et donc du Christ.

A la paroisse Sainte-Marie de Saint-Etienne, M. le Curé a institué la messe dialoguée en semaine, à 7 h. Il a établi un autel portatif à la hauteur de la table de communion et célèbre face aux fidèles groupés autour et qui répondent ensemble. Le résultat est excellent et ces messes sont très suivies.

Un curé de campagne écrit :

J'ai chaque matin une assistance de

15 à 20 personnes ; je célèbre la sainte messe en communion avec tous les présents qui répondent à haute voix avec l'enfant de chœur, qui lisent tout haut avec moi le Kyrie, le Gloria, le Credo, le Sanctus et l'Agnus, qui entendent en français la lecture du propre de chaque jour, et qui communient, une bonne moitié chaque jour. A la fin de la messe, nous faisons ensemble notre action de grâces, et je termine par la lecture plus ou moins commentée d'une petite méditation.

On nous cite encore la paroisse de La Demi-Lune (environs de Lyon), « une des rares églises où la messe, semaine comme dimanche, est vraiment offerte en commun par le prêtre et les participants. — Il y en aurait bien d'autres à donner en exemple cependant. Mais pour que les messes dialoguées réussissent vraiment, il est souhaitable qu'elles soient

...dirigées, expliquées, commentées.

On prétend que la messe dialoguée est d'exécution difficile, surtout avec un nombreux public. Non, si elles sont dirigées par un prêtre ou par un laïc qui se tient au milieu de l'assemblée et donne le ton, le rythme.

Ne serait-il pas possible qu'il y ait aux messes du dimanche un « meneur de jeu » (j'emploie le mot sans irrévérence,

dans le sens qu'on lui donne dans les milieux routiers) qui ferait dialoguer la messe, qui indiquerait avant la messe et, à l'occasion, au cours de la messe, les prières du propre : « aujourd'hui dixième dimanche après la Pentecôte, avec telle mémoire, que vous trouverez à tel endroit... » ?

C'est ce qu'un autre correspondant appelle « un maître de chœur ». La voilà bien l'action catholique, la participation du laïc au travail sacerdotal ! Est-il impossible de trouver ce laïc dans la plupart des paroisses ? Est-il impossible aussi de former des groupes, spécialement entraînés, pour animer la foule ?

Qu'on suscite des groupes de catholiques qui se donnent pour tâche de rendre « participables » pour la majorité des assistants les messes paroissiales du dimanche, et en particulier celles de 11 h.

Pourquoi les scouts, les mouvements de jeunes, les groupes de Chrétienté, les compagnons de saint François, au lieu d'aller dans des lieux de pèlerinage, ne vont-ils pas porter des messes dialoguées dans les paroisses de foi décadente ? Leur jeunesse, leur vie feraient le plus grand bien. Ce serait sans doute un sacrifice pour eux, mais ne croyez-vous pas que la récompense en serait plus belle ? Je

pense à la Creuse, qui ne sait pas ce qu'est une tente ou un feu de camp, et qui a de si beaux paysages...

L'idée a déjà été réalisée en d'autres pittoresques contrées, et, en banlieue, pour des fêtes comme Noël. Mais qu'il serait beau, en effet, de la réaliser habituellement dans nos paroisses déshéritées de faubourgs et de banlieue !

L'entraînement de ces groupes est facile, et, de fait, quantité de groupes d'action catholique ont déjà « leur » messe dialoguée. Nous permettra-t-on de souligner, avec notre Père Bénédictin de tout à l'heure, que l'idéal n'est pas « la messe dialoguée du groupe », mais « la messe dialoguée de la paroisse » ? Une paroisse où chaque groupe, entraîné de son côté pendant quelques mois à la bonne participation, et d'une manière identique, apporterait avec les autres le résultat de son entraînement pour réaliser une messe communautaire vivante, connaîtrait certainement un renouveau de vie liturgique et apostolique.

On aimerait aussi que les messes fussent expliquées discrètement, et cela nécessite la présence d'un prêtre :

Les messes ne pourraient-elles pas parfois être expliquées : un prêtre dirait de la chaire quelques mots très brefs sur le déroulement de l'action. Parmi les ri-

tes de la messe, il y en a qui demeurent incompris des fidèles ; un mot leur permettrait d'en saisir le sens.

Ne pourrait-on pas aussi lire à haute voix en français, les parties propres : introït, oraison, épître, évangile, offertoire, communion et postcommunion, pour tant de fidèles qui n'ont pas de livre, et même pour les autres qui suivraient mieux en écoutant qu'en cherchant dans leur missel ? Ces réalisations devraient être très discrètes pour ne pas nuire à l'événement essentiel : affaire de tact et de compétence.

Les messe d'hommes notamment devraient être dialoguées, avec, s'il est nécessaire, des commentaires très courts, sous forme d'invitation à une participation personnelle à l'offertoire, la consécration, la communion.

Les messes de 11 h. surtout devraient bénéficier du dialogue et du commentaire. Ce pourrait être un moyen de rechristianiser ce milieu qui ne va à la messe que par convenance, parce que c'est « bien porté ». Là, un commentaire de l'action fait par le prêtre en chaire serait mieux indiqué qu'un concert du meilleur organiste et de la plus belle musique qui soit...

A la J. E. C. des Beaux-Arts, nous avons eu cette année des messes commentées, ou plutôt des messes méditées, en nous inspirant de l'opuscule de l'ab-

bé Dutil. Ce sont là vraiment des messes vivantes, des messes vécues et qui intéressent les plus ignorants (je le dis d'après le témoignage de mes camarades non-jécistes).

On souhaite aussi que la vie soit rendue — la vraie vie liturgique — aux messes de mariage et aux messes de funérailles. Pour les mariages, il n'y aurait qu'à accentuer le mouvement qui pousse tant de jeunes catholiques, à l'heure actuelle, à transformer le vain décorum des temps révolus, en une sobre messe dialoguée où leurs amis s'unissent à eux par la communion. Dans les deux circonstances, il y a un véritable apostolat à exercer auprès de ceux qui viennent à l'église ce jour-là en passant, « un splendide témoignage à rendre devant bien des baptisés qui retrouveraient peut-être aux heures de souffrance ou d'émotion le chemin de l'église ».

Je projette — écrit un prêtre — d'insérer les mariages et les baptêmes dans la messe paroissiale du dimanche, car ce doivent être des fêtes de famille, où la communauté paroissiale a un rôle actif à jouer et doit marquer sa sympathie, son accueil, ses vœux de bonheur, par une communion aussi paroissiale et nombreuse que possible.

construisez des églises pratiques

Qu'on nous bâtisse des églises qui se prêtent au caractère communautaire de la messe ! nous dit-on. Plus de ces piliers gênants, puisque le béton armé permet de s'en passer... Qu'on aménage l'autel de telle sorte qu'il soit le centre d'attention de toute l'assemblée !

A l'heure actuelle, la plupart des constructeurs d'églises tiennent compte de ces exigences. On se souvient des émouvantes messes dialoguées du Pavillon Pontifical, en 1937, où la foule ne perdait rien des paroles et des gestes du prêtre.

Des autels qui soient des tables, des messes célébrées face au peuple, en plein milieu de la communauté des fideles, une plus grande sobriété et un goût plus sûr dans l'ornementation et la décoration des églises, — voilà des désirs qui s'expriment dans la plupart des lettres de nos correspondants et, on peut le dire sans exagérer, chez presque tous les catholiques éclairés. Goût de la nouveauté ? snobisme ? Non ! désir de *vivre* la messe et de la montrer, dans sa grandiose simplicité, aux centaines de milliers de baptisés qui n'y comprennent rien.

redonnez son sens à la quête

Toujours dans le même esprit, on nous écrit : n'écartez pas de nos églises une foule d'hésitants facilement rebutés par certaines pratiques comme l'abus des quêtes ! Qu'on restitue à la quête son vrai sens : elle est la forme moderne de l'offrande antique. Les fidèles n'apportent plus du pain, du vin, de la cire, de l'huile — ce qui sert au culte ; ils apportent de l'argent — et c'est toujours pour le culte, pour le service de Dieu. Qu'on le leur dise ! qu'ils le sentent !

Une seule quête, et qu'on forme les paroissiens à la générosité pour cette quête unique, en leur expliquant son sens de participation à l'offertoire et donc sa valeur de culte. Ne la commencez pas pendant le Credo : ce n'est pas le moment. L'idéal serait d'interrompre la messe pendant qu'on la ferait rapidement, au besoin en multipliant les quêteurs, tandis qu'on chanterait l'offertoire ; puis d'en porter le produit sur l'autel avec une certaine solennité. Elle reprendrait alors tout son symbolisme et ne serait plus une occasion de distractions ou de critiques (1).

la communion à la messe

Nous avons déjà cité ceux de nos correspondants qui souhaitent que la pratique

(1) Cela se fait, nous dit-on, à Saint François-Xavier, à Paris,

se généralise de donner la communion à la grand'messe. D'une manière plus générale, ils s'élèvent contre l'abus qui consiste à séparer la communion de la messe :

Dans ma paroisse, on distribue la communion avant ou après la messe, très rarement au moment normal ; et souvent on continue la messe pendant qu'un autre prêtre distribue la communion.

Il y a, certes, des cas de force majeure, et mieux vaut avoir la communion en dehors de la messe que de ne pas l'avoir du tout. Mais souvent la piété des fidèles est déformée :

Ici, on s'imagine que l'essentiel est l'action de grâces. Avoir une longue action de grâces pour parler à Dieu de ses petites affaires, tout est là. En conséquence, on communie juste avant la messe (à la fin de la messe précédente ou à la distribution faite « exceptionnellement » chaque dimanche) et on rumine son action de grâces toute la messe...

Quelle aberration ! L'essentiel est la préparation. Saint Thomas nous enseigne qu'on profite de la communion dans la mesure où l'on s'est bien préparé à faire, en la recevant, un plus parfait acte d'amour (1). As-

(1) La plus grande dévotion est requise dans la réception même de ce sacrement, parce que c'est alors

surément, un accroissement de charité se produit pendant l'action de grâces, dans la mesure de l'intimité avec le Christ sacramentellement présent dans l'âme du communiant, mais on ne peut méconnaître que l'âme sera d'autant mieux disposée à cette intimité qu'elle sera mieux préparée. Historiquement, les prières de la messe ont été développées dans le sens de la préparation, non dans le sens de l'action de grâces. Une piété un tant soit peu éclairée comprendrait que normalement le sacrifice de la victime doit précéder sa distribution aux fidèles... Où est le sens de la Cène : « Jésus prit le pain, le bénit, le rompit *et* le donna à ses apôtres... » ? L'erreur est dans l'esprit :

On sépare l'eucharistie de la messe ; on enseigne à communier pour soi et on n'insiste pas sur la dilatation des âmes dans le Christ, la communion des saints.

Toujours le manque de sens communautaire, de sens « de l'église » ! Un enseignement droit ne devrait pas séparer la communion de la messe, l'eucharistie-sacrement de l'eucharistie-sacrifice. C'est toute l'Eglise qui offre le Christ ; c'est toute l'Eglise qui se le partage pour vivre de sa vie : sacre-

que l'effet du sacrement est perçu, et cette dévotion est plus facilement empêchée par ce qui précède que par ce qui suit » (III a, q. 80, art. 8, ad 6),

ment de l'Unité. On s'en rendrait mieux compte si la distribution de la communion était plus ordonnée :

Dans ma paroisse, à chaque messe, j'assiste à une véritable course à la communion : les fidèles sont sous pression depuis l'élévation ; cela se sent, se devine... on range son parapluie, on ôte ses gants, on pose son livre... Puis, au moindre bruit de chaise déplacée, souvent avant le Pater, c'est la galopade vers la Sainte Table... On suppose aisément les dispositions de l'esprit et du cœur durant cet éveil et cette observation afin de prendre rang !...

Et pendant qu'on distribue l'Eucharistie, la messe continue, et le prêtre est déjà revenu à la sacristie que les fidèles sont encore à communier...

Alors qu'il serait si simple et si beau d'organiser une procession de la communion, qui commencerait sitôt après le « Domine non sum dignus » prononcé d'une seule voix par tous les participants (pas avant) et se terminerait avec le retour du prêtre à l'autel, de telle sorte que chacun, revenu à sa place, pourrait dire avec lui la postcommunion — action de grâces de tous pour tous...

*qu'on nous donne de bons sermons
et des sermons sur la messe*

« Donnez-nous avant la messe quelques indications pratiques sur le propre du jour », nous dit-on ; « lisez-nous le propre en français » ; « guidez-nous au cours de la messe... »

Certains demandent davantage en ce sens :

Qu'on nous prêche donc sur la messe ! Pourquoi, dans les séries de prêches imposés dans les diocèses n'en insère-t-on pas une sur la messe ? Croit-on que les fidèles n'en ont pas besoin ? Qu'on se persuade bien qu'ils n'en connaissent pas grand'chose...

Pourquoi les sermons ne portent-ils pas plus souvent sur l'évangile, sur l'épître, voire même sur la collecte ou telle autre prière de la messe ? Le sermon devrait faire corps avec la messe elle-même. Bien souvent, l'assistance lit l'épître ou l'évangile sans être à même de les comprendre ou d'en voir l'application dans sa vie.

Et plus généralement :

Si l'on veut ramener les fidèles à l'église, il faut que les sermons qu'on y entend couramment soient plus intéressants, plus adaptés, mieux préparés et plus

nourrissants pour l'âme. Trop souvent, une longue partie du prône consiste à réclamer de l'argent et à expliquer pourquoi... Et la majorité des auditeurs n'a que ce quart d'heure d'instruction religieuse dans la semaine !

Pas mal de gens vont à la messe pour le prédicateur. A lui de nous y attirer pour un Autre.

On se plaint que les catholiques ignorent l'enseignement de l'église. Comment les connaîtraient-ils ? ils en entendent si peu parler en chaire ! Pourquoi les sermons ne sont-ils pas plus souvent de sobres commentaires des Ecritures et des encycliques ? Et par ailleurs ils trouvent difficilement à la librairie locale les ouvrages qui les exposent et qui doivent être commandés à l'aveuglette, sur la foi du titre : c'est trop demander au chrétien moyen.

Je voudrais trouver, à ces messes de 11 h., des prédicateurs énergiques, plutôt que ces prêtres qui n'osent pousser leurs attaques parce qu'ils ont peur de heurter les sentiments de ces gens qui les écoutent, ces gens prétendus « distingués »... Je crois qu'un bon prédicateur peut remuer son auditoire : plus il parle franc, plus il est énergique, plus il nous rappelle l'amour infini du bon Dieu pour nous, plus il nous montre combien nous sommes mesquins et combien nous faisons peu en face de cet amour, — plus

aussi on a envie de se secouer et de sortir de sa médiocrité.

Enseignez-nous la liturgie

Il est clair qu'au cours de la messe, l'enseignement ne peut être très détaillé. On n'est pas là avant tout pour apprendre, sauf durant l'instruction, mais pour prier et s'offrir avec le Christ. Aussi les desiderata s'élargissent :

Il faut vulgariser la liturgie. Nombreux sont les adolescents et les hommes qui ne peuvent plus se contenter des fades prières des manuels ; ils veulent une nourriture plus riche et plus variée : celle dont précisément les prêtres se nourrissent, celle de l'Ecriture et de la liturgie.

Qu'on nous enseigne la signification des mots (Avent, Epiphanie), le symbolisme des couleurs, des gestes ; les idées et sentiments affectés par l'Eglise à chaque grande période du cycle liturgique, etc... Dans ce vaste monde liturgique, nous ne serons plus des étrangers, nous ne passerons plus à côté des vraies richesses sans les voir et sans les comprendre. Nous vibrerons à l'unisson, tous ensemble joyeux de la joie liturgique, ou tristes de la tristesse liturgique, réalisant ainsi véritablement la communauté chrétienne,

Il faut pour cela qu'un effort de propagande soit tenté par le clergé.

Comment ?

D'abord auprès des enfants :

Pour combattre cette ignorance, il faudrait dès la première année de catéchisme apprendre aux enfants d'une manière vivante ce qu'est une messe. Ensuite leur expliquer ce qui se passe à l'autel, chaque geste du prêtre, les faire participer à l'offrande.

Enseigner aux enfants l'obligation formelle ne suffit pas : il faut leur faire connaître et surtout *aimer* la messe, pour que, leur communion solennelle accomplie, ils continuent à y venir.

Qu'on se serve au catéchisme des tableaux édités par l'abbaye de Lophem les Bruges ; qu'on leur fasse faire des concours sur la messe : ils finiront par s'y passionner pour cette étude et par comprendre ce qu'est le Sacrifice.

Puis auprès des militants

Dans les mouvements d'action catholique, qu'on fasse des cercles d'études fréquents sur la messe. Il est effrayant de voir jocistes (1) et jécistes si ignorants de ce qu'est la messe, alors qu'ils étudient l'évangile, voire l'Ancien Testament très

(1) Les cercles d'études jocistes en 1942 ont porté sur la messe.

longuement : je connais un cercle d'enfants de Marie qui étudient de façon très approfondie la Bible et, le dimanche, quand elles lisent la messe, c'est dans un livre de piété où ne figurent ni Epîtres, ni Evangiles !

Le premier remède à l'indifférence de ces catholiques pour la messe, ce serait que, dans l'enseignement religieux et surtout dans les cours secondaires, on fît une part plus grande à la messe, en donnant le goût de la liturgie en même temps que le sens de l'Evangile, — ce qui manque à beaucoup des membres les plus fervents de notre Action catholique : paradoxe apparent, mais constatation trop facile à faire...

Auprès de tous, on réclame :

— dans les œuvres d'adulte, des cercles d'étude où l'on étudierait à fond toute la liturgie de la messe ;

— dans les bulletins paroissiaux, des explications suivies et détaillées ;

— dans les salles paroissiales ou dans des salles centrales, des cours sur la messe, des conférences pour les chrétiens désireux de s'instruire ;

— des conseils bibliographiques pour ceux qui ne savent pas ce qu'il faudrait lire sur la liturgie...

Une croisade pour le missel

Toute messe ne peut être chantée ou dialoguée. Et quand les fidèles auront appris par des cours ou d'une autre manière l'art de suivre la messe, encore faudra-t-il qu'ils puissent le faire aisément.

Au lieu de ces messes tellement « basses » qu'on n'entend rien dans les premiers rangs, pourquoi les célébrants, nous écrivons, ne prononceraient-ils pas les paroles distinctement et à voix haute, de manière qu'on puisse les suivre mot-à-mot dans le missel ? Cela ne signifie pas « lenteur » mais « clarté d'expression », pour que dans toute l'église on entende ce que le prêtre dit.

Cela suppose évidemment qu'on proscrie les prières « pendant la messe » et les cantiques. Si on estime devoir conserver des cantiques, au moins de temps en temps, pour des messes d'enfants, que ce soit des cantiques écrits exprès pour la participation à la messe (il en existe de fort bien faits, par exemple la messe de Dom David pour les enfants).

Mais en règle générale qu'on nous délivre de tout ce qui nous empêche de nous unir au sacrifice !

Concevoir l'assistance obligatoire à la messe dominicale « comme une manière plus ou moins habile de déterminer une

présence minima d'une demi-heure par semaine à l'église, durant laquelle toute forme de dévotion est permise, y compris la récitation du chapelet ou la lecture de petites prières ou méditations dans un livre autre que le missel », c'est trahir la pensée de l'Eglise : « les prières de la messe valent tout cela. »

Cela suppose en second lieu que tout le monde a un missel. Or nous sommes encore loin de compte ! L'apostolat du missel a été exercé d'une manière remarquable par Dom Lefebvre et ses nombreux émules. Depuis vingt-cinq ans, de très beaux progrès ont été réalisés. Mais il faut croire qu'il y a encore beaucoup à faire, d'après les réflexions de nos correspondants qui constatent si souvent l'absence de missels entre les mains des fidèles. Il faudrait, nous dit l'un d'eux,

trouver pour tous, petits et grands, un missel, un vrai, à adapter au degré intellectuel de chacun.

Mais cela existe, cher ami ! Consultez le catalogue de Dom Lefebvre (librairie Paris-Rome, rue de Rennes) et celui de Mame, — sans parler de quelques autres : vous trouverez là un choix considérable, pour tous les âges et pour tous les yeux.

Il faudrait, nous dit l'autre, offrir aux

fidèles des missels liturgiques à des prix abordables.

Là, personne ne peut faire qu'un missel complet et bien présenté ne soit d'un certain prix. Et nous ne pouvons mieux répondre qu'en citant ce témoignage d'un autre correspondant :

Une de mes « jeunes urbaines » m'a demandé un missel, parce qu'elle s'est trop ennuyée le Jeudi Saint. Elle travaille, mais elle préfère avoir un missel complet de 150 fr. et faire pour cela le sacrifice d'autre chose...

Dédié à certains et à certaines à qui l'achat d'un missel ne coûterait même pas le sacrifice d'autre chose.

Voici un curé qui a su s'y prendre :

Il y a 25 ans que j'ai le bonheur de collaborer avec un curé de paroisse qui voulait que chaque fidèle participe à la messe et ne lise pas n'importe quoi pendant le sacrifice. Il a commencé par former les enfants et ensuite les parents. Peu à peu, tout le monde s'est procuré le missel, et quand un enfant faisait sa première communion, il demandait un livre sans ornements, mais qui ait toutes les prières de la messe, pour pouvoir bien s'unir au prêtre. Suivre la messe n'était plus une corvée, mais un besoin.

Un autre fait :

Dans un petit village, la catéchiste fit cadeau aux enfants de la première communion d'un missel de Dom Lefebvre édité pour les enfants, et chaque dimanche elle leur expliquait la messe, ou l'origine de la fête célébrée. Les enfants en parlèrent à la maison. Les parents s'y intéressèrent et depuis l'assistance à la messe s'est beaucoup améliorée.

Pour les messes dialoguées, on réclame des missels avec césures marquées pour les pauses. Cela existe également : le Père de Chabannes a édité, sous le titre « Messe dialoguée » un fascicule très bien présenté qui donne toute satisfaction (à l'abbaye d'En-Calcat, par Dougues, Tarn). S'inspirant de ce fascicule, les groupes Chrétienté à Paris (29, Bd. de la Tour Maubourg) et à Lyon (1, place Gailleton) ont édité de petits opuscules bon marché qui peuvent être massivement distribués.

Les missels existent : ce qui manque, c'est que tous les fidèles les possèdent. Il faut entreprendre une véritable croisade pour le missel.

Latin ou français ?

La question de la langue liturgique semble préoccuper un bon nombre de nos cor-

respondants. « Si la messe se disait en français, ce serait plus intéressant, mais en latin on n'y comprend rien », — telle est la réflexion qu'on nous rapporte, sous cette forme ou d'autres, comme entendue de divers vôtés.

Cela aurait-il de tels inconvénients pour l'unité romaine de dire la messe dans la langue du pays, dans une traduction très fidèle contrôlée par l'autorité ? Je suis persuadé que même les fidèles qui ont fait vaguement du latin en seraient satisfaits.

Et un autre :

Il est peut-être permis à des enfants aimants de l'Eglise et soumis à sa hiérarchie d'exprimer le vœu qu'une grande place soit faite aux langues nationales dans la liturgie.

Assurément, c'est permis, et nul n'ignore que les Bénédictins belges ont exprimé ce vœu à diverses reprises dans leurs bulletins d'apostolat liturgique. Cela regarde la Congrégation des Rites, qui apportera peut-être quelque jour des assouplissements à la coutume actuelle.

Mais il est difficile de ne pas voir la grandeur et l'utilité d'une langue unique pour l'Eglise entière. A quelque nationalité qu'il appartienne, un prêtre peut célébrer la

messe pour n'importe quel fidèle : le texte est toujours le même, en tous pays. Des fidèles peuvent chanter ensemble le Credo, à Lourdes par exemple, qu'ils viennent de Pologne ou d'Amérique. Cela a son prix.

Il reste que la foule s'exprimerait autrement en criant : « Seigneur, ayez pitié de nous ! » qu'en criant « Kyrie eleison ». Mais il ne dépend pas de nous d'introduire une telle réforme et si tous les fidèles pratiquaient assidûment leur missel et participaient à des messes vivantes, les inconvénients réels du latin s'estomperaient.

Conclusion

Avec les correspondants que nous avons cités, avec des milliers de catholiques, nous sommes persuadés que nos messes attireront quantité de baptisés qui négligent d'y venir parce qu'ils n'en comprennent pas le sens et s'y ennuiant, — du jour où on les fera participer à une action vivante, claire, significative.

Que les responsables s'ingénient à promouvoir cette vie, par tous les moyens, tout en restant dans la liturgie authentique. Qu'on ressuscite les vieilles coutumes pleines de sens : l'offrande, l'énoncé des intentions aux mementos, etc... Qu'on lute sans pitié contre tout ce qui défigure le sacrifice.

Qu'on apporte à célébrer la messe dignement et en beauté plus de soins qu'à n'importe quelle autre cérémonie. Qu'on initie les fidèles à tous ses symboles pour qu'elle leur soit un livre ouvert. Que surtout ils sentent qu'elle est *leur* action, celle de leur communauté.

Nous sommes sûrs qu'alors l'ensemble des chrétiens qui ne sont pas foncièrement indifférents seraient « accrochés » par la messe, y viendraient volontiers, s'en feraient apôtres.

Restent les autres — la majorité sans doute, ne nous ne le dissimulons pas.

Les ramener à la messe ne sera normalement que le résultat d'un autre retour, plus profond, œuvre de l'action catholique, avec tous ses moyens. Nous pensons pourtant, pour avoir été témoins de cas réels, que même sur ces chrétiens très lointains, une messe communautaire bien célébrée peut avoir une action de conversion.

Ce ne seront toujours que des cas isolés. L'influence massive peut et doit s'exercer sur la jeunesse qui n'a pas encore déserté et qui désertera si l'on n'y prend garde. Et là, la tâche des éducateurs est considérable, lourde de responsabilités :

— qu'ils enseignent une religion vivante, une religion « du Christ », centrée sur sa Personne et son Evangile, non sur des thè-

ses et des formules, des pratiques et des défenses ;

— que dès le jeune âge ils développent le sens de l'Eglise, de la communauté catholique, du Corps mystique, — le sens aussi du sacrifice et du don de soi ;

— qu'une « mystique » du christianisme vécu, conquérant, rayonnant, traverse de plus en plus nos mouvements de jeunesse, de telle sorte qu'un véritable « engagement » puisse être demandé à nos militants.

Alors la Messe, — sacrifice du Christ et sacrifice de chaque chrétien, — acte du Chef et acte de la Communauté, — lieu de l'engagement et lieu de la fraternité, — apparaîtra aux nouvelles générations chrétiennes — non plus comme la demi-heure de faction obligatoire chaque dimanche — mais comme l'indispensable rassemblement des baptisés « dans le Christ, par le Christ et avec le Christ » pour l'offrande au Père de toute la vie humaine.

APPENDICE

Une instruction pastorale de S. Exc. Mgr Rastouil, évêque de Limoges sur la messe dialoguée

(Extraits)

Pour répondre à l'esprit de la doctrine théologique et du mouvement collectif des prières de la Sainte Messe, et nous conformer aux conseils de prudence que nous donne la Sacrée Congrégation des Rites en constatant la licéité de la Messe dialoguée.

1° Estimant :

1) que la pratique de la messe dialoguée a l'avantage : a) d'obliger les assistants à avoir un missel complet ; b) de les forcer à suivre attentivement la messe pour être prêts à répondre ; c) de les faire participer le plus directement possible au saint sacrifice ;

2) que les inconvénients très réels peuvent être écartés, qui résulteraient de la précipitation, de la dispersion, de l'éloigne-

ment des assistants : a) par l'attention, les conseils, et aussi la manière du célébrant ; b) par le groupement, la bonne volonté et la piété des fidèles.

2° *Ayant expérimenté :*

Comme curé (1928-1930) dans une paroisse ouvrière, quotidiennement pendant deux ans ;

comme directeur d'œuvres (1931-1938) au cours de retraites, récollections, journées-rencontres réunissant de 500 à 1.500 jeunes filles, au cours de manifestations générales de Congrès les plus divers ;

comme évêque, en de nombreuses églises et chapelles, au cours de diverses tournées pastorales :

1) que cet usage intéresse toujours et vivement l'assistance ;

2) qu'il engage les fidèles à venir plus souvent à la messe ;

3) qu'il les invite à se rapprocher du sanctuaire pour mieux suivre ;

4) qu'il multiplie rapidement le nombre de personnes suivant la messe dans un missel ;

5) qu'il instruit toujours mieux les âmes pieuses des richesses spirituelles de la sainte messe ;

6) qu'il favorise des communions plus nombreuses et plus ferventes parce que mieux comprises par une participation plus active à tout le divin Sacrifice ;

3° *J'invite MM. les Curés et Aumôniers :*

1) à organiser partout où c'est possible, le premier degré de messe dialoguée : c'est-à-dire la réponse collective des assistants — avec l'enfant de chœur ou à sa place — au prêtre qui célèbre la messe ;

2) à obtenir en plus, là où c'est possible, le second degré de messe dialoguée, c'est-à-dire, en plus des prières du 1^{er} degré : la récitation avec le célébrant (sans alterner) des Gloria, Credo (s'il y a lieu), Sanctus et Agnus Dei ;

3) à ajouter, toujours là où c'est possible, avant la communion des fidèles, le Confiteor, et, avec le prêtre, le Domine non sum dignus (...) ; ce sera le troisième degré de la messe dialoguée.

Conditions pour la messe dialoguée

Il est désirable que partout où c'est possible soit pratiquée l'assistance à la messe dialoguée, moyennant certaines conditions qui répondront, si elles sont observées, aux justes préoccupations de la Sacrée Congrégation des Rites :

De la part du prêtre :

1) Prononcer à voix intelligible et lentement les prières qui appellent les réponses des fidèles ;

2) laisser aux assistants le temps de répondre ;

3) expliquer aux fidèles la sainte messe : théologie, liturgie, pratique ;

4) inviter les fidèles à posséder un missel quotidien et les aider même à se le procurer ;

5) apprendre aux fidèles à se servir du missel ;

6) pourvoir les personnes pieuses de l' « Ordo » des fidèles en français, publié par l'évêché ;

7) indiquer chaque jour, par un tableau ou de vive voix en entrant dans l'église, la messe du jour ;

8) donner aux assistants, dans l'église, la lumière suffisante pour lire facilement.

De la part des fidèles :

1) avoir un missel quotidien et apprendre à s'en servir ;

2) apprendre les réponses de la messe en les lisant avec les autres ;

3) se grouper en avant le plus près possible du sanctuaire ;

4) s'appliquer à répondre en même temps que les autres.

.....
(quelques paragraphes sur les chœurs parlés et les chants pendant la messe dialoguée).

Je désire ardemment que la pratique de la messe dialoguée se généralise dans tout le diocèse, en Creuse et en Haute-Vienne, avec méthode, avec prudence, avec ordre.

Mais il faut s'abstenir de cette pratique et demeurer « in praxi communi » s'il en résulte du désordre et si, suivant une réponse de la Sacrée Congrégation des Rites, elle devait causer du dérangement au lieu de favoriser la dévotion.

Ma conviction ferme, basée sur une expérience longue, variée et concluante, est que la messe dialoguée aux divers degrés est possible partout où le prêtre s'applique à y préparer et à y entraîner les assistants, nombreux ou peu nombreux. C'est le célébrant qui, par sa manière, mettra et maintiendra l'ordre et, par suite, la piété.

De la messe dialoguée ainsi comprise, c'est-à-dire mieux « participée » pour être mieux « vécue », j'espère pour les âmes de séminaristes, de religieuses, de fidèles, des fruits de sainteté plus grands...

LOUIS

Evêque de Limoges

1940

BIBLIOGRAPHIE GENERALE

- ALÈS (R. P. d') s. J. : *Eucharistie*, col. B. C. S. R. Bloud et Gay. 1 vol. 172 p. (1933) (théologie, vulgarisation).
- AUGIER (R. P.) o. p. : *La transsubstantiation d'après saint Thomas d'Aquin*, article de la Revue des Sciences Philosophiques et théologiques. 1928, pp. 427-459 (théologie, technique).
- AUGIER (R. P.) o. p. : série d'articles sur le sacrifice dans la Revue Thomiste 1929 (janvier, mars, mai, novembre), 1932 (mai, novembre), 1933 (janvier), 1934 (mars) — (Théologie, technique).
- BATIFFOL (Mgr) : *Leçons sur la Messe*, Gabalda, édition 1927, 1 vol., 330 p. (Histoire, étude technique, mais accessible).
- BAYART (abbé) : *La pratique de la Messe*, Casterman, 1 vol., 77 p. (1937). (L'esprit d'assemblée, l'assemblée de prières, l'assemblée pour le sacrifice).
- BESSE (R. P. Dom) : *La Messe*, Art catholique, 1 vol. 96 p. (1923). (Liturgie et piété).
- BISHOP (E.) : *Le génie du rit romain*, Art catholique, 1 vol. 105 p. (1920). (Liturgie).
- BOTTE (R. P. Dom) : *Le Canon de la Messe romaine* (fasc. 2 des *Textes et études liturgiques*, abbaye du Mont-César, Louvain, 1 vol., 1935).
- BOUÉSSÉ (R. P.) o. p. : *Théologie et sacerdoce*, chez l'auteur, Collège théologique des Dominicains, Saint-Alban Laysse, Savoie, 1 vol. (Théologie, technique).
- BOUVET (abbé) : *Regards sur l'Eucharistie*, de Gigord, 2 vol.
- CABROL (R. P. Dom) : *Le livre de la prière antique*, 1 vol., Mame.

- CABROL (R. P. Dom) : *La messe en Occident*, B. C. S. R., Bloud et Gay, 1 vol. 238 p. (Histoire, vulgarisation).
- CABROL (R. P. Dom) : *La prière des premiers chrétiens*, Grasset, 1 vol. (Histoire et liturgie, accessible).
- CALDERON (Dom Pedro) : *Le mystère de la messe*, adapté par Henri Ghéon, 1 vol. 110 p., édité à la *Vie liturgique*, 58, Bd. d'Avroy, Liège, 1934. (Théâtre).
- CHARMOT (R. P.) s. J. : *Le sacrement de l'unité*, Desclée de Brouwer, 1 vol. 332 p. (1936). (Doctrine méditée).
- CHAUSSIN (R. P. Dom Paul) : *Le Canon romain*, article de la *Vie spirituelle*, 1940, mai. (Histoire, vulgarisation).
- CHEVROT (Mgr) : *Notre messe*, Desclée de Brouwer, 1 vol., 1941. (Instructions paroissiales, histoire, liturgie, pratique).
- CLAUDEL (Paul) : *La messe là-bas*, Gallimard, 1 vol. 127 p., 1936 (14^e éd.). (Poèmes).
- CLÉMENT DE ROME (saint) : *Lettre*, texte grec et traduction française, édition Hemmer-Lejay (*Textes et documents pour l'étude historique du christianisme*, vol. II), 1 vol., Picard, 1907.
- CRAMPON (Chanoine) : *Le livre des psaumes, suivi des cantiques du bréviaire romain*, 1 vol., Desclée. (Texte intégral, traduit sur l'hébreu).
- CROEGAERT (Chanoine) : *Les rites et les prières du Saint-Sacrifice de la Messe*, Casterman, 3 vol. 242 p. 300 p. 391 p. (1938). (Abondante bibliographie à chaque chapitre, illustrations nombreuses, ouvrage de première valeur pour prêtres, cercles d'études, bibliothèques).
- CUTTAZ (Chanoine) : *Notre messe, puissance et pratique*, éd. du Cerf, 1 vol. 290 p. (Théologie et piété, vulgarisation).
- Cours et Conférences des Semaines liturgiques*, abbaye du Mont-César, tomes II, V, VI. (Excellentes études d'histoire et de liturgie).
- DELEHAYE (R. P.) s. J. : *Les origines du culte des martyrs*, Bollandistes, Bruxelles, 1 vol. (Histoire, technique).

DESPLANQUES (R. P.) s. J. : *La messe de ceux qui ne sont pas prêtres*, Spes, 1 vol. 224 p., 1938. (Méditations).

Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie, en cours de publication, chez Letousey et Ané. (Technique).

Dictionnaire de théologie catholique, en cours de publication, chez Letousey et Ané. (Technique).

Didaché, texte grec et traduction française, édition Hemmer-Lejay (*Textes et Documents pour l'étude historique du christianisme*, vol. I), 1 vol., Picard.

DUCHESNE (Mgr) : *Les origines du culte chrétien*, de Bocard, 1 vol. (Histoire, technique, mais accessible).

DUTIL (abbé) : *Votre messe et votre vie*, J. E. C. F. des E. P. S., 1 brochure. (La messe active, centre de notre vie chrétienne).

EVANGILE : cf. *Nouveau Testament*.

Synopse des Evangiles, par les PP. Lagrange-Lavergne, Gabalda, 1 vol. 267 p. (Spécialement conseillé pour le parallélisme des textes de l'Institution). Cf. les textes évangéliques avec commentaires édités dans la collection *Verbum salutaris*, chez Beauchesne, un volume par évangile.

Eucharistia : encyclopédie Bloud et Gay sur toutes les questions eucharistiques, 1 vol. 1022 p. (Histoire, doctrine, vulgarisation sérieuse).

FESTUGIÈRE (R. P. Dom) : *La nature de la liturgie*, article de la Revue liturgique et bénédictine (1913).

FORTESCUE (Adrien) : *La messe, étude sur la liturgie romaine*, 1 vol., Lethielleux, 575 p. (1912). (Histoire et liturgie, accessible).

GASQUE (abbé) : *La messe de l'apôtre*, Spes, 1 vol. 147 p. (1926). (Piété, sens communautaire).

GEREST (R. P.) o. p. : *Dominicum convivium, la sainte messe inspiratrice et directrice de la vie chrétienne*, 1 vol., Lethielleux, 386 p. (1936). (Théologie et piété, vulgarisation).

GIHR (Dr Nicolas) : *Le saint sacrifice de la messe, explication dogmatique, liturgique et ascétique*, 2 vol., 366 et 526 p., Lethielleux (1900). (Un peu touffu et prolixe, parfois peu sûr).

GLORIEUX (Chanoine) : *Dans le prêtre unique*, 1 vol., librairie de la jeunesse ouvrière. (Théologie et piété, vulgarisation).

GUARDINI (Romano) : *L'esprit de la liturgie*, 1 vol., Plon. (Excellente synthèse, esprit d'activité et de communauté).

GUARDINI (Romano) : *Les signes sacrés*, 1 vol., Spes, 94 p. (1938). (Méditations sur les gestes de la liturgie).

HUGUENY (R. P.), o. p. : *Psaumes et cantiques du bréviaire romain*, 4 vol., Casterman. (Traduction et commentaires détaillés).

IGNACE D'ANTIOCHE (saint) : *Lettres*, texte grec et traduction française, édition Hemmer-Lejay (*Textes et documents pour l'étude historique du christianisme*), vol. III, 1 vol., Picard.

JUSTIN (saint) : *Apologies*, texte grec et traduction française, édition Hemmer-Lejay (*Textes et documents pour l'étude historique du christianisme*), vol. IV, 1 vol., Picard.

LAHITTON (abbé) : *Sanctum sacrificium, entretiens sur la messe*, Spes, 1 vol. 243 p (1934). (Théologie et piété, pour prêtres).

LAJEUNIE (R. P.) o. p. : *La messe, sa signification, sa valeur*, article de la *Vie spirituelle*, mai 1940.

LA TAILLE (R. P. de) s. J. : *Mysterium fidei*, Beauchesne, 1 vol. 666 p. (Théologie, technique, en latin).

LA TAILLE (R. P. de) s. J. : *Esquisse du mystère de la foi*, Beauchesne, 1 vol. (Théologie, technique).

LEFEVRE (R. P. Dom) : *La messe, centre de notre vie spirituelle*, Paris-Rome, 57, rue de Rennes, Paris, 1 brochure, 50 p. (Liturgie, piété, vulgarisation).

LELONG (R. P.) o. p. : *La messe vivante*, Alsatia, 1 vol., 235 p. (1934). (Causeries radiophoniques).

LEPIN (abbé) : *L'idée du sacrifice de la messe, d'après les théologiens depuis l'origine jusqu'à nos jours*, Beauchesne, 1 vol. 815 p. (1926). (Théologie positive, technique).

LEPIN (abbé) : *La messe et nous*, Bloud et Gay, 1 vol. 190 p. (1937). (Théologie et piété, accessible).

- Liturgia*, encyclopédie Bloud et Gay, 1 vol. 1.141 p. (1935). (Nombreux articles sur la messe, sous tous les aspects).
- Lingerie d'église* : 2 fascicules, Bonne Presse, 40 et 60 p. (Linges sacrés et ornements d'église).
- LUBAC (R. P. de) : *Catholicisme, les aspects sociaux du dogme*, Ed. du Cerf, coll. Unam sanctam, 1 vol., 1939. (Chapitre sur l'Eucharistie, n. b.).
- LIAGRE (Mgr) : *La messe*, 1 petit volume. (Explication des cérémonies).
- MASURE (Chanoine) : *Le sacrifice du chef*, Beauchesne, 1 vol. 363 p. (1932). (Théologie, accessible).
- NOUVEAU TESTAMENT : édition Crampon, Desclée, 1 vol. ; édition Buzy, Ecole et Collège, 11, rue de Sèvres, Paris.
- PARSCH (R. P. Dom Pius) : *La sainte messe expliquée dans son histoire et dans sa liturgie*, 1 vol., Casterman, 315 p. (1938). (La meilleure synthèse actuelle).
- PAUL (saint) : cf. Nouveau Testament.
Saint Paul traduit et annoté, par le P. Lemonnyer, 1 vol., éd. Publiroc.
Commentaire de toutes les épîtres, par le P. Lemonnyer, 2 vol., coll. La pensée chrétienne, Bloud et Gay.
- PERENNÈS (H.) : *Les psaumes traduits et commentés*, 1 vol., Saint-Pol-de-Léon, Finistère (1921).
- PLUS (R. P.) s. J. : *L'Eucharistie*, coll. Les sacrements, Flammarion, 1 vol. (Théologie, vulgarisation).
- SALAVILLE (R. P.) : *Les liturgies orientales*, coll. B.S.C.R., Bloud et Gay, 1 vol. 250 p. (Histoire, liturgie, vulgarisation).
- SERTILLANGES (R. P.) o. p. : *La prière*, 1 vol., Art catholique, 267 p. (1917). (Chapitre sur la prière publique).
- SOUBIGOU (abbé) : *La croix et l'autel*, 1 vol., Lethielleux, 120 p. (1938). (Le sacrifice de Jésus et de son corps mystique, théologie et piété, vulgarisation).
- THOMAS D'AQUIN (saint) : *Somme théologique*, aux éd. de la Revue des Jeunes, notamment les traités de

La religion (2 vol.), du *Verbe Incarné* (3 vol.), et de *l'Ordre* (1 vol.). (Eucharistie, pas encore paru).

VANDEUR (R. P. Dom) : *La sainte messe, notes sur sa liturgie*, 1 vol., Desclée de Brouwer, 330 p., ix^e éd. 1937. (Liturgie, excellent).

VIGOUREL (abbé) : *Le canon romain et la critique moderne*, 1 vol., Lethielleux, 296 p. (1915). (Histoire, technique).

Vie spirituelle (revue) : numéro consacré à la messe, mai 1940, éd. du Cerf, 29, Bd. de la Tour-Mau-bourg, Paris (vii^e).

VONIER (R. P. Dom) : *La clé de la doctrine eucharistique*, 1 vol., éd. de l'Abelle, Lyon. (Théologie accessible).

ZUNDEL (abbé) : *Le poème de la sainte liturgie*, Desclée de Brouwer, 1 vol. (Théologie et piété, élévations, accessible).

TABLE DES MATIERES

Introduction	5
--------------------	---

I

PLANS POUR SERVIR A L'ETUDE DE LA MESSE	9
--	----------

Section doctrinale : Qu'est-ce que la Messe ?	11
--	-----------

Section historique : D'où vient la Messe ?	22
---	-----------

1 — La messe dans l'Ecriture :	
dans l'Evangile	22
dans les Actes des Apôtres ..	25
dans saint Paul	26

2 — La messe chez les Pères Apos- toliques :	
A — La Didaché	31
B — Saint Ignace d'Antioche.	32
C — Saint Clément de Rome..	33

3 — La messe aux deuxième et troi- sième siècles :	
A — Saint Justin	34
B — Saint Hippolyte	36

4 — <i>La diversité liturgique des temps postérieurs</i>	38
5 — <i>La formation de la messe romaine :</i>	
A — <i>Jusqu'au cinquième siècle</i>	41
B — <i>Du cinquième au septième siècle</i>	43
C — <i>Du huitième au seizième siècle</i>	45
D — <i>Du seizième au vingtième siècle</i>	48

Section liturgique : Les prières et les rites de la messe.

1 — <i>Les lieux et objets utilisés dans la liturgie de la messe :</i>	
A — <i>L'église</i>	50
B — <i>Les linges d'autel</i>	54
C — <i>Les vêtements liturgiques</i>	55
D — <i>Les couleurs liturgiques</i>	57
E — <i>Le pain et le vin</i>	59
F — <i>La patène, le calice, le ciboire</i>	60
2 — <i>Le plan général de la messe :</i>	
A — <i>L'Avant-Messe</i>	64
B — <i>Le Sacrifice eucharistique</i>	65

3 — *L'Avant-Messe :*

A — Les prières au bas de l'autel	69
B — L'Introït	73
C — Le Kyrie	74
D — Le Gloria in excelsis Deo	76
E — L'Oraison ou Collecte ..	77
F — L'Épître	79
G — Les chants d'intermède..	80
H — L'Évangile	82
I — Le Credo	84

4 — *L'offertoire :*

A — L'Antienne	89
B — Les vestiges de l'ancienne procession d'offrande	90
C — L'offrande du pain	91
D — Le mélange d'eau et de vin	92
E — L'offrande du calice....	92
F — L'offrande des ministres et du peuple	93
G — L'invocation à l'Esprit-Saint	93
H — L'encensement	94
I — Le lavabo	94
J — La prière à la Trinité..	95

K — L'orate Fratres	95
L — La Secrète	96
5 — <i>La grande prière eucharistique :</i>	98
A — La Préface	100
B — Le Sanctus et le Benedictus	102
C — Les trois premiers Memento	102
D — La prière sacrificielle ..	107
E — Les deux derniers Memento	115
F — La conclusion	117
6 — <i>La Communion et les rites finals :</i>	
A — Le Pater	121
B — La fraction de l'hostie ..	125
C — Le mélange des espèces ..	125
D — L'Agnus Dei	126
E — Le baiser de paix	127
F — Prières avant la communion	128
G — Communion du prêtre ..	129
H — Communion des fidèles ..	130
I — L'action de grâces liturgique	132
J — Les rites finals	135

Section pratique : la participation à la Messe.

1 — Une participation active	139
2 — Une participation d'offrande ..	151
3 — Une participation communautaire	163

II

POURQUOI LES BAPTISES NE VIENNENT-ILS PAS A LA MESSE ? 179

I. — *Les causes profondes et générales.*

1) on n'a plus la foi	182
2) on vit dans l'indifférence à l'égard de sa religion	183
3) on ne veut pas se gêner ..	185
4) on ignore tout de la religion..	189
5) l'éducation religieuse de l'enfant est insuffisante	193
6) le matérialisme pratique	197

II. — *Certaines causes secondaires.*

1) le laïcisme, la politique et le respect humain	199
2) les chrétiens ne sont pas édifiants	201
3) préjugés contre le clergé	202
4) le manque de temps	205

III. — *Les causes qui touchent à la messe elle-même.*

- | | |
|---|-----|
| 1) on s'ennuie à la messe | 209 |
| 2) on ignore tout de la messe.. | 211 |
| 3) les messes ne sont pas attrayantes | 215 |
| 4) on n'utilise pas le missel .. | 223 |

IV. — *Les remèdes.*

Une lettre : rendons à la messe son sens social 226

Pour que la messe redevienne vivante :

- | | |
|---|-----|
| 1) faites-nous participer à la messe | 231 |
| 2) restaurez la messe chantée.. | 234 |
| 3) instituez des messes dialoguées | 237 |
| 4)dirigées, expliquées, commentées | 239 |
| 5) construisez des églises pratiques | 244 |
| 6) redonnez son sens à la quête | 245 |
| 7) la communion à la messe.. | 245 |
| 8) qu'on nous donne de bons sermons et des sermons sur la messe | 249 |
| 9) enseignez-nous la liturgie .. | 251 |

QU'EST-CE QUE LA MESSE ?	279
10) une croisade pour le missel..	254
11) latin ou français ?	257
Conclusion	259
Appendice : une instruction pastorale de S. Exc. Mgr Rastouil, évêque de Limoges, sur la messe dialoguée ..	262
Bibliographie générale	267

Autorisation du C. O. L. : N° 631

LABOUREUR ET CIE, IMPRIMEURS A ISSOUDUN (INDRE)
C. O. I. A. C. L. N° 31.2797.

INITIATIONS

Le propos de cette Collection est d'offrir aux jeunes gens et aux jeunes filles, étudiants ou non, une présentation succincte, mais précise et sérieuse, d'un certain nombre de questions dont la solution intéresse leur vie spirituelle ou leur culture profonde.

Chacun des volumes est pourvu d'une « bibliographie expliquée », qui permettra au lecteur de poursuivre lui-même le travail ainsi amorcé.

La Collection donne également accueil à des plans d'études : son caractère veut être essentiellement *pratique*.
